BIBLIOTHECA
Universalis

Coll. spec.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/tablettesduncuri02mars

TABLETTES
D'UN CURIEUX,
OU
VARIÉTÉS HISTORIQUES,
LITTÉRAIRES ET MORALES.

TOME SECOND.

A BRUXELLES,
Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour,
ET A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire,
rue du Foin-Saint-Jacques.

1789.

Universitas

PQ
1193
.S3M3
1789
v.2
Coll. spec.

LETTRE
SUR LE COMTE HODIZ,
L'un des Hommes le plus ſingulier du dix-huitième ſiècle.

Il y a loin ſans doute des hommes illustres de Plutarque au Comte Hodiz; mais je ſuis aſſuré que Montaigne auroit tiré grand parti de la vie de cet homme ſingulier. Je deſire que l'on partage le plaiſir que j'ai eu à lire les détails qui le concernent dans la relation d'un Anglois qui a voyagé en Allemagne, & y a fait les obſervations les plus intéreſſantes. Il les a communiquées par parcelles à ſes amis d'Angleterre ou d'Allemagne, en leur écrivant à chacun dans leur langue, & il ſeroit à ſouhaiter, qu'il les raſſemblât un

jour pour les donner au public. J'employerai ſes expreſſions, autant qu'il me ſera poſſible, en les adoptant à notre idiôme.

De Neisſle, dit-il, j'allai par un détour à Roſwalde en Moravie, près des frontières de Siléſie, pour y voir le Comte *Hodiz*, qui, par ſon hoſpitalité & la variétés des amuſemens qu'il procure à ſes hôtes, s'eſt fait connoître & aimer dans tous les environs. Ce Seigneur extraordinaire a diſpoſé entièrement le lieu de ſa réſidence pour des repréſentations théâtrales & paſtorales ; il a fait de ſes domeſtiques & de ſes ſujets, des Acteurs, des Muſiciens, des Danſeurs, & depuis quarante ans, il emploie ſon génie, ſon activité, & ſes revenus, à ces établiſſemens. Rien ne peut l'en détourner, & quoiqu'il ait ſoixante-dix ans, la goutte & la pierre, il ne change rien à ſon genre de vie, & s'en occupe avec la même ardeur.

Il m'accueillit comme une ancienne connoiſſance. Cette politeſſe aimable &

confiante lui eſt devenue naturelle. Il étoit aſſis ſur ſon lit, entouré d'étrangers, & d'une troupe de Muſiciens & de Chanteuſes. Sa tête nue, ſes cheveux gris & courts, ſa poitrine découverte, & le profil grec de ſon viſage lui donnaient un air vraiment original & antique. Il me parla avec beaucoup d'eſtime de notre Nation, & nomma quelques Anglois qui étoient venus le voir, il n'y avoit pas long-temps. Il aime beaucoup Herbert & Croſſ.

Quand le concert commença, il parut oublier ſon âge & ſes douleurs, & ne reſſentit que l'impreſſion de la muſique. Elle étoit bonne, & quelques-unes de ſes Chanteuſes ſe feront entendre ſur des théâtres plus dignes de leurs talens. Elles ſont toutes, ainſi que le reſte des Muſiciens & des Artiſtes du Comte, des enfans de ſes ſujets, qu'il fait inſtruire ſous ſes yeux par de bons maîtres.

Il diſtingue particulièrement les plus habiles Chanteuſes ; les fait aſſeoir à ſa table, quand il a du monde, afin d'amu-

ſer la ſociété par mille chanſons agréables de ſa compoſition. Je ne me ſuis jamais mieux repréſenté les repas & les débauches antiques qu'à cette table. Elle étoit placée dans la même chambre, & le vieux Comte qui indiquoit les chanſons, me ſemblait avec ſa tête Grecque être Anacréon lui-même. Il ſe plaignit beaucoup de ce que la goutte ne lui permettoit pas de nous faire voir ſon Arcadie, ſon théâtre, ſa maſcarade Vénitienne, ſa promenade ſur l'eau, ſes jets d'eau, ſes illuminations, & ſa ville de Liliput. Perſonne ne pouvoit le ſuppléer, puiſqu'il eſt accoutumé à tout mettre en ordre lui-même, & à jouer le principal rôle dans toutes ſes fêtes. Mais il nous permit le jour ſuivant, d'examiner dans le château & dans le jardin les diſpoſitions faites pour ſes amuſemens. Un Officier François qui eſt depuis long-temps chez lui, ſe donna la peine d'être notre Cicéron. Tous ces ouvrages ſont fort ſinguliers, & je crois, mon ami, vous faire plaiſir, en vous donnant

une deſcription plus circonſtanciée des divertiſſemens variés que le Comte offre aux étrangers, lorſqu'il ſe porte bien. Elle eſt tirée d'une lettre écrite à M. Sulzer, & c'eſt ce ſavant qui me l'a communiquée.

« Le Comte Hodiz, y eſt-il dit, n'eſt point un homme ordinaire. La deſcription de ſa maiſon, de ſon jardin, de ſes imitations, de ſes ſpectacles, parée des graces de la poéſie, reſſemblerait aſſez à une féerie de l'Arioſte. Né avec du génie & du goût pour la poéſie, la muſique & la peinture, il a paſſé quelques années de ſa jeuneſſe en Italie, & animé par la muſique & les ſpectacles, il en eſt revenu avec le projet d'avoir à Roſwalde un orcheſtre & des Chanteuſes, un théâtre, une Arcadie, des ſpectacles, &c. Il a exécuté. Les revenus de ſes terres ſont modiques en comparaiſon de tout ce qu'il a fait; car elles ne lui rapportent pas plus de 3000 liv. ſterl. Il a eu pour femme, une Margrave de Bareith, ce qui fait que le Roi de Pruſſe l'appelle quelquefois ſon

couſin. A préſent, il eſt veuf, & n'a point d'enfans. Je vais vous donner une petite deſcription du genre de vie, & des créations de cet homme ſingulier, à-peu-près dans l'ordre où je les ai obſervés pendant mon ſéjour à Roſwalde.

J'y ſuis venu avec quelques autres étrangers. A notre arrivée au château, dont la façade eſt belle, nous avons été reçus au ſon des timbales & des trompettes. Les arcades du veſtibule, garnies de ſtatues, de tableaux & de fontaines, nous ont conduit à une enfilade d'appartemens, propres ſans magnificence, où nous avons remarqué une foule de domeſtiques. Le Comte étoit entouré d'un cercle de jeunes Nymphes légérement vêtues. Ses manières aiſées & polies ſembloient animer tous les viſages. C'étoit un coup-d'œil agréable de voir réunir des contraſtes qui le ſont rarement; un vieillard avec des cheveux blancs, au milieu de jeunes filles, & ſuivie d'une jeuneſſe vive & allègre. La franchiſe & la gaieté

régnoient à table, & étoient entretenues par les ſoins du Comte, & les chanſons des jeunes virtuoſes qui y étoient aſſiſes. Ces Chanteuſes ſont filles des Domeſtiques & des ſujets du Comte, & elles ſont inſtruites par d'excellens Maîtres. Quelques-unes d'elles ſont mariées à des Domeſtiques ; il arrive quelquefois que leur père ou leur mari ſont placés derrière leur chaiſe pour les ſervir. Cela ne paroît point extraordinaire dans un pays où les ſujets ſont ſerfs. Chaque Domeſtique du Comte, doit apprendre deux ou trois arts, pour pouvoir les exercer. Ce ſont eux qui forment ſon orcheſtre, ſon théâtre, & ſes ballets. Quelques-uns, ſont en même temps Peintres, Sculpteurs, Acteurs, & Danſeurs. Tous ces hommes travaillent d'après les idées de leur Maître, dont l'imagination fertile & active les occupe ſans ceſſe. Il eſt vrai que leurs productions ne ſont pas très-finies ; la plupart n'ont l'air que d'eſquiſſes groſſières ; mais n'importe ! miſes à leur place, elles produiſent de

l'effet. D'ailleurs, on ne leur laiſſe pas le temps de ſoigner leur ouvrage. *J'ai trop peu de temps à vivre, & mes revenus ſont trop petits, répondit le Comte au Roi de Pruſſe*, qui lui faiſoit cette obſervation, lorſqu'il étoit à Roſwalde, *pour donner aux productions de mon cerveau un manteau moins groſſier.*

Quand les élèves ne montrent point de diſpoſitions, il les renvoie, ou les emploie à des travaux groſſiers. *Cette jeune perſonne*, nous diſoit il, en nous montrant une jeune fille qui travailloit dans la cour, *devoit être Actrice & Danſeuſe, parce qu'elle eſt bien faite ; mais elle a montré ſi peu de capacité que j'ai été obligé de la renvoyer à la cuiſine.* Il nous a fait l'hiſtoire de quelques-uns de ſes Acteurs, & Chanteurs, qui jouent actuellement avec ſuccès ſur de grands théâtres. Il y a deux ans que *ſa prima Donna* ſéduiſit un Gentilhomme, qui l'a épouſée. Toutes ces jeunes perſonnes ſont ſous l'inſpection d'une Duègne, & ſont occupées depuis le

matin jusqu'au soir. Le matin, elles sont obligées de se trouver à la chapelle pour chanter la messe, elles prennent ensuite les leçons de leurs Maîtres, & se font entendre à midi, après midi, & le soir, soit à table, soit au concert.

Le rez-de-chaussée du château sert aux atteliers des Peintres, des Sculpteurs, des Machinistes, des Tailleurs, des Décorateurs, &c. & on y trouve des magasins de toute espèce. Le Comte nous a assuré qu'il y avoit dans ces magasins plus d'un millier d'habits de toutes les Nations, & de tous les caractères. Rien n'y manque pour les triomphes à la Romaine, les mascarades Vénitiennes, les sacrifices, les batailles, les fêtes Arcadiennes, Chinoises, ou des Pygmées, les promenades sur l'eau, les Naumachies, &c.

Dans ces spectacles, le peuple & les chœurs sont représentés par tous les sujets du Comte indifféremment, & les personnages parlans, chantans, dansans,

agiſſans, par ſes Chanteuſes & ſes Domeſtiques. Les ſujets & les journaliers ſont accoutumés à de ſemblables ſervices qu'ils font par corvée. Les plus mal-adroits ſont employés, dans les repréſentations paſtorales, à veiller avec quelques chiens ſur des troupeaux qui paiſſent. On leur donne un habit de Paſteur Arcadien; ils ſe mettent au pied d'un arbre, ou ils ſe couchent près d'un buiſſon, où ils repréſentent, ſans le ſavoir, des Arcadiens contens & inſoucians.

Le génie du Comte s'étend preſqu'à toutes les branches des arts qui occupent le connoiſſeur & l'amateur. Il nous a montré ſes collections de livres, de tableaux, d'eſtampes, de deſſins, d'anciennes armes, de ſculpture & d'hiſtoire naturelle. J'ai remarqué particulièrement une collection nombreuſe de deſſins & gravures en bois d'Albert Durer. Au-deſſous d'un petit buſte du Roi de Pruſſe, en bronze, aſſez bien fait, le Comte a

fait graver cette inſcription tirée de l'Arioſte, à ce que je crois : *Lo fece la natura e poi ruppe la ſtampa.*

Après nous avoir montré ces différentes collections, il nous a conduit dans ſes jardins. Ils forment une eſpèce de *villa* diviſée en pluſieurs parties, & ſont remplis de jets d'eau & de ſtatues. A chaque pas, l'œil eſt attiré par un point de vue nouveau & inattendu. Ici c'eſt le goût Hollandois, là le goût Chinois, &c. On voit qu'on n'a pas eu pour but d'imiter & d'embellir la nature, mais de ſurprendre par des ouvrages de l'art. Comme c'eſt le goût dominant dans ces contrées, le Comte a cru devoir s'y conformer.

En ſortant d'une des pagodes de ce jardin, où chaque figure trompe le ſpectateur qui s'approche, ſoit en le faiſant rire, ſoit en lui jouant quelque tour auquel il ne s'attend pas, nous avons été conduit dans un étable à vaches.

L'intérieur de cette étable eſt peint à freſque, & orné de coquillages, de

marbre, & de luſtres de criſtal. Chaque coquillage a un petit jet d'eau qu'on peut faire jouer à volonté. Cette jolie étable renferme ſix vaches d'une couleur tigrée, bien choiſie : elles ſont ſoignées par des jeunes filles qui ſont habillées comme les bergères de Boucher, & portent des couronnes de fleurs. En les traïant, elles chantent des airs Allemands, François ou Italiens, qui ſont ordinairement accompagnés par quelques flûtes & baſſons cachés. Pluſieurs de ces filles étoient charmantes ; elles avoient les pieds nuds, des habits légers & courts, de petites manches, les cheveux retrouſſés négligemment ſur la tête, & ſurmontés d'une couronne, comme je l'ai déjà dit.

La laiterie qui tient à une étable, eſt une jolie grotte où la fraîcheur eſt entretenue par nombre de fontaines. Ici les jeunes laitières nous ont préſenté des fraiſes, du lait caillé, & du beurre frais.

A notre retour, le ſpectacle nous attendoit. On a repréſenté Zaïre, qui a été

ſuivie d'un joli ballet. Je n'ai pas été trop mécontent de la Tragédie, quoiqu'en général les Acteurs ſe ſoient éloignés de la nature, en multipliant leurs geſtes, & voulant être trop pathétiques. Celui qui a joué Oroſmane, eſt un Laquais du Comte & ſon premier Danſeur. Après s'être poignardé, il eſt tombé trop rudement, & s'eſt fait mal au bras.

Le Comte eſt un obſervateur ſévère du coſtume. Ses Acteurs ſont, autant qu'il eſt poſſible, habillés d'après la manière & le temps où les perſonnes qu'ils repréſentent ont vécu.

Le ſouper a été très-gai. Les jeunes Chanteuſes, excitées par leur Anacréon à cheveux blancs, nous ont amuſé juſqu'à minuit. En vérité! il faut admirer leur patience, la force de leurs poulmons, & la volubilité de leur langue, encore plus que leur voix. On nous a rapporté un trait de leur capacité, qui vous paroîtra incroyable. Entre les différens ſpectacles préparés pour le Roi de Pruſſe, lorſqu'il vint à

Roſwalde, il y a quelques années, on compta une promenade nocturne ſur un canal illuminé. Les Chanteuſes devoient repréſenter les nymphes de la mer, & quelques jeunes garçons les Tritons, pour conduire ſur l'eau la barque royale en chantant; mais aucun d'eux ne ſavoit nager. Il fallut abſolument qu'ils l'appriſſent dans le court eſpace de temps qui précéda ces fêtes. On les fit déshabiller, on leur donna des veſſies, & des eſpèces de haut-de-chauſſes de liège; le haut du corps reſta nud, & on ajuſta à leurs ceintures des queues de poiſſons de liège & de cuir. Leurs cheveux tomboient en groſſes boucles ſur leurs épaules; ils tremblèrent d'abord, puis ils s'accoutumèrent ſi bien à cet élément, qu'après quelques répétitions ils nageoient, ſautoient, jouoient, & chantoient les louanges de Frédéric, comme de vraies Syrènes & de vrais Tritons qui n'auroient fait autre choſe de leur vie.

La journée ſuivante a été auſſi agréable

pour nous que la première. Nous avons visité des hermitages, des grottes, des monumens, des cascades, disperses dans les vastes jardins du Comte. Les monumens, les statues & les grouppes sont faits d'une composition solide de gyps, d'argile & de pouzzolane, qui, après la cuisson, ressemble à une pierre sablonneuse, dont elle a la dureté.

Après-dîné, nous avons eu une promenade sur l'eau, dans une multitude de jolies gondoles & de barques. Les Gondoliers étoient habillés comme les Turcs & les Vénitiens, & la flotille étoit accompagnée de quelques troupes de Musiciens. Le canal qui la portoit, traverse les jardins, & a quelques milles Anglois de longueur. Les perspectives que cette promenade nous a procurées, nous ont fait le plus grand plaisir. Une des premières choses qui ont frappé nos regards, est une petite ville dont les maisons & les palais n'ont pas plus de dix pieds de haut. Les portes, les murs, les ponts, les places

& les temples y ſont dans la même proportion. Cette ville en miniature, qu'on appelle *Liliput*, étoit habitée par plus de cent petits enfans qu'on avoit dreſſés, lorſque le Roi de Pruſſe vint à Roſwalde. Chacun d'eux étoit différemment occupé; ils repréſentoient des ſoldats, des artiſans de toutes les eſpèces, des Prêtres, des Avocats, des Magiſtrats. La ville fut aſſiégée par un géant qui la réduiſit aux dernières extrémités, mais qui s'enfuit dès que le Roi parut.

Les Liliputiens entourèrent le Monarque, comme leur libérateur, & cherchèrent à lui exprimer leur reconnoiſſance de mille manières. Quelques-uns le haranguèrent avec de grandes perruques, de petits Cordonniers vinrent prendre la meſure de ſes bottes, de petits Auteurs lui préſentèrent des livres proportionnés à leur taille. Ces enfans jouèrent leurs rôles, & amuſèrent beaucoup le Roi, qui en parle dans une épître en vers, adreſſée au Comte Hodiz.

A mesure que nous avancions, nous appercevions ici des allées & des échappés de vue admirables; là des bâtimens gothiques, ici de superbes façades à la Romaine; là des ruines & des murs de vieux châteaux, ou des rochers effrayans. Tous ces ouvrages sont des créations de la peinture & de la perspective, & il est difficile de pousser plus loin l'illusion optique. Ils cachent des bâtimens composés de petits cabinets de repos. Le Comte qui les appelle des fermes, ou des métairies, les a distinguées par différens noms; l'une est la métairie d'Autriche, l'autre de Brunswick; celle-ci de Saxe, celle-là de Prusse, &c.

Près de la ferme Prussienne, est une superbe cascade. Par le moyen d'une écluse, le canal, dans toute sa largeur, se précipite sur des rochers artificiels, & tombe avec bruit dans une vallée. C'est un coup-d'œil superbe. A peine tournions-nous le dos à ce spectacle, que nous nous sommes trouvés dans une grande

prairie, entourée de petites collines, & de bouquets de bois. Cette belle plaine étoit couverte de jolies Bergers & Bergères qui danſoient & jouoient au ſon d'une muſique paſtorale. Ici on entendoit une muſette, là une lyre. Les uns chantoient accompagnés de chalumeaux & de flûtes; les autres jouoient au colin-maillard, &c. Dans le lointain on voyoit des Bergers & des troupeaux avec des chiens, ce qui achevoit ce tableau digne de l'ancienne Arcadie.

Cette fête paſtorale a été terminée par un ſacrifice à *Pan*. *Marianne*, la meilleure Actrice, environnée d'une foule de jeunes veſtales en habits blancs avec des couronnes de roſes, repréſentoit la Prêtreſſe. Tout ce qu'elle diſoit ſembloit inſpiré par le Dieu. Des nuages d'encens s'élevoient autour de l'autel; & un chœur de Prêtreſſes & de Bergers terminoit le ſacrifice. Le Comte prend plaiſir à ces ſortes de fêtes, & y joue ſouvent le rôle de Prêtre. Rien n'étoit plus touchant que de

voir ce vieillard répandre des larmes ; lorſque la Prêtreſſe diſoit : *Viendra un temps ou l'Arcadie , Roſwalde , & le père Hodiz ne ſeront plus.*

Les mœurs & les uſages des anciens Germains & de leurs Druides, paroiſſent avoir fait une forte impreſſion ſur ſon imagination. Les collines qui entourent la prairie Arcadienne, ſont remplies de temples ſitués dans des boccages épais , de demeures de Druides, & il n'eſt pas dans ces bois d'endroit un peu obſcur, qui ne ſoit conſacré à une divinité Germaine.

Enfin l'imagination du Comte Hodiz s'étend à tous les objets, & rien ne lui eſt étranger. Auſſi obſerve-t-on ſouvent dans ce qu'elle crée, des contraſtes & des mélanges étonnans du ſacré & du profane, du gai & du triſte, du ſérieux & du frivole , &c. Par exemple, on voit près du théâtre un lieu obſcur , à l'un des côtés duquel eſt un tombeau ouvert, avec un crucifix. Des perſonnes qui y étoient entrées le jour du vendredi ſaint, nous ont

assuré qu'il étoit impossible de voir un spectacle plus touchant. Les meilleures Chanteuses, les cheveux épars comme des *Magdelaines*, entourent le tombeau, prosternées, ou dans la situation de la douleur la plus profonde, & chantant un superbe *miserere* accompagné de quelques instrumens cachés & à sourdines.

Le soir, nous avons assisté à la représentation d'un Opéra bouffon Italien, intitulé : *Pancrazio ed Isabella*, dont la musique étoit de M. *Ditters*. Il a été supérieurement joué & chanté.

Une chasse de Diane dans un petit bois agréable, où l'une des Actrices auroit fait la déesse, & les autres les nymphes de sa suite, une illumination de tous les jardins, une naumachie, étoient les amusemens qui nous attendoient pour le lendemain, si nos affaires nous eussent permis de prolonger notre séjour chez le vieillard charmant qui sait rappeller ses hôtes au temps des fées, &c.

ANECDOTE
SUR
CLÉMENT XIV,

Tirées de ſa Vie ; par M. de Carraccioli.

JEAN-*Vincent-Antoine Ganganelli*, né en 1705, au bourg de Saint Arcangelo, près de Rimini, étoit fils d'un Médecin. Il fit ſes études à Rimini, & n'avoit encore que douze ans, lorſqu'il adreſſa à l'Évêque de cette Ville un compliment de ſa compoſition. Le Prélat en fut enchanté, & ne ceſſoit de répéter : *Voilà un enfant qui ſervira quelque jour utilement la Religion.* Une étude opiniâtre penſa précipiter au tombeau celui qui donnoit de ſi brillantes eſpérances : *Ma plus grande peine*, diſoit-il après avoir recouvré la ſanté, *étoit de mourir ſans avoir vu Rome.* Il ne prévoyoit pas alors qu'il en ſeroit un jour le maître.

On conseilloit vivement au jeune Ganganelli d'embrasser l'état Ecclésiastique, & de renoncer au projet qu'il avoit formé de se faire Religieux, lorsqu'il répondit : *Si c'est la piété qui vous fait parler, vous conviendrez qu'elle brille éminemment chez les disciples de Saint-François où je veux me retirer : si c'est l'ambition, où puis-je être mieux que dans un Ordre qui fit la fortune de Sixte IV & de Sixte V.* Il partit pour Urbino, & entra dans l'Ordre des Conventuels à l'âge de dix-huit ans. Il s'accoutuma de bonne heure à ne répondre jamais qu'avec justesse & précision. *Ses réparties sont vives*, disoient ses Supérieurs ; *mais il y met tant de raison qu'on ne peut s'en offenser.* On le fit passer successivement à Pésaro, à Recanati, à Fano, & à Rome, même pour y étudier la Philosophie & la Théologie. Il devint bientôt Professeur à son tour. Ses Disciples l'aimoient autant qu'ils l'admiroient ; il leur inspiroit des pensées sublimes, les dégageant de tout ce qui s'appelle moinerie.

Benoît XIV mettant un jour la main ſur la tête du Père Ganganelli, dit au Général de ſon Ordre : *Tenez grand compte de ce petit Frère ; je vous le recommande fortement.* Ce fut ſous le règne de ce Pape immortel, que Ganganelli devint Conſulteur du Saint Office. Ce pontife éclairé l'appelloit ſouvent, pour avoir ſon avis : *Il joint*, diſoit-il, *une mémoire immenſe à une vaſte érudition, & ce qui fait plaiſir, c'eſt qu'il eſt mille fois plus modeſte qu'un homme qui ne ſait rien, & qu'on croiroit qu'il n'a jamais gardé la retraite, tant il eſt gai.* C'étoit le moyen de plaire à *Lambertini*, dont on connoît l'enjouement & les bons mots. Le Père Ganganelli allant un jour à Aſſiſe, rencontra un Payſan dont il fit ſa compagnie. Ils marchoient bonnement tous deux enſemble, lorſque le Payſan, après l'avoir entendu parler, lui dit : *C'eſt dommage que vous ne ſoyez qu'un Frère convers !* (il en jugeoit ainſi par ſon extérieur mal propre & négligé) *car il me paroît, mon Frère, que ſi vous*

aviez étudié, vous pourriez bien être comme Sixte V. Nous avons ſon portrait chez nous, & je trouve que vous avez ſon air ruſé.

Ganganelli fut promu au Cardinalat par Clément XIII. Ce fut le neveu de ce Pape, Rezzonico, connu ſous le nom de Cardinal Patron, qui l'envoya chercher au Couvent des Saints Apôtres où il demeuroit, & qui, après lui avoir demandé s'il n'avoit rien à ſe reprocher, lui déclara d'une manière propre à l'intimider : « Qu'on avoit dit au Saint Père bien des » choſes ſur ſon compte ; qu'il héſitoit de » lui intimer les ordres de Sa Sainteté, » dans la crainte de lui cauſer une trop » grande révolution ; que cependant il ne » pouvoit s'empêcher de lui apprendre » que dès l'inſtant même le Pape vouloit » qu'il fût abſolument..... qu'il fût Car- » dinal ».

Quelques talens que fit paroître le Cardinal Ganganelli, on ne s'attendoit pas un jour à le voir placé ſur le trône de S. Pierre.

Pierre. « La liberté, dit ſon Hiſtorien, » avec laquelle il s'expliquoit ſur certaines démarches de la Cour de Rome, » ſur la néceſſité de déférer aux volontés » des Souverains, ne paroiſſoit pas lui » concilier les Cardinaux. On ſavoit que » dans la plupart des Congrégations qui » ſe tenoient ſous les yeux du Pape » même, au ſujet des Duchés de Parme » & de l'affaire des Jéſuites, il avoit » donné des avis tellement contraires aux » ſentimens du Pontife & du Secrétaire » d'État, qu'on prit le parti de ne plus le » conſulter. *On ne me communique rien*, » diſoit-il, *& je ſais tout. Mais on a beau* » *faire ; ſi l'on ne veut pas voir la Cour* » *de Rome décheoir de ſa grandeur, il fau-* » *dra néceſſairement ſe reconcilier avec les* » *Souverains ; ils ont les bras plus longs* » *que les frontières, & leur pouvoir s'éleve* » *au-deſſus des Alpes & des Pyrénées.* »

Clément XIII étant mort, les Cardinaux aſſemblés en Conclave, reſtèrent trois mois indécis. « Les Cardinaux atta-

» chés à la Maiſon de Bourbon, ſavoient
» que Ganganelli, ſans avoir aucune
» haine contre les Jéſuites, ne les avoit
» jamais cultivés, qu'il combattit plus
» d'une fois leurs opinions; qu'il s'expli-
» quoit hautement ſur la néceſſité de ſe
» rapprocher des Monarques; qu'il pen-
» ſoit enfin, que dès qu'un Ordre Reli-
» gieux étoit en butte aux Puiſſances Ca-
» tholiques, il falloit abſolument le ſup-
» primer. D'ailleurs un Religieux du
» Comtat Vénaiſſin, qui s'étoit particu-
» lièrement lié à Rome avec le Cardinal
» Ganganelli, & qui en recevoit des let-
» tres fréquentes ſur toutes les opérations
» de Clément XIII, crut devoir faire
» part au Miniſtère François de cette cor-
» reſpondance. On y vit que ſa manière
» de penſer ne s'accordoit nullement avec
» le ſyſtême précédent; qu'il étoit homme
» à ſeconder les vues de la Maiſon de
» Bourbon, & l'on en fit un fidèle rap-
» port à Louis XV, qui donna les ordres
» les plus précis au Cardinal de Bernis

» d'appuyer fortement l'élection de *Gan-*
» *ganelli* ». On peut juger, d'après cet exposé simple & naïf, s'il est vrai, comme le débitèrent des Ecrivains satyriques, que Clément XIV n'obtint la thiare qu'aux conditions de détruire la société : Ganganelli mépriſoit trop les honneurs, & il avoit la conſcience trop délicate pour ſe prêter à une telle ſimonie. Enfin Ganganelli fut élu Pape le 19 Mai 1769. Lorſqu'après l'adoration, on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué, il répondit avec naïveté, *qu'il n'avoit jamais vu cette cérémonie plus à ſon aiſe, d'autant mieux qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été vivement repouſſé à pareille fête, quand il n'étoit que ſimple Religieux.*

Ganganelli, parvenu à la ſuprême puiſſance, ne changea rien dans ſa manière de vivre qui étoit très-ſimple. « Aſſis au rang
» des Rois, recevant les hommages de
» pluſieurs, entouré d'une cour brillante,
» il ne voulut être ſervi que comme un

» ſimple Religieux. Le repas le plus fru-
» gal, qui ne valoit guères mieux que
» la portion ordinaire du Couvent des
» Saints Apôtres, & préparé des mains du
» *bon Frère François*, le réduiſoit à man-
» ger uniquement pour ſubſiſter. Lorſ-
» qu'on lui repréſenta que la dignité Pa-
» pale exigeoit plus d'aprêts, il ſe con-
» tenta de répondre : *Ni Saint-Pierre, ni*
» *Saint-François ne m'ont appris à dîner*
» *plus ſplendidement* ; & lorſque le chef
» de cuiſine vint le ſupplier de le con-
» ſerver, il lui dit : *vous ne perdrez pas vos*
» *appointemens* ; *mais pour vous mettre en*
» *exercice, je ne perdrai pas ma ſanté* ».

Clément XIV étoit fort indulgent à l'égard des Religieux qui vouloient quitter leurs Cloîtres, & qui demandoient des brefs de ſécularisation. *Vous devez me ſavoir gré*, diſoit-il un jour à ce ſujet à un Général d'Ordre, qui ſe plaignoit de la ſortie d'un de ſes Religieux, *de la bonne œuvre que je viens de faire* ; *le ſujet dont*

vous me parlez, ſe ſeroit perdu chez vous, auroit entraîné les autres dans la perdition, & vous auroit peut-être égorgé.

Ce Pontife avoit proſcrit les jeux de haſard. Une femme de qualité ayant oſé publiquement ſe moquer de la défenſe, comme d'une moinerie qu'elle mépriſoit, le S. Père lui envoya un Officier, qui lui ſignifia, de la part de Sa Sainteté, de ſe mettre à genoux ſur le champ : après qu'elle eut obéi, l'Envoyé lui dit que le Pape, en qualité de Religieux, venoit de lui impoſer la pénitence des Couvens, mais que la première fois il la puniroit en Souverain : *Ma la prima volte vi caſtigura da Principè.*

Le plus grand événement du Pontificat de Clément XIV, eſt la deſtruction des Jéſuites. « Le public s'imaginoit, dit ſon » Hiſtorien, qu'il perdoit cette grande » affaire de vue, & que ſelon l'uſage de » la Cour de Rome, il ne cherchoit qu'à » gagner du temps : mais depuis le mo- » ment de ſon exaltation, il ne ceſſa de

» s'en occuper. *Laissez-moi le loisir d'exa-*
» *miner la grande affaire sur laquelle je*
» *dois prononcer*, répondoit-il aux Sou-
» verains qui le pressoient de se décider ;
» *je suis le père commun des fidèles, sur-*
» *tout celui des Religieux, & je ne puis*
» *détruire un Ordre célèbre, sans avoir*
» *des raisons qui me justifient aux yeux*
» *de tous les siècles, & sur-tout devant*
» *Dieu.*...» Malgré les précautions du Saint Père pour ne pas se tromper, il se défioit encore de lui-même, & pour qu'on n'eût point de reproches à lui faire, il communiqua son Bref à des Théologiens & à des Cardinaux des plus éclairés ; il poussa l'attention plus loin : il l'envoya secrétement, lorsqu'il n'étoit point encore promulgué, aux Souverains intéressés dans la querelle des Jésuites, & à ceux mêmes qui étoient indifférens, afin d'avoir leur avis, & de ne point compromettre son autorité. Quand il eut reçu les réponses des Princes qui approuvoient ses résolutions, & qui lui promettoient

de les faire exécuter dans leur forme & teneur, il attendit encore quelque temps, non qu'il fût intimidé des billets qu'on affichoit jusques dans son palais, & qui recommandoient le Saint Père aux prières publiques comme devant bientôt mourir ; *pregate per il Papa che presto morira*, mais parce que mille objets divers se présentoient à son esprit. « Il voyoit qu'il alloit » éteindre un Ordre fécond en grands » hommes, qui avoit produit dans tous » les climats des Littérateurs, des Missionnaires, des Prédicateurs, des Sçavans, des Saints ; qu'il alloit former un » vuide immense dans les chaires comme » dans les Colléges, qu'on auroit beaucoup de peine à remplir ; qu'il alloit » enfin se rendre odieux à une multitude » de personnes puissantes, prévenues en » faveur des Jésuites, & même à des » ames pieuses, qui ne les ayant connus » que comme des hommes édifians, les jugeoient dignes d'un meilleur sort, &c ». Enfin, dit l'Historien, Clément XIV,

après avoir mûrement balancé les motifs qui le faiſoient agir, ſigna en levant les yeux au Ciel, le fameux Bref qui ſupprime à jamais la Compagnie de Jéſus, en date du 21 Juillet 1773. Le 10 Août, ſur les neuf heures du ſoir, différens Prélats ſe tranſportèrent aux différentes maiſons des Jéſuites de Rome, pour leur ſignifier les volontés ſuprêmes du Pape. Cette importante expédition conſommée, tous les Commiſſaires ſe réunirent au point du jour chez le Cardinal Caraffa, où la Congrégation étoit reſtée aſſemblée la nuit, & rendirent compte de leur miſſion ; le Souverain Pontife ne s'étoit point couché. « Il lui échappa quelques larmes, dit » l'Hiſtorien, lorſque le Prélat Macedo- » nio vint lui annoncer, à deux heures » après minuit, que ſes ordres avoient été » ponctuellement exécutés. Il dut en coû- » ter à ſon cœur naturellement compa- » tiſſant : auſſi, diſoit-il, qu'il fut à la » torture, pendant qu'on ſignifioit aux » Jéſuites ſes dernières volontés. Ainſi un

» Franciſcain détruiſit en un inſtant l'ou-
» vrage de plus de deux ſiècles, une ſociété
» cimentée par la Religion, par la politi-
» que, par la protection d'une multi-
» tude de Pontifes & de Souverains, une
» ſociété, qui par ſon crédit comme
» par ſon étendue, ſembloit devoir durer
» autant que l'Egliſe même. Ainſi périt
» un Corps qui donna tant d'Ouvrages,
» contre lequel on a tant écrit, qui par
» ſes relations dans toutes les Cours de
» l'univers, ne pouvoit manquer d'opé-
» rer beaucoup de bien & beaucoup de
» mal; qui pour vouloir trop ſoutenir la
» Cour de Rome, la rendit ſouvent ſuſ-
» pecte, & ſe rendit lui-même odieux;
» un Corps dont les Membres maintenant
» diſperſés, méritent qu'on s'intéreſſe à
» leur ſort, d'autant mieux que la recon-
» noiſſance doit leur attacher une mul-
» titude de diſciples, & que Clément
» XIV nous dit lui-même dans ſon
» Bref, qu'il les aime tous dans le Sei-
» gneur avec une tendreſſe paternelle:

» *ſingulares perſonnas paternè in Domino*
» *diligimus*. Ce fut après ce grand événe-
» ment que Paſquin, dit, en parlant du
» Pape : *& divites dimiſit inanes* ».

On transféra, par ordre du Saint Père, l'ex-Général, accompagné de ſes aſſiſtans & de pluſieurs autres Jéſuites, au château Saint-Ange, après lui avoir ſignifié une lettre circulaire adreſſée à tous les Miſſionnaires de la Société, par laquelle il leur apprend que ſa Compagnie eſt ſupprimée.

» En conſidérant, dit l'Hiſtorien, le triſte
» état d'un homme ſi fameux par ſa place,
» reſpectable par ſon nom & par ſes an-
» nées, on eſt tenté d'accuſer le Pape
» d'une trop grande ſévérité ; mais il faut
» obſerver qu'on ne peut juger d'une af-
» faire, lorſqu'on ne la connoît pas, &
» qu'on doit préſumer que le Saint Père
» eut ſans doute des raiſons pour agir
» avec tant de rigueur... C'eſt encore à
» tort, continue-t-il, qu'on accuſa le
» Pape de n'avoir pas agi en bon politi-
» que en reprenant Avignon auſſi-tôt après

» la ſuppreſſion de la Société. Comme il » n'y avoit rien de commun entre la » deſtruction des Jéſuites & la reſtitution » du Comtat Venaiſſin, il étoit tout ſim- » ple que l'affaire de Parme, qui avoit » occaſionné ſa priſe, venant à s'accom- » moder, il retournât au Saint Père ».

Clément XIV ne ſurvécut pas long-temps à la deſtruction des Jéſuites. Il mourut le 22 Septembre, âgé de ſoixante-neuf ans, dix mois & 22 jours. « Les » uns, remarque M. Carraccioli, ne » manqueront pas de dire que les Jéſuites » ont hâté ſa mort ; les autres, que ce » grand coup part de la main de quel- » ques Grands, offuſqués du Pontificat » de Ganganelli ; tandis que les hommes » judicieux & déſintéreſſés n'accuſeront » perſonne, & laiſſeront cet événement » ſous le nuage dont il eſt enveloppé, » juſqu'à ce que le temps l'ait éclairci ».

Clément XIV ſe concilioit l'eſtime & l'amitié de tous les étrangers, par l'accueil gracieux qu'il leur faiſoit. Un Sei-

gneur Anglois, enchanté du Pape qu'il venoit de quitter, dit un jour à plusieurs de ses compatriotes : *Vous connoissez mes richesses & ma fille unique que j'adore? Eh! bien, je la donnerois au Saint Père, s'il pouvoit se marier, tant je suis enchanté de sa personne & de son esprit.* Le Pape rit beaucoup de la franchise de ce brave Anglois.

Ce Pontife étoit d'une humeur enjouée, & il lui échappoit souvent des bons mots. *Je ne suis point surpris*, disoit-il un jour, *que M. le Cardinal de Bernis ait beaucoup desiré de me voir Pape : ceux qui cultivent la Poésie aiment les métamorphoses.*

Comme il vouloit mettre quelques nouveaux droits d'entrée sur les marchandises qui seroient importées dans les ports de ses Etats, on lui représenta qu'il indisposeroit par-là les Anglois & les Hollandois. *Bon, bon!* répondit-il en souriant, *ils n'oseroient : car s'ils me fâchent, je supprimerai le Carême.* On sait que ces

deux Nations ſont preſque ſeules en Europe le commerce du poiſſon ſec & ſalé dont le carême occaſionne la plus grande conſommation.

Il aimoit les Lettres; il a, comme on l'a dit, laiſſé très-peu d'argent : mais il avoit déjà fait des établiſſemens utiles. Il s'étoit fait donner une liſte de tous les Auteurs qui écrivoient dans ſes Etats, & ſi la mort n'eut pas arrêté ſes deſſeins, il devoit récompenſer ceux dont les Ouvrages avoient la Religion & le bien public pour objet. *Il eſt juſte*, diſoit-il au Cardinal Calvachini, *que des Ecrivains qui nous inſtruiſent ou nous édifient trouvent en nous des rénumérateurs ; l'argent ne peut être mieux employé qu'à ſoutenir le mérite & les talens. Il eſt honteux qu'il n'y ait de recherches que pour les malfaiteurs, & qu'on ne s'informe ni de la fortune, ni de la demeure des hommes qui conſacrent leurs veilles à éclairer le public.*

LA SCIENCE DU BONHOMME RICHARD;

Par M. Francklin.

J'AI oui dire que rien ne fait autant de plaisir à un Auteur, que de voir ses Ouvrages cités avec vénération par d'autres savans Ecrivains. Il m'est rarement arrivé de jouir de ce plaisir. Car, quoique je puisse dire, sans vanité, que depuis un quart de siècle, je me suis fait annuellement un nom distingué parmi les Auteurs d'Almanach, il ne m'est guères arrivé de voir que les Ecrivains, mes confrères dans le même genre, daignassent m'honorer de quelques éloges, ou qu'aucun autre Auteur fît la moindre mention de moi; de sorte que, sans le petit profit effectif que j'ai fait sur mes productions, la disette d'applaudissement m'auroit totalement découragé.

J'ai conclu à la fin que le meilleur juge de mon mérite étoit le peuple, puisqu'il achetoit mon Almanach, d'autant plus qu'en me répandant dans le monde, sans être connu, j'ai souvent entendu répéter quelqu'un de mes adages par celui-ci ou celui-là, en ajoutant toujours à la fin : « comme dit le bonhomme Richard ». Cela m'a fait quelque plaisir, & m'a prouvé que non-seulement on faisoit cas de mes leçons, mais qu'on avoit encore quelque respect pour mon autorité, & j'avoue que, pour encourager d'autant plus le monde à se rappeller mes maximes & à les répéter, il m'est arrivé quelquefois de me citer moi-même du ton le plus grave.

Jugez d'après cela combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter. Je m'arrêtai l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avoit beaucoup de monde assemblé pour une vente qu'on y faisoit. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causoit sur la dureté

des temps, & quelqu'un s'adreſſant à un perſonnage en cheveux blancs, & aſſez bien mis, lui dit : « & vous, père Abra-» ham, que penſez-vous de ce temps ci ? » N'êtes-vous pas d'avis que la peſanteur » des impoſitions finira par détruire ce » pays-ci de fond en comble ? Car com-» ment faire pour les payer ? Quel parti » voudriez-vous qu'on prît là-deſſus » ? Le père Abraham fut quelque-temps à réfléchir, & répliqua : ſi vous voulez ſavoir ma façon de penſer, je vais vous la dire en peu de mots : « car, pour l'homme » bien aviſé, il ne faut que peu de pa-» roles. Ce n'eſt pas la quantité de mots » qui remplit le boiſſeau » : comme dit le bonhomme Richard. Tout le monde ſe réunit pour engager le père Abraham à parler, & l'aſſemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le diſcours ſuivant : Mes chers amis & bons voiſins, il eſt certain que les impoſitions ſont très-lourdes ; cependant, ſi nous n'avions à payer que celles que le Gouvernement

nous demande, nous pourrions eſpérer d'y faire face plus aiſément ; mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreuſes : par exemple, notre pareſſe nous prend deux fois autant que le Gouvernement, notre orgueil trois fois, & notre inconſidération quatre fois autant encore. Ces taxes ſont d'une telle nature, qu'il n'eſt pas poſſible aux Commiſſaires de diminuer leur poids, ni de nous en délivrer ; cependant il y a quelque choſe à eſpérer pour nous, ſi nous voulons ſuivre un bon conſeil ; « car, comme dit le » bonhomme Richard dans ſon Alma» nach de 1773, Dieu dit à l'homme ; » aide-toi, je t'aiderai ».

S'il y avoit un Gouvernement qui obligeât les ſujets à donner réguliérement la dixième partie de leur temps pour ſon ſervice, on trouveroit aſſurément cette condition fort dure ; mais la plupart d'entre nous ſont taxés par leur pareſſe, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, ſi vous comptez le temps que vous paſſez

dans une oiſiveté abſolue, c'eſt-a-dire, ou à ne rien faire, ou dans des diſſipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oiſiveté amène avec elle des incommodités & raccourcit ſenſiblement la durée de la vie. « L'oiſiveté, » comme dit le bonhomme Richard, » reſſemble à la rouille, elle uſe beaucoup plus que le travail : la clef dont » on ſe ſert eſt toujours claire ». Mais ſi vous aimez la vie, comme dit encore le bonhomme Richard, ne diſſipez pas le temps, car la vie en eſt faite ». Combien de temps ne donnons-nous pas au ſommeil au-delà de ce que nous devrions naturellement lui donner ? Nous oublions que « le renard qui dort ne prend point » de poules », & que nous aurons aſſez de temps à dormir quand nous ſerons dans le cercueil. Si le temps eſt le plus précieux des biens, « la perte du temps, comme » dit le bonhomme Richard, doit être » auſſi la plus grande des prodigalités, » puiſque, comme il le dit encore, le

» temps perdu ne se retrouve jamais, & » que ce que nous appellons assez de » temps se trouve toujours trop court ». Courage donc, & agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine. « L'oisiveté, comme dit le bon- » homme Richard, rend tout difficile ; » l'industrie rend tout aisé ; celui qui se » lève tard, s'agite tout le jour, & » commence à peine ses affaires qu'il est » déjà nuit. La paresse va si lentement, » comme dit le bonhomme Richard, que » la pauvreté l'atteint tout d'un coup : pous- » sez vos affaires, comme il dit encore, » & que ce ne soit pas elles qui vous » poussent. Se coucher de bonne heure & » se lever matin, sont les deux meilleurs » moyens de conserver sa santé, sa for- » tune & son jugement ».

Que signifie les espérances & les vœux que nous formons pour des temps plus heureux ? Nous rendrons le temps bon en sortant de nous-mêmes. « L'industrie,

» comme dit le bonhomme Richard, n'a » pas beſoin de ſouhaits. Celui qui vit ſur » l'eſpérance court riſque de mourir de » faim : il n'y a point de profit ſans » peine ». Il faut me ſervir de mes mains, puiſque je n'ai point de terres; ſi j'en ai, elles ſont fortement impoſées, & , comme le bonhomme Richard l'obſerve avec raiſon, « un métier vaut un » fonds de terre, une profeſſion eſt un » emploi qui réunit toujours pour vous » l'honneur & le profit ». Mais il faut travailler à ſon métier & ſoutenir ſa réputation ; autrement, ni le fonds ni le magaſin, ne nous aideront pas à payer nos impôts. « Quiconque eſt induſtrieux, » dit le bonhomme Richard, n'a point » à craindre la diſette ». La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'oſe pas y entrer. Elle eſt également reſpectée des Commiſſaires & des Huiſſiers ; car, comme dit le bonhomme Richard, « l'induſtrie paie les dettes, & le déſeſ- » poir les augmente ». Il n'eſt pas néceſ-

faire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parens vous fassent leur légataire. « La vigilance, comme dit le bon-» homme Richard, est la mère de la » prospérité, & Dieu ne refuse rien à » l'industrie ». Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du bled à vendre & à garder. Labourez pendant tous les instans qui s'appellent aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui fait dire au bon homme Richard : « un bon aujourd'hui » vaut mieux que deux demain. Et en-» core, avez-vous quelque chose à faire » pour demain : faites-la aujourd'hui ». Si vous étiez le Domestique d'un bon Maître, ne feriez-vous pas honteux qu'il vous appellât paresseux ? Mais vous êtes votre propre maître. « Rougissez donc, » comme dit le bonhomme Richard, » d'avoir à vous reprocher la paresse ». Vous avez tant à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie,

pour votre Souverain : levez-vous donc dès le point du jour ; que le ſoleil, en regardant la terre, ne puiſſe pas dire : « voilà un lâche qui ſommeille ». Point de remiſes, mettez-vous à l'ouvrage, endurciſſez vos mains à manier vos outils, & ſouvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, « qu'un chat en mi» taine ne prend point de ſouris ». Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, & que vous n'avez pas la force. Cela peut être ; mais ayez la volonté & la perſévérance, & vous verrez des merveilles. Car, comme dit le bonhomme Richard dans ſon Almanach, je ne me ſouviens pas bien dans quelle année : « l'eau qui » tombe conſtamment goutte à goutte, » parvient à conſumer la pierre ». Avec du travail & de la patience, une ſouris coupe un cable, & de petits coups répétés abattent de grands chênes.

Il me ſemble entendre quelqu'un de vous me dire : « eſt-ce qu'il ne faut pas » prendre quelques inſtans de loiſir » ?

Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : « employez bien » votre temps, si vous voulez mériter le » repos, & ne perdez pas une heure, » puisque vous n'êtes pas sûrs d'une mi- » nute ». Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. « La vie » tranquille, comme dit le bonhomme » Richard, & la vie oisive, sont deux » choses indifférentes ». Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail ? Vous avez tort. Car, comme dit encore le bonhomme Richard, « la paresse engendre des soucis, & le » loisir sans nécessité produit des peines » fâcheuses. Bien des gens voudroient vi- » vre, sans travailler, par leur seul es- » prit ; mais ils échouent faute de fonds ». L'industrie, au contraire, amène toujours l'agrément, l'abondance & la considération. Le plaisir court après ceux qui le

fuient. La Fileuſe vigilante ne manque jamais de chemiſe. « Depuis que j'ai un » troupeau & une vache, chacun me » donne le bon jour, comme dit très- » bien le bonhomme Richard ».

Mais indépendamment de l'induſtrie, il faut encore avoir de la conſtance, de la réſolution & des ſoins. Il faut voir ſes affaires avec ſes propres yeux, & ne pas trop ſe confier aux autres. Car, comme dit le bonhomme Richard, « je n'ai ja- » mais vu un arbre qu'on change ſouvent » de place, ni une famille qui déménage » ſouvent, proſpérer autant que d'au- » tres qui ſont ſtables ». Trois déména- gemens font le même tort que l'incendie. Il vaut autant jetter l'arbre au feu, que le changer de place. Gardez votre boutique, & votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous- même. Si vous voulez qu'elle ne ſoit pas faite, envoyez-y. Pour que le Laboureur proſpère, il faut qu'il conduiſe ſa char- rue, ou qu'il la tire lui-même. L'œil d'un

Maître

Maître fait plus que ſes deux mains. Le défaut de ſoins fait plus de tort que le défaut de ſavoir. Ne point ſurveiller les journaliers, eſt la même choſe que livrer ſa bourſe à leur diſcrétion. Le trop de confiance dans les autres, eſt la ruine de bien des gens. Car, comme dit l'Almanach, « dans les affaires du monde, » ce n'eſt pas par la foi qu'on ſe ſauve, » c'eſt en n'en ayant pas ». Les ſoins qu'on prend pour ſoi-même ſont toujours profitables. Car, comme dit le bonhomme Richard, « le ſavoir eſt pour l'homme » ſtudieux, & les richeſſes pour l'homme » vigilant, comme la puiſſance pour la » bravoure, & le ciel pour la vertu ». Si vous voulez avoir un ſerviteur fidèle & que vous aimiez, comment ferez-vous? Servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard, conſeille la circonſpection & le ſoin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive ſouvent qu'une légère négligence produit un grand mal. « Faute d'un clou,

» dit-il, le fer d'un cheval se perd ;
» faute d'un fer, on perd le cheval ; &
» faute d'un cheval, le Cavalier lui-
» même est perdu, parce que son ennemi
» l'atteint & le tue, & le tout pour n'a-
» voir pas fait atention à un clou au fer
» de sa monture ».

C'en est assez, mes amis, sur l'industrie & sur l'attention que nous devons donner à nos propres affaires ; mais après cela nous devons avoir encore la tempérance, si nous voulons assurer les succès de notre industrie. Si un homme ne sait pas épargner en même temps qu'il gagne, il mourra sans avoir un sol, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. « Plus » la cuisine est grasse, dit le bonhomme » Richard, plus le testament est maigre ». Bien des fortunes se dissipent en même-temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles & le tricot pour la table à thé, & que les hommes ont quitté pour le punch, la hache & le marteau. « Si vous voulez

» être riche, dit-il, dans un autre Al-
» manach, n'apprenez pas seulement
» comment on gagne, sachez aussi com-
» ment on ménage ». Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, & vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions, & de l'entretien onéreux de vos grosses maisons. Car, comme dit le bonhomme Richard, « le
» vin, les femmes, le jeu & la mauvaise
» foi diminuent la fortune & multiplient
» les besoins ». Il en coûte plus cher pour maintenir un vice, que pour élever deux enfans. Vous pensez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch de fois à autre, quelques délicatesses pour la table, quelques recherches de plus dans les habits, & quelques amusemens de temps en temps, ne peuvent pas être d'une grande importance; mais souvenez-vous

de ce que dit le bonhomme Richard : « un peu répété plusieurs fois fait beau- » coup ». Soyez en garde contre les petites dépenses. Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand vaisseau. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent des festins, & les sages les mangent.

Vous voilà tous assemblés ici pour une vente de curiosité & de brinborions précieux. Vous appellez cela des biens ; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands maux pour quelques-uns de vous. Vous comptez que ces objets se vendront bon marché, c'est-à-dire, moins qu'ils n'ont coûté ; mais s'ils ne vous sont pas réellement nécessaires, ils seront toujours beaucoup trop chers pour vous. Ressouvenez-vous encore de ce que dit le bonhomme Richard : « Si tu achè- » tes ce qui est superflu pour toi, tu ne » tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus » nécessaire ». Fais toujours réflexion avant de profiter d'un bon marché. Le

bonhomme penſe peut-être que ſouvent un bon marché n'eſt qu'illuſoire ; & qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cauſe plus de tort qu'il ne vous fait de profit. Car je me ſouviens qu'il dit ailleurs : « j'ai vu quantité de gens ruinés » pour avoir fait de bons marchés. C'eſt » une folie, dit encore le bonhomme » Richard, d'employer ſon argent à acheter un repentir ». C'eſt cependant ce qu'on fait tous les jours dans les ventes, faute d'avoir lu l'Almanach. « L'homme » ſage, dit encore le bonhomme Richard, s'inſtruit par les malheurs d'autrui ». Les fous deviennent rarement plus ſages par leur propre malheur : *felix quem faciunt aliena pericula cautum !* Je ſais tel qui, pour orner ſes épaules, a fait jeûner ſon ventre, & a preſque réduit ſa famille à ſe paſſer de pain. « Les » étoffes de ſoie, les ſatins, les écarlates & les velours, comme dit le bonhomme Richard, refroidiſſent la cuiſine ». Loin d'être des beſoins de la

vie ; on peut à peine les regarder comme des commodités. L'on n'eſt tenté de les avoir, qu'à cauſe de l'éclat de leur apparence. C'eſt ainſi que les beſoins artificiels du genre humain ſont devenus plus nombreux que les beſoins naturels. « Pour une » perſonne réellement pauvre, dit le » bonhomme Richard, il y a cent indi- » gens ». Par ces extravagances & autres ſemblables, les gens bien nés ſont réduits à la pauvreté, & ſont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils mépriſoient auparavant, mais qui ont ſu ſe maintenir par l'induſtrie & la tempérance. C'eſt ce qui prouve « qu'un manant ſur ſes pieds, » comme le dit fort bien le bonhomme » Richard, eſt plus grand qu'un Gentil- » homme à genoux ». Peut-être ceux qui ſe plaignent le plus avoient-ils hérité d'une fortune honnête ; mais, ſans connoître les moyens par leſquels elle avoit été acquiſe, ils ſe ſont dit : « Il eſt jour, & il ne fera » jamais nuit ». Une ſi petite dépenſe ſur une fortune comme la mienne, ne mérite

pas qu'on y faſſe attention. Mais dans le fond, les enfans & les fous, comme le dit très-bien le bonhomme Richard, « imaginent que vingt francs & vingt ans » ne peuvent jamais finir ». Mais, à force de toujours prendre à la huche, ſans y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fonds ; & alors, comme dit le bonhomme Richard, « quand le puits eſt » ſec, on connoît la valeur de l'eau ». Mais c'eſt ce qu'ils auroient ſu d'abord, s'ils avoient voulu le conſulter. Etes-vous curieux, mes amis, de connoître ce que vaut l'argent ? Allez, & eſſayez d'en emprunter à quelqu'un ; celui qui veut faire un emprunt doit s'attendre à une mortification. Il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû. Mais ce n'eſt pas là notre queſtion. Le bonhomme Richard, à propos de ce que je diſois d'abord, nous prévient prudemment que l'orgueil de la parure eſt un travers funeſte. Avant de conſulter votre fantaiſie, conſultez vo-

tre bourſe. L'orgueil eſt un mendiant qui crie auſſi haut que le beſoin ; mais qui eſt infiniment plus inſatiable. Si vous avez acheté une jolie choſe, il vous en faudra dix autres encore, afin que l'aſſortiment ſoit complet ; car, comme dit le bonhomme Richard, « il eſt plus aiſé de ré-» primer la première fantaiſie, que de » ſatisfaire toutes celles qui viennent en-» ſuite ». Il eſt auſſi fou au pauvre de vouloir être le ſinge du riche, qu'il l'étoit à la grenouille de s'enfler, pour devenir l'égal du bœuf. Les gros vaiſſeaux peuvent riſquer davantage ; mais il ne faut pas que les petits bateaux s'éloignent jamais du rivage. Les folies de cette eſpèce ſont bientôt punies ; car, comme dit le bonhomme Richard, « la gloire qui dîne » de l'orgueil, fait ſon ſouper du mé-» pris ». Et le bonhomme dit encore ailleurs : « la gloire déjeûne avec l'abon-» dance, dîne avec la pauvreté, & ſoupe » avec la honte ». Que revient-il au reſte de cette vanité de paroître pour laquelle

on se donne tant de peines, & l'on s'expose à de si grands chagrins ? Cela ne peut ni nous conserver la santé, ni nous guérir de nos maladies. Au contraire, sans augmenter le mérite personnel, cela fait naître l'envie, & précipite la ruine des fortunes. Qu'est-ce qu'un papillon ? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, & voilà ce qu'est le petit-maître. Comme dit encore le bonhomme Richard : « qu'elle » folie n'est-ce pas que de s'endetter pour » de telles superfluités » ! Dans cette vente-ci, mes amis, on nous offre six mois de crédit, & peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelqu'un d'entre nous à s'y trouver, parce que n'ayant point d'argent comptant à dépenser, nous trouverons ici la facilité de satisfaire notre fantaisie sans rien débourser. Mais pensez-vous bien à ce que vous faites, lorsque vous vous endettez ? Vous donnez des droits à un autre homme sur votre liberté. Si vous ne payez pas au terme fixé, vous serez honteux de voir

votre créancier, vous ſerez dans l'appréhenſion en lui parlant : vous vous abaiſſerez à des excuſes pitoyablement motivées ; peu-à-peu vous perdrez votre franchiſe, & vous viendrez enfin à vous déshonorer par les menteries les plus évidentes & les plus mépriſables. Car, comme dit le bonhomme Richard, « la première faute eſt de s'endetter, la ſeconde eſt de mentir ». Le faiſeur de dettes a toujours le menſonge en croupe. Un Anglois né libre ne devroit jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce ſoit, ni de le regarder en face. La pauvreté n'eſt que trop capable d'anéantir le courage & toutes les vertus de l'homme. » Il eſt difficile, dit le bonhomme Ri» chard, qu'un ſac vuide puiſſe ſe tenir » de bout ». Que penſeriez-vous d'un Prince ou d'un Gouvernement qui vous défendroit, par un Edit, de vous habiller comme les perſonnes de diſtinction, ſous peine de priſon ou de ſervitude ? Ne diriez-vous pas que vous êtes nés libres,

que vous avez le droit de vous habiller comme bon vous ſemble, qu'un tel Edit ſeroit un attentat formel contre vos priviléges, & qu'un tel Gouvernement ſeroit tyrannique ? Et cependant vous vous ſoumettez vous-mêmes à cette tyrannie, quand vous vous endettez par la fantaiſie de paroître. Votre créancier a le droit, ſi bon lui ſemble, de vous priver de votre liberté, en vous confinant pour toute votre vie dans une priſon, ou en vous vendant comme eſclave, ſi vous n'êtes pas en état de le payer. Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, il peut arriver que vous ne ſongiez guères au paiement ; mais les créanciers, comme dit le bonhomme Richard, « ont meilleure mémoire que » les débiteurs. Les créanciers, dit-il encore, ſont la ſecte du monde la plus » ſuperſtitieuſe. Il n'y a pas d'obſervateurs plus exacts qu'eux de toutes les » époques du calendrier ». Le temps roule autour de vous ſans que vous y faſſiez attention, & l'on vient former la demande

avant que vous ayez formé le moindre préparatif pour y satisfaire. Si vous songez, au contraire, à votre dette, le terme, qui paroissoit d'abord si long, vous semblera extrêmement court lorsqu'il s'approchera. Il semble que le temps ait des aîles aux talons, comme il en a aux épaules. « Le carême est bien court, dit le bon» homme Richard, pour ceux qui doi» vent payer à Pâques ». L'emprunteur & le débiteur sont deux esclaves, l'un du prêteur, l'autre du créancier ; ayez horreur de cette chaîne. Conservez votre liberté & votre indépendance ; soyez industrieux & libres : soyez modestes & libres ; mais peut-être pensez-vous en ce moment être dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire quelque fantaisie sans risquer de vous faire tort. Mais épargnez pour le temps de la vieillesse & du besoin, pendant que vous le pouvez ; « le » Soleil du matin ne dure pas tout le jour, » comme dit le bonhomme Richard ». Le gain est incertain & passager, mais la

dépenſe ſera toujours continuelle & certaine. « Il eſt plus aiſé de bâtir deux cheminées, que d'en tenir une chaude, » comme dit le bonhomme Richard; » ainſi, allez plutôt vous coucher ſans » ſouper, que de vous lever avec des » dettes ». Gagnez ce qu'il vous eſt poſſible, & ſachez ménager ce que vous avez gagné. C'eſt le véritable ſecret de changer votre plomb en or. Il eſt bien sûr que quand vous poſſéderez cette pierre philoſophale, vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps, & de la difficulté à payer les impôts. Cette doctrine, mes amis, eſt celle de la raiſon & de la prudence. N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre induſtrie, à votre vigilance & à votre économie. Ce ſont d'excellentes choſes à la vérité, mais elles vous ſeront tout-à-fait inutiles, ſi vous n'avez, avant tout, les bénédictions du Ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions; ne ſoyez point inſenſibles aux beſoins de ceux à qui elles ſont refuſées;

mais donnez-leur des consolations & des secours. Souvenez-vous que Job fut pauvre, & qu'ensuite il redevint heureux.

Je n'en dirai pas davantage. L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire, encore n'apprennent-ils pas grand chose : car, comme le dit le bonhomme Richard, « on peut » donner un bon avis, mais non pas la » bonne conduite ». Ressouvenez-vous donc que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil, ne peut pas non plus être secouru d'une manière utile; car, comme dit le bonhomme Richard, « si vous ne » voulez pas écouter la raison, elle ne » manquera pas de se faire sentir ».

Le vieil Abraham finit ainsi sa harangue. Le peuple écoutoit son discours; on approuva ses maximes; mais on ne manqua pas de faire sur-le-champ le contraire précisément, comme il arrive aux sermons ordinaires : car la vente ayant commencé, chacun acheta de la manière la

plus extravagante, nonobſtant toutes les remontrances du Sermoneur & les craintes qu'avoit l'aſſemblée de ne pouvoir pas payer les taxes. Les fréquentes mentions qu'il avoit faites de moi auroient été ennuyeuſes pour tout autre : mais ma vanité en fut merveilleuſement flattée, quoique je fuſſe bien sûr que de toute la philoſophie qu'on m'attribuoit, il n'y avoit pas la dixième partie qui m'appartînt, & que je n'euſſe recueilli en glanant, d'après le bon ſens de tous les ſiècles & de toutes les Nations. Quoi qu'il en ſoit, je réſolus de me corriger, d'après la répétition que j'en entendis faire, & quoique je me fuſſe arrêté dans la réſolution d'acheter de quoi me faire un habit neuf, je me déterminai enſuite à faire durer le vieux. Lecteur, ſi vous pouvez faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

RICHARD SAUNDERS.

AUX AUTEURS D'UN JOURNAL.

MESSIEURS,

Il y a trente ans que je fréquente le parterre de nos ſpectacles, & mes amis me ſont témoins que c'eſt moi qui oſai crier *bravo* à l'Opéra. Je n'ai jamais été en Italie; je ne ſais d'Italien que ce mot là, & l'on m'a très-ſérieuſement aſſuré que je le prononçois aſſez plaiſamment, ainſi que la plupart des Amateurs qui le répètent après moi. Mais qu'importe! je n'en ai pas moins opéré une révolution eſſentielle dans nos Spectacles, & rendu un véritable ſervice à nos Poètes & à nos Comédiens, pour qui, vu la froide température de nos ſalles, à de certaines Pièces, des battemens de mains n'étoient qu'un ſigne d'approbation très-équivoque. Avec de ſi puiſſans droits à la reconnoiſ-

ſance du public, je n'ai qu'une ſeule choſe à lui demander, & la voici.

Il n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler, Meſſieurs, de ce fameux *Trunk-Maker*, que le ſpectateur Anglois a immortaliſé, & qui, pendant je ne ſais combien d'années, donna le ſignal de tous les *bravo* à un des théâtres de Londres ; il portoit un gros bâton de chêne qui ne manquoit jamais d'indiquer ce qui méritoit d'être applaudi, bien plus sûrement, dit-on, que le rouleau de quelques-uns de nos Maîtres de Chapelle ne marque la meſure. En rapprochant ce que dit de ce ſingulier perſonnage, le ſpectateur Anglois (1), de ce que je viens de lire dans

(1) Cet homme exiſtoit réellement à Londres vers le commencement du ſiècle ; il ſe plaçoit toujours à la galerie d'en haut, qui eſt à-peu-près notre paradis ; & là, armé d'un énorme bâton qu'il tenoit avec ſes deux mains, il n'applaudiſſoit jamais qu'en frappant de toutes ſes forces contre le plancher ou l'appui de la galerie ; de là lui vint le nom de *Trunk-Maker* ou *Bahutier*,

une de vos dernières feuilles sur la nécessité de régler les applaudissemens & les acclamations au théâtre, il m'est venu une idée, ce seroit d'établir chez nous un *Trunk-Maker*, &, en conscience, l'on peut s'en rapporter à moi pour ce rôle. Le tact avec lequel je suis né, les connoissances profondes dans tout ce qui regarde l'art Dramatique que j'ai acquises au foyer, & sur-tout mon impartialité parfaite à l'égard des Acteurs dont je connois à peine une cinquantaine ; tout cela me met très en état de le remplir avec succès. J'aurai, comme le Bahutier Anglois, un bâton avec lequel je frapperai,

---

parce que le bruit qu'il faisoit parut ressembler à celui que font ces ouvriers en frappant sur leurs malles. Le peuple de Londres, familiarisé avec cette singulière manière d'applaudir, & convaincu d'ailleurs, par une longue expérience, du goût sûr & de l'impartialité du Trunk-Maker, attendoit toujours de lui le signal des applaudissemens, & plusieurs mois se passoient à ce Théâtre sans qu'on entendît un seul battement de mains.

en obſervant avec goût les *piano* & les *forte*, ſur une grande caiſſe de ſapin placée ſous mes pieds. Ce bruit, je penſe, ſera aiſément entendu dans toutes les parties de la ſalle ; mais pour ceux à qui il pourroit paroître un peu monotone, j'offre de me ſervir du ſerpent, dont je peux me vanter de jouer avec quelque grace, ou bien des timbales, inſtrument dont les ſons, naturellement amis des oreilles Françoiſes, rempliront fort agréablement les intervalles du chant & de la déclamation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PREMIÈRE LETTRE
AU TRUNCK-MAKER.

Vous ne ferez pas fortune en France, Monſieur le Trunck-Maker ; toutes les inventions Angloiſes n'y réuſſiſſent pas. Nous voulons bien avoir des Jockeys, des Wiskis, des Redin-courts, des Clubs, de la Métaphyſique, & des Drames noirs à l'Angloiſe ; mais nous ne prendrons pas de même un Maître de cérémonies à l'Angloiſe pour nos ſpectacles.

Les Anglois, fort indociles en matière grave, ſont fort méthodiques dans leurs amuſemens ; nous, au contraire, nous ſommes le plus indépendant que nous pouvons dans nos plaiſirs.

Les Anglois ſe laiſſent plus aiſément gouverner qu'on ne croit ; pourvu que ce ne ſoit ni par leur Souverain, ni par ſes Miniſtres. J'ai vu à Londres au fameux Club de Robinhood, l'aſſemblée la plus

tumultueuſe, échauffé par la plus bruyante diſpute, rentrer dans le calme le plus parfait au coup de marteau d'un Epicier qui en étoit le *Chairman* ou *Préſident*. Dans les plus importantes délibérations de nos Clubs de Paris, jamais on n'a pu parvenir à n'entendre parler que deux membres ſeulement à la fois.

Comme la licence & le caprice ſont les marques les plus frappantes de la liberté, c'eſt ſur-tout au théâtre que nous aimons à exercer la liberté de nos opinions; & comme le goût eſt une règle, nous nous en affranchiſſons ſouvent, afin de faire voir que lorſque nous nous y conformons, c'eſt ſimplement parce que c'eſt notre bon plaiſir.

Allez au théâtre François, vous verrez applaudir avec tranſport à un mouvement paſſionné, à des tons vrais & touchans d'un Acteur tragique, & un inſtant après les mêmes mains claquer avec encore plus de violence le même Acteur heurlant les plus beaux vers de Racine, ou donnant à

un Héros le ton lamentable & pleureur, de tous les tons celui qui certainement eſt le moins héroïque. Vous y verrez les ſpectateurs applaudir également le jeu ſavant & profond d'un grand comique qui ſemble ſe transformer dans tous les rôles qu'il joue, & les caricatures d'un Acteur jovial qui ſubſtituera ſon eſprit à celui de Molière, & voudra être plus plaiſant que lui.

A propos de Molière, parlerai-je des pièces nouvelles & de leurs inexplicables ſuccès? non, la matière eſt trop ſcabreuſe: le monde eſt ſi malin & les Auteurs ſi délicats, qu'on trouveroit du poiſon dans les remarques les plus innocentes:

Il faut ſe rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.

Nous y verrons régner le même eſprit. Aujourd'hui le public ſe porte en foule à une repréſentation qui réunit la magni-

ficence de l'Opéra à l'intérêt de la Tragédie, & la plus agréable poéſie, à une muſique noble, ſavante & pathétique. Demain vous verrez la même affluence à un ſpectacle biſarre, où une action triviale, ſans intérêt, ſans vérité, ſans eſprit, expoſée dans les vers les plus plats qu'on ait lus ſur les écrans, n'eſt ſoutenue que par un fracas étourdiſſant de tableaux, de danſes & de timbales.

Dans le même Opéra, vous verrez le parterre ſaiſir avec une exquiſe ſenſibilité l'expreſſion heureuſe d'un trait de muſique qui ſemble n'être que la déclamation vraie d'un ſentiment intéreſſant, embellie par un charme magique. Un inſtant après, il prodiguera les *bravos* à un ramage inſignifiant qu'on appelle de la mélodie, à un luxe puéril de petites notes, appliqué indiſtinctement au chant d'un Héros & à celui d'un Berger, & à ces enjolivemens paraſites que nos connoiſſeurs de Paris exaltent bonnement comme le bon goût du chant Italien, &

dont les gens de goût ſe moquent en Italie.

Vous imaginez bien que notre public ne ſera pas plus conſéquent au théâtre Italien, où il paroît tranſporté du chant pur & fini de Mademoiſelle Renaud, & s'extaſie de même aux miaulemens de M..... & aux . . . . . .

. . . . . .

On pourroit eſpérer qu'un choix d'auditeurs plus graves, appellés par le genre même du Spectacle au Concert Spirituel, y porteroient moins de légèreté & d'inconſéquence. Pure illuſion ! j'ai vu applaudir le même jour, avec la même ivreſſe, le ſublime premier couplet du Stabat, & la ſcandaleuſe parodie d'un air bouffe, aſſortie tant bien que mal aux paroles *de David*.

Vous voyez bien, M. le Trunck-Maker, que notre public applaudit le beau, parce qu'il le ſent, & l'abſurde, parce que cela lui plaît ; & vous prétendez fixer ſon inconſtance, diriger ſon goût, régler

ſes

ſes ſuffrages ? Un plus habile que vous y ſeroit embarraſſé. On bat la meſure à un air régulier, mais non à un caprice de clavecin ou de violon.

J'ai encore quelque choſe à dire ſur tout cela à M. le Trunck-Maker ; mais ce ſera pour demain. Cette lettre-ci n'eſt déjà que trop longue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M. D. F. A. E. P. D. P. A.

DEUXIÈEME LETTRE
AU TRUNCK-MAKER.

MONSIEUR le *Trunck-Maker*, avez-vous jamais lu le Livre du docte Ferrarius, *de veterum acclamationibus?* Vous y aurez vu que les Anciens, qui ont tout inventé, avoient à leurs ſpectacles des applaudiſſeurs à gages, comme ils avoient des pleureuſes gagées à leurs enterremens. A Rome, où tout prenoit, comme on ſait, un caractère de grandeur, c'étoit un fort bon état que celui de ces applaudiſſeurs. Ils dînoient chez Mécène, avec Horace & Virgile; ils ſoupoient enſuite dans les petits appartemens de Néron. Il eſt vrai que dans ces beaux temps là, les Empereurs faiſoient quelquefois des Pièces de théâtre; &, ce qui eſt plus extraordinaire encore, ils y jouoient eux-mêmes des rôles; mais ce qui ſurprendra moins, ils ne vouloient être ſifflés, ni comme Auteurs, ni

comme Acteurs ; car vous ſavez qu'on ſifloit auſſi au théâtre de Rome, & un peu plus librement qu'au théâtre François.

Comme tout eſt dégénéré ! les Poètes aujourd'hui ne gouvernent guères le monde, & leurs applaudiſſeurs en titre dînent à l'auberge, & ſoupent rarement à Verſailles.

J'ai connu dans ma jeuneſſe le coriphée de ces braves du parterre, qui s'étoit fait un petit empire à celui de la Comédie Françoiſe. Son nom, encore fameux dans les foyers de ce théâtre, n'eſt guères plus prononcé ailleurs. Tout genre de talent doit avoir cependant ſa portion de gloire ; celle de mon héros s'eſt flétrie avec le temps. Meſſieurs du Journal, vous aimez les éloges funèbres ; faites une petite place à l'humble monument que je voue ici à la mémoire du pauvre Chevalier D. L. M.

Il s'étoit d'abord mis à la ſolde des amis d'un Poète immortel, qui ne dédaignoit pas les petits moyens pour s'af-

ſurer de grands ſuccès. Preſſé de jouir de la gloire, qui ne pouvoit cependant lui échapper, il voulut la conquérir ; & il ſe vit obligé de diſputer à la pointe de l'épée les couronnes dont le bon eſprit & le bon goût auroit dû s'empreſſer de venir ceindre ſon front.

Les ames candides, qui croyent à la puiſſance de la raiſon & de la vérité, voyent avec peine le génie combattre avec les armes de la médiocrité : mais il faut bien repouſſer la cabale par la cabale ; & il eſt bien moins extraordinaire de voir un Poète faire ſoutenir la première repréſentation d'une Tragédie, par un détachement de gens de goût affidés, que de voir le Chevalier de Gr... appuyer une partie de quinze par un piquet de Dragons. Le Chevalier de L. M. commandoit le camp volant de Voltaire, & il ſe ſignala dans cette petite guerre ; mais ſes idées s'aggrandirent par l'exercice de ſon talent : l'ambition germa dans ſon ame. Il ne ſe trouva pas fait pour borner ſon art

à ſervir la gloire d'un autre ; il conçut le projet de ſe compoſer une petite domination d'un genre tout nouveau.

Il ſentit que pour ſervir les autres avec utilité pour ſoi, il falloit ſe mettre en état de nuire ; ſemblable à ces aventuriers guerroyans, dont l'Italie fourmilloit aux quatorzième & quinzième ſiècles, & qui offroient les ſervices de leurs bandes mercenaires à qui vouloit les payer, mon Chevalier offroit aux Auteurs dramatiques ſon amour ou ſa haine, en leur déclarant que ſa petite troupe ne pouvoit pas reſter oiſive, & qu'il falloit opter, de l'avoir pour ſoi, ou contre ſoi.

Ce manége lui réuſſit ; il devint l'Arétin des Auteurs. Malheureuſement pour lui, ces Meſſieurs ne prodiguent pas les chaînes d'or : quelques dîners, quelques louis empruntés, ſans terme de rembourſement, une petite ſpéculation de finance ſur les billets du parterre dont il avoit la diſpoſition, le ſentiment de ſa propre im-

portance, voilà tout ſon ſalaire. Par cette ſpéculation de finance, vous entendez, M. le Trunck-Maker, qu'une partie des billets d'Auteurs ſervoit à appaiſer ſon Traiteur & ſa Blanchiſſeuſe, l'autre à ſoudoyer ſa troupe.

Vous voudrez peut-être ſavoir quelles étoient les manœuvres qu'il mettoit en uſage pour déterminer ou du moins modifier à ſon gré les impreſſions que reçoit au théâtre cette hydre à cinq cents têtes qu'on appelle parterre, & qui ſemble toujours entraînée dans ſes mouvemens d'approbation ou d'improbation, par une impulſion ſi rapide & ſi peu réfléchie. C'eſt un art profond, dont les combinaiſons ſont trop ſubtiles & trop au-deſſus de ma portée pour que je puiſſe les décrire. J'eſſayerai cependant de vous en donner une idée, & je vous dirai en même temps quelques mots de la perſonne de mon Héros. Mais comme je crains d'abuſer de la complaiſance de Meſſieurs les Auteurs du

Journal, & de la patience de ſes Lecteurs ; trouvez bon que je remette encore à demain la fin de mon récit. On ne ſauroit être trop court quand on loue.

J'ai l'honneur d'être, &c. M. D. F.

TROISIÈME LETTRE
AU TRUNCK-MAKER.

Le Chevalier de L. M. n'étoit ni un homme d'esprit, ni un homme sans esprit. Il s'étoit fait un jargon hardi & singulier, qui avoit une sorte d'éclat. Avec une physionomie commune, il avoit dans le maintien & dans les manières je ne sais quoi qui ne l'étoit pas. Ce qui frappoit particulièrement dans son air & dans son ton, c'étoit l'audace. Toute sa littérature se bornoit à la connoissance du Théâtre & des Romans. Il avoit fait lui-même le Roman d'*Angola* qui avoit eu quelque succès, quoique ce ne fût qu'une servile copie de *Tanzaï* & du *Sopha*, compositions ingénieuses & bizarres, mises un moment à la mode par Crébillon le Professeur, presque oubliées aujourd'hui, où les rêves de la féerie sont encore moins fantastiques que les mœurs qu'on y peint

& le jargon qu'on y donne pour le langage du grand monde. L. M. tiroit de ce Roman toute sa considération ; il en avoit fait l'époque de laquelle il datoit tous les événemens de ce siècle : c'étoit son Hégyre. Il prétendoit d'ailleurs, que la vérité des peintures qu'offroit son ouvrage lui avoit fait des tracasseries à la Cour, & que la Duchesse de *** ne lui avoit jamais pardonné.

Les Gens de Lettres, moins répandus dans ce qu'on appelle le monde, fréquentoient encore certains cafés ; le voisinage de la Comédie Françoise, & l'assiduité de quelques Auteurs connus, avoient conservé sur-tout au café de Procope son ancienne réputation. C'étoit une salle d'escrime littéraire, où se réunissoient presque tous les jeunes-gens qui avoient quelques prétentions au bel esprit. Ils venoient écouter pour apprendre à parler, & ramassoient des connoissances pour venir les montrer. Leur esprit, aiguisé par la chaleur & la liberté de ces discussions continuelles &

publiques, acquéroit dans cette école, un genre de vigueur & de subtilité, que ne peuvent donner ni la retraite ni la société; ils en remportoient le goût des Lettres avec celui de la dispute, de bons principes avec de mauvaises habitudes. C'est-là que plusieurs gens de Lettres distingués ont fait leurs premieres armes.

Le Chevalier de L. M. étoit un des Professeurs de cette école. Dès qu'il paroissoit, un cercle de Néophytes se formoit autour de lui; affable avec dignité, il accueilloit l'un d'un coup d'œil, faisoit rougir d'une vanité modeste celui à qui il adressoit la parole, les endoctrinoit tous. Il jugeoit d'un trait l'ouvrage nouveau, annonçoit le succès où la chûte de la pièce de Théâtre qu'on préparoit, racontoit l'anecdote du jour ou de la nuit; en faisoit quand il n'en savoit pas, ou qu'il en avoit besoin pour ses vues; tranchant sur tout, il parloit avec la même familiarité d'un bon Livre qu'il n'étoit pas en état de lire, & d'un homme en place

qu'il n'avoit jamais approché. Un ton, moitié d'homme du monde, moitié d'homme de Lettres, donnoit un certain poids à ſes paroles ; & je ne ſais quel Ordre étranger, dont il cachoit avec ſoin la croix, & étaloit avec le même ſoin le cordon, complettoit le charme. On ſent combien tout cela peut en impoſer à une troupe de jeunes-gens ſortant du collége ou arrivant de Province.

Le jour d'une première repréſentation étoit un jour de bataille ; le café étoit le quartier général ; on s'y réuniſſoit pour concerter le plan de manœuvres. La troupe du Chevalier de L. M. étoit compoſée de volontaires & de ſoudoyés ; il commandoit ceux-ci, & dirigeoit ceux-là ; mais les premiers étoient ceux ſur qui il comptoit le plus. C'eſt alors, qu'il développoit les principes d'une poëtique verſatile qu'il avoit faite pour ſon uſage.

Par exemple, s'il protégeoit une de ces Tragédies nouvelles, compoſées de caractères communs, de vieilles ſituations re-

tournées, d'hémiſtiches pris par-tout, mais conçues avec quelqu'adreſſe ; Meſſieurs, diſoit-il, du naturel, de l'élégance ; point de ces tours de gobelet dont on éblouit les ſots ; point de ces convulſions de ſentiment qu'on prend pour de l'expreſſion : c'eſt le genre de Racine, la Tragédie des Anciens. Etoit-ce une de ces Tragédies déclamatoires, où l'on croit offrir de grands caractères en donnant aux vices & aux vertus cette exagération puérile que les écoliers admirent ; c'étoit du Corneille tout pur ; étoit-ce une Tragédie à machines, à coups de Théâtre, à grands mouvemens ; c'étoit de l'invention, de la magnificence, une hardieſſe au-deſſus des règles, des routes nouvelles ouvertes au génie. On conçoit aiſément comment ces phraſes de bienveillance ſe retournoient au gré de la haine ; comment le genre naturel devenoit niais, le ſublime bourſoufflé, & les pièces à ſpectacles, des lanternes magiques.

Au moment de la repréſentation, il rallioit la troupe au café ; ſe rendoit de bonne heure au parterre avec elle ; attiroit l'attention de tout ce qui l'environnoit, en parlant haut, en citant des vers, contant des anecdotes ſcandaleuſes, répandant les préventions pour ou contre la Pièce & l'Auteur. Il flattoit les uns par des remarques obligeantes, prenoit pour Juges ceux qui paroiſſoient plus difficiles à manier, intimidoit les foibles par des ſarcaſmes. S'il protégeoit la Pièce, il étoit bien sûr qu'elle ſeroit critiquée par les pédans, mais qu'elle plairoit aux gens de goût comme ceux à qui il avoit l'honneur de parler. En vouloit-il à l'Auteur, tout le monde ſavoit que les études de Procureurs & de Notaires étoient déſertes, & que toute la Baſoche étoit ſoudoyée pour applaudir. Le Clerc de Procureur qui étoit près de lui, rougiſſoit, & n'avoit garde d'applaudir de crainte d'être reconnu.

Pendant la Pièce, il donnoit haut le

ſignal d'applaudir ou de murmurer, & les échos qu'il avoit répandus avec art aux différens coins de la ſalle, y répondoient fidélement. Il avertiſſoit ſes voiſins d'un beau vers qui alloit partir, ou tenoit une épigramme prête pour atténuer l'effet d'un trait applaudi.

Comme on étoit un peu contrarié ſur la liberté de huer ou de ſiffler, ce qui déplaiſoit, il s'étoit fait une manière de bâiller éclatante & prolongée, qui produiſoit le double effet de faire rire, & de communiquer le même mouvement au diaphragme de ſes voiſins.

Un jour la ſentinelle l'avertit de ne pas faire de bruit : « comment, mon ami, » lui dit-il, vous qui paroiſſez un homme » de ſens, & qui avez l'habitude du ſpec- » tacle, eſt-ce que vous trouvez cela » beau » ? Je ne dis pas cela, lui répondit le Soldat un peu adouci ; mais ayez la bonté de bâiller plus bas.

Je pourrois citer cent traits de ce genre, mais je les réſerve pour une Hiſtoire im-

partiale de la vie & des exploits de M. le Chevalier de L. M. que je propoſerai inceſſamment par ſouſcription, imprimée en caractères de Baskerville ſur papier vélin, avec portrait & figures, & que je recommanderai, Meſſieurs, à votre puiſſante protection.

La longueur de cette lettre m'avertit que je dois me hâter d'ajouter que mon Héros ne ſe contentoit pas d'être l'Arétin des Auteurs; il s'étoit rendu auſſi la terreur des débutans, qui n'avoient pas ſu capter ſa bienveillance, & le Chevalier déclaré de toutes les jeunes débutantes, qui étoient aſſez dociles pour lui demander des conſeils, & qui avoient des amis aſſez reconnoiſſans pour en ſentir le prix.

La réputation du Chevalier de L. M. alla en croiſſant pendant pluſieurs années; & ſes ſuccès s'accrurent avec ſa réputation. Quel revers vint détruire cet édifice de gloire & de proſpérité? Ce qui perdit le Héros de Milton, la préſomption. Le mien crut que celui qui tenoit dans ſes

mains la deſtinée des Ouvrages de Théâtre des autres, pourroit faire la deſtinée de ſes propres Ouvrages. Il compoſa une Comédie : ſes amis la trouvèrent admirable ; les Comédiens n'oſèrent la refuſer. Elle fut jouée, & malgré les plus habiles manœuvres de ſes amis, ſoutenues par les efforts zélés de ſes créanciers, elle tomba tout à plat, & avec la Pièce toute la puiſſance, la conſidération & le crédit de l'Auteur. C'eſt alors qu'il vit le néant des grandeurs humaines ; ſes amis ſe défendirent de l'être ; ſes admirateurs lui trouvèrent des ridicules ; les débutantes le trouvèrent laid, & leurs protecteurs inſolent. Plus de ſoupers, plus de billets d'Auteurs ; peu-à-peu, tout le monde l'abandonna, excepté ſes créanciers qui lui reſtèrent plus attachés que jamais. Quelques étourderies & d'autres perſécutions l'obligèrent de diſparoître quelque temps ; à ſon retour, il ſe trouva à peine connu. Il a fini par s'enſevelir dans la plus obſcure retraite, où il vivoit de rien en Phi-

losophe, & où il est mort l'année dernière sans regretter la vie. Telle fut la fin du vrai *Trunck-Maker* François, qui avoit créé un art qui, quoique plus exercé que jamais, ne paroît pas s'être perfectionné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M. D. F. A. E. P. D. P. A.

ANECDOTES
SUR
CATINAT,

Extraites de la Vie & des différens Éloges de ce Général.

NICOLAS de Catinat, naquit le 1 Février 1637, de Pierre de Catinat, Doyen du Parlement de Paris, & de Catherine Poiſle. Ses ancêtres avoient toujours été diſtingués par leurs vertus & leur déſintéreſſement ; ils étoient originaires du Perche, & y avoient occupé pendant long-temps les principales charges de la Magiſtrature. Un Catinat fut envoyé par cette Province aux Etats-généraux de Tours, pour défendre ſes privilèges, & on l'a vue ſe réunir tout entière pour acheter à un autre une charge de Conſeiller au Parlement, *afin*, dit l'Hiſtorien, *qu'il y eût*

dans ce Corps un homme incorruptible & éclairé qui pût repréſenter ſes beſoins.

La première éducation de Catinat fut celle d'un homme deſtiné au Barreau. Il ſe fit recevoir Avocat, & en exerça la fonction pendant quelque temps. On ſait qu'il quitta cette profeſſion parce qu'il lui arriva de perdre une cauſe qu'il croyoit juſte.

Il fut d'abord Lieutenant dans le Régiment de Cavalerie de *Fourille*. Louis XIV, témoin d'une belle action qu'il fit au ſiège de Lille, lui donna une Sous-Lieutenance au Régiment des Gardes, ce qui étoit alors une grande faveur, parce que ce Corps étoit l'objet de ſon affection particulière. Catinat fit dans le Régiment des Gardes les campagnes de 1672, 1673, 1674, 1675. Il s'y diſtingua en pluſieurs occaſions. Il fut bleſſé à Maſtrecht, & à la journée de Senef. Le Grand Condé ſut apprécier ſon mérite, & lui écrivit après la bataille : *Perſonne ne prendra plus de part que moi à votre*

bleſſure ; il y a ſi peu de gens comme vous, que l'on perd trop quand on les perd.

En 1676, Louis XIV le nomma lui-même, & ſans ſollicitations, Major-Général de l'armée qui devoit agir ſur la Mozelle, aux ordres du Maréchal de Rochefort. M. de Catinat fut chargé du même emploi pendant pluſieurs campagnes, & il l'auroit exercé plus long-temps, ſi l'averſion que le Duc de la Feuillade avoit pour lui, n'eût ſauvé ſes talens de cet écueil, en l'empêchant de devenir Major du Régiment des Gardes, & par conſéquent, toujours Major-Général de l'armée. Cependant ce même Duc de la Feuillade ne put s'empêcher d'en parler au Roi avec le plus grand éloge. Sire, diſoit-il, on peut également faire de lui *un Chancelier, un Miniſtre, un Ambaſſadeur, un Général d'Armée, mais non un Major du Régiment des Gardes.*

Les années ſuivantes, M. de Catinat eut le commandement des troupes de S.

Guillain, celui de Cateau-Cambresis, & à la paix, il se trouva Commandant à Dunkerque avec le grade de Brigadier. M. de Louvois voulut aussi s'en servir en qualité de Négociateur ; il l'envoya à Pignerol pour traiter avec le Duc de Mantoue, de l'entrée des troupes Françoises dans la ville de Casal. Cette négociation ayant manqué par la trahison d'un Secrétaire du Duc, le Roi le nomma Inspecteur d'Infanterie.

Le Duc de Mantoue consentit enfin à livrer *Casal* aux François : M. *de Louvois* envoya sur le champ à M. *de Catinat* un brevet de Maréchal-de-Camp, avec ordre de quitter son Gouvernement de Flandres ; & de se rendre en secret à Pignerol. Il s'y mit à la tête de douze bataillons, marcha vers Casal, & entra dans la citadelle, avant qu'aucune Puissance pût être informée de cet événement.

Telle étoit dès-lors sa réputation, que Louvois, le plus despotique des Ministres, le laissoit le maître de déterminer

à ſon gré les travaux dont il avoit le projet, & de diſpoſer des fonds. D'ailleurs, cette nouvelle commiſſion donnoit à remplir à M. *de Catinat*, pluſieurs points importans. Il devoit ſur-tout entretenir la bonne intelligence entre les *Mons-Ferrains* & les troupes Françoiſes, rétablir dans celle-ci la diſcipline, & les contenir dans une exacte ſubordination ; entrepriſe très-difficile à exécuter. M. *de Catinat* tenta d'y réuſſir, moins par les réglemens, qu'en procurant des occupations analogues aux différens caractères des Officiers. Il donna des bals & des ſpectacles à ceux qui ne pouvoient être occupés que par les plaiſirs, fit obtenir des jardins, confia des détails à ceux qui préféroient la vie tranquille. Il voulut paroître faire adopter à ſa garniſon les coutumes & les uſages du Pays, & alla même, ſuivi de tous les Officiers, demander à l'Evêque de *Caſal* la permiſſion de faire gras le Carême ; exemple de ſoumiſſion à l'Egliſe qui édifia les Mons-Ferrains. Ce trait, & beaucoup

d'autres de sa sagesse, firent dire de lui, au *Pape Innocent XI, que c'etoit un homme d'une rare prudence.* Ce Pontife ne rétracta point cet éloge, quand M. *de Catinat* arrêta l'Inquisition, qui vouloit intervenir dans l'abjuration des Officiers, & s'ingérer dans la conduite des troupes Françoises. *Je veux*, disoit-il, *rester autant qu'il est possible dans nos mœurs.* Ce fut pour n'en pas sortir qu'il punit sévèrement un Officier, qui, croyant satisfaire à ses engagemens avec une Courtisanne, lui avoit donné deux jettons, au lieu de deux louis qu'il lui avoit promis : *Si vous saviez*, mon Général, *disoit cet Officier en s'excusant, la marchandise qu'elle m'a donnée!* Cette raison ne fut pas admise par M. *de Catinat*, qui lui fit publiquement honte de sa conduite, & l'obligea de tenir sa parole.

La discipline & le bon ordre étant établis dans *Casal*, M. *de Louvois* proposa au Roi M. *de Catinat*, pour commander les troupes que Sa Majesté devoit envoyer contre

les Religionnaires des vallées du Roi de Sardaigne. La modestie du nouveau Général approchoit de la timidité. M. *de Louvois* fut obligé de lui réitérer l'ordre de remercier le Roi de ce Commandement : il s'en excusoit *sur ce qu'il ne croyoit pas*, disoit-il, *devoir prendre cette liberté.* La difficulté du local rendit cette campagne très-pénible : M. *de Catinat* donna l'exemple à ses troupes en partageant toutes les fatigues. *On le voyoit*, disent les Mémoires du temps, *gravissant des montagnes à pied, & glissant sur le cul comme le Soldat, dans les descentes.* Les ennemis, par la combinaison de ses marches, se virent attaqués en même temps par devant & par derrière, & les mesures du Général furent si justes, que les vallées se trouvèrent soumises au jour qu'il avoit fixé. Il nous a laissé lui-même un Journal de cette expédition ; & quand, sur la fin de ses jours, il jetta au feu tous ses papiers, pour anéantir, s'il étoit possible, le souvenir de tous ses exploits, il conserva en entier

entier ceux qui répondoient à la campagne de 1686, & il y écrivit de sa propre main : *Papiers que j'ai jugé à propos de conserver.*

Au retour de cette expédition, M. *de Catinat* fut nommé Gouverneur de Luxembourg. Il arriva dans cette Place, le 8 Février 1687, & entra dans la Ville à pied, enveloppé dans son manteau, pour épargner les cérémonies & la dépense qu'occasionne en pareil cas, l'arrivée d'un Commandant. Cette modestie pourroit paroître affectée, si l'on ne savoit d'ailleurs que M. *de Catinat* soutint toute sa vie ce caractère de simplicité. Son premier acte de commandement, fut de refuser ce que les Généraux appellent les traitemens du Pays ; il ne les accepta, dans la suite, que par ordre du Roi. Ce sacrifice n'auroit eu rien d'admirable de la part d'un homme riche ; mais on sait que M. *de Catinat*, né pauvre, ne pouvoit trouver dans son économie un supplément à la modicité de son revenu : aussi, à la fin de l'année, pria-t-il avec confiance le

Miniſtre de lui continuer une gratification de deux milles écus, que les autres années *lui étoient de commodité, mais celle-ci de néceſſité.*

Le Roi, ayant aſſemblé à *Vaucouleurs* un camp de Cavalerie, M. *de Catinat* en eut le commandement. Il reçut ordre, peu de temps après, de lever ſous ſon nom deux Régimens, l'un d'Infanterie, l'autre de Dragons, & d'aller reconnoître le Pays de Juliers, & la ville d'Aix-la-Chapelle. De retour à Luxembourg, il y trouva des Lettres de Lieutenant-Général, avec ordre de ſe rendre en ſecret devant Philisbourg, dont on avoit réſolu le ſiége, que Mgr le Dauphin devoit commander. Auſſi-tôt après la reddition de cette Place, il alla mettre à contribution les Pays de Juliers & de Limbourg. *Faites de rudes exécutions*, lui écrivoit M. *de Louvois*, *pillez*, *maſſacrez*, *brûlez*, *brûlés bien le Pays.* M. *de Catinat* ſut allier dans cette occaſion, le ſervice de l'Etat avec les loix ſacrées de l'humanité; voici les pro-

près termes de ſes ordres : *Si par l'opiniâtreté des habitans, le feu devient le ſeul moyen de les ſoumettre, qu'on ait grand ſoin de n'enflammer qu'une maiſon ſéparée de chaque village, afin que l'incendie ne puiſſe ſe communiquer.* Mais les contributions furent payées ſans incendies & ſans ravages. *La province de Juliers*, écrivoit alors le Gazetier de Hollande, *a eu le bonheur que les troupes fuſſent commandées par ce Général ; ſi c'eût été tout autre, tout le Pays auroit été brûlé.*

En envoyant à la Cour la relation de la bataille de *Staffarde*, M. *de Catinat* ne s'y donne que la part d'un Soldat. Tous les Colonels y étoient nommés ; & le Roi, au rapport du Général, avoit à chacun d'eux une obligation particulière. *Catinat* finiſſoit en s'excuſant au ſujet de ceux qu'il oublioit. La Cour n'apprit ſes propres exploits que par les lettres de différens particuliers ; on ſut que ſon cheval avoit été tué ſous lui, qu'il avoit reçu pluſieurs coups de feu dans ſes habits, & une contuſion

au bras gauche. En un mot, il étoit ſi peu queſtion du Général dans cette relation, que, quand elle fut rendue publique, un Nouvelliſte, qui en avoit écouté la lecture, demanda d'un air de curioſité : M. *de Catinat étoit-il à la bataille ?*

Le lendemain de cette fameuſe journée, étant allé remercier le Régiment de Grancey, dont la valeur n'avoit pas peu contribué à la victoire, pluſieurs Soldats qui jouoient aux quilles à la tête de camp, quittèrent leur jeu pour approcher du Général ; mais M. *de Catinat* leur dit avec bonté de retourner à leur partie. Quelques Officiers lui propoſèrent alors d'en faire une ; il l'accepta, & ſe mit à jouer aux quilles avec eux. Un Officier Général, qui ſe trouvoit préſent, voulut en plaiſanter, & dit qu'il étoit bien extraordinaire de voir un Général d'armée jouer aux quilles après une victoire remportée : *Vous vous trompez*, répondit M. *de Catinat, cela ne ſeroit étonnant que dans le cas où il l'auroit perdue.*

Après cette campagne de Staffarde, Louvois qui penſoit qu'on auroit dû marcher ſur le champ à Turin, & qui ne voyoit point l'impoſſibilité de cette conquête, écrivoit au Vainqueur ces propres paroles : *Quoique vous ayez fort mal ſervi le Roi cette Campagne, Sa Majeſté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire. Catinat* ſupportoit patiemment ces dégoûts. En faiſant tout ce qu'il pouvoit faire, il croyoit ſes devoirs remplis. Il mandoit à ſon frère : *J'ai ſu apprécier la louange & le blâme, & depuis que je vois comme les hommes les diſpenſent, je me fais mon Juge.* Sa fortune fut toujours très-bornée. *Je ne veux*, diſoit-il, *que ſubſiſter au ſervice.* Il vint concerter avec le Roi, les opérations de la campagne ſuivante. Le jour qu'il prit congé : *c'eſt aſſez parler de mes affaires*, lui dit ce Prince ! *en quel état ſont les vôtres ? J'ai tout ce qu'il me faut*, répondit *Catinat. Voilà*, reprit tout haut le Roi, *le premier homme de mon Royaume qui m'ait tenu ce langage.*

Et il le comprit dans la première promotion des Maréchaux de France qu'il fit un mois après son départ. Cette grace excita chez lui, cette joie presqu'enfantine, qui caractérise bien les ames pures. *Il n'y a point de flegme*, s'écrioit-il, *à l'épreuve d'une pareille nouvelle ; je suis agité d'une joie que je ne connoissois pas encore.* C'est sur-tout dans la lettre qu'il écrivit à son frère, que l'homme se montre en entier. Il répand dans son sein la joie que lui a causé M. de Fénélon, en lui mandant que le Roi, lisant dans son cabinet la liste des Maréchaux de France, s'étoit écrié à son nom : *C'est bien la vertu couronnée!* « *Ceci n'est que pour nous deux*, » marque-t-il à son frère ; *ne faisons par-* » *ticiper personne à notre joie, gardons-* » *en le secret, & ne le dites pas même à* » *notre sœur Pucelle* ».

Après la célèbre victoire de la Marsaille en 1683, il passa la nuit qui suivit la bataille au bivouac, à la tête des troupes ; il étoit au milieu de la Gendarme-

rie, qui dans cette journée avoit elle seule pris vingt-huit drapeaux ou étendarts; il dormoit enveloppé dans son manteau. Les Gendarmes imaginèrent de rassembler ces trophées, & d'en environner le Héros endormi. Les Régimens voisins apprenant cet hommage rendu à leur Général, apportent aussi autour de lui les trophées qu'ils avoient gagnés, & au lever du jour, il se réveille entouré des gages de sa victoire, & salué par les acclamations de son armée.

Ce qui paroît sur-tout bien estimable dans M. *de Catinat*, c'est son silence sur les brigues de ses ennemis, & le peu de joie qu'il éprouvoit à la vue de leurs échecs. Feuquières fut un de ceux qui le persécutèrent avec plus d'acharnement. *Catinat* ne l'employoit pas moins, parce qu'il le croyoit habile, & qu'il ne vouloit pas sacrifier le bien public à son ressentiment. Soit par sa faute, soit par mauvaise volonté, ce même Feuquières contribua au malheureux succès du siège de Coni. *Catinat*

ſe contenta de mander au Roi : « l'atta-
» que de Coni auroit mieux réuſſi, ſi
» elle eût été plus régulièrement con-
» duite ». Il avoit de même paſſé ſous ſilence une expédition ſur Veillane, que Feuquières lui avoit fait manquer l'hiver précédent. Il avoit ſouffert qu'il fît inſérer ſous main, dans la Gazette de Hollande, un article qui le juſtifioit. Il ſavoit qu'il entretenoit une correſpondance ſecrète avec Louvois, qu'il lui rendoit compte de tout, qu'il lui donnoit ſans ceſſe, des projets, qu'il l'accuſoit auprès de ce Miniſtre, de lenteur, de timidité; qu'il tâchoit de ſe faire un parti dans l'armée, & il n'en étoit pas ému. « Pour-
» quoi ferois-je du mal à M. Feuquières,
» diſoit-il ? ſon ambition le fait plus ſouf-
» frir que ſes intrigues ne me nuiſent ».

La campagne d'Italie en 1701, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, ne fut pas heureuſe. *Catinat* étoit environné d'obſtacles, & avoit en tête le célèbre Prince Eugène, qui étoit maître de toutes ſes opérations.

Il falloit que le Général François se conciliât avec le Prince de Vaudemont ; il falloit qu'il consultât le Duc de Savoie, dont il soupçonnoit la droiture. Madame de Maintenon & la Duchesse de Bourgogne étoient à la tête d'une intrigue puissante contre lui. Son armée étoit sans tentes, sans vêtemens ; les fonds pour la guerre n'étoient jamais assurés ; son armée manquoit de tout. Chamillard lui écrivoit : « Nous ferons des magasins avec » l'argent que les Génois nous prêteront » peut-être ». Dans une autre dépêche, il parle à *Catinat* des mouvemens que l'armée devroit faire ; il lui fait à ce sujet de grands reproches, & il finit en disant : « Je suis un Robin qui fait son noviciat » dans la guerre : ainsi entre vous & moi, » tout ce que je dis, ne veut rien dire ».

On obtint enfin de Louis XIV, l'envoi du Maréchal de Villeroi, à l'armée d'Italie. *Catinat* moins ancien que lui, se trouva par-là, à ses ordres. Il soutint cette injustice en homme supérieur à la fortune ;

il ne se permit ni murmures ni plaintes. « Je tâche d'oublier, mandoit-il à ses » amis, la disgrace où je suis tombé, » pour avoir l'esprit plus libre dans l'exé- » cution des ordres de M. de Villeroi ; » je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. » Les méchans seroient outrés, s'ils sa- » voient jusqu'où va mon intérieur à ce » sujet ». *Catinat* tint exactement parole. Villeroi, en arrivant, insulte à sa prudence, & contre son avis, attaque Eugène dans le poste de Chiari. Il pensoit que ce Général n'avoit pas osé tenir devant lui, & que les troupes qu'il avoit laissées dans ce poste, n'étoient qu'une arrière-garde. *Catinat* qui voyoit les retranchemens garnis, l'assure encore qu'il se trompoit, & bientôt le feu des ennemis confirme son opinion. *Au moins*, s'écrie-t-il, dans un premier mouvement qu'il ne peut contenir, *ce n'est pas ma faute*, & en même-temps il tâche de la réparer comme si c'eut été la sienne. Il se met à la tête des troupes & les ramène au combat

C'eſt en cette occaſion qu'il lui échappa un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité. Après une charge infructueuſe, il rallioit encore les troupes. Un Officier lui dit : *Où voulez-vous que nous allions ? à la mort ? Il eſt vrai*, répond Catinat, *la mort eſt devant nous ; mais la honte eſt derrière.*

La paix ayant été conclue, le Maréchal *de Catinat* revint à Paris ; il logeoit dans la rue de Sorbonne, quartier qui annonce la modeſtie de ſon habitation. La vie qu'il menoit pendant la paix étoit fort ſimple ; il ſe plaiſoit dans la ſociété de ſa famille, alloit les Dimanches entendre l'Office dans la Sacriſtie des Chartreux, & ſe promenoit enſuite dans leur enclos. M. *le Roi*, ſon ami, qui l'accompagnoit dans ces promenades, raconte qu'un jour ſes enfans, s'amuſant à jouer pendant qu'il cauſoit avec le Maréchal, jettèrent leurs chapeaux ſur des arbres, pour en faire tomber les nids d'oiſeaux ; les chapeaux reſtèrent ſuſpendus aux branches. Le

père arrive, & veut essayer de les faire tomber avec sa canne, qui, par malheur, reste aussi sur les branches. Le Maréchal, pour les tirer tous d'embarras, grimpe à l'arbre, s'élance pour ratrapper la canne, & fait en même-temps tomber les chapeaux.

Un des plaisirs les plus vifs de M. *de Catinat*, étoit d'aller de grand matin sur le pont-Royal, pour y jouir du spectacle que la vue y présente : *Jamais*, disoit-il, *je n'ai rien vu d'aussi beau dans tous les Pays que j'ai parcourus.* Il alloit aussi toutes les semaines à l'Hôtel des Invalides. Un des enfans de M. *le Roi*, ayant souvent entendu parler le Maréchal de la beauté de cet édifice, eut la plus grande envie de le voir. Un matin il abandonne sa classe, arrive chez le Maréchal, mis comme un Ecolier, & le trouve avec M. *le Duc d'Orléans*, depuis Régent du Royaume, & *le Maréchal de Médavi*. M. *de Catinat* ayant obtenu d'eux la permission de le faire entrer, il lui demanda

quelle raiſon l'amenoit : l'enfant embarraſſé, dit en héſitant : *On m'a dit, Monſieur, que vous pouviez me faire voir l'Hôtel des Invalides, & je viens vous demander cette grace.* Sa naïveté fit rire les Auditeurs. Le Maréchal envoya dire à M. *le Roi* que ſon fils étoit chez lui, & qu'il le lui ramèneroit ; il fit dîner l'enfant, & dès qu'il fut libre, il le prit par la main pour le mener à pied aux Invalides. A l'arrivée du Maréchal dans l'Hôtel, les gardes prennent les armes, les Tambours battent ; tous les vieillards, les infirmes accourent ; on crioit dans les cours, *voilà le Père la Penſée* ! (1) Ce bruit effraya l'enfant ; le Maréchal le raſſura, en lui diſant que tout cela prouvoit l'amitié que tous ces gens reſpectables lui portoient. Il lui fit voir toute la maiſon, le mena, à l'heure du ſouper, dans tous les réfectoires, fit

(1) Nom que lui avoient donné les Soldats, & qui marque la combinaiſon qu'il mettoit dans toutes ſes opérations Militaires.

apporter deux verres, & but avec le jeune homme à la ſanté de tous ſes anciens camarades : tout le réfectoire de bout & découvert, remercia le Maréchal, & le reconduiſit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à *Verſailles.* Le Roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais à *Marly*, & ſi quelque affaire l'en empêchoit. *Aucune, Sire*, répondit le Maréchal ; *mais la Cour eſt très-nombreuſe, & j'en uſe ainſi pour laiſſer aux autres la liberté de vous faire leur cour. Voilà bien de la conſidération*, répondit le Roi !

La ſimplicité de l'extérieur de M. *de Catinat*, fut regardée par ſes envieux, comme l'effet d'un orgueil délicat. Cet habit de drap uni, dont le Maréchal eſt toujours vêtu, eſt pour lui, diſoient-ils, la manière la plus ſûre de ſe faire remarquer. Mais la conduite de M. *de Catinat* démentoit cette calomnie, puiſqu'il ſavoit ſortir de cette ſimplicité, quand il étoit obligé d'aſſiſter à quelques cérémonies

d'éclat. Il étoit alors vêtu comme les autres ; on le voyoit avec des habits magnifiques, mais qu'il quittoit avec plaisir, lorsque le moment de la représentation étoit fini. Ce costume simple du Maréchal donna lieu à plusieurs Anecdotes. Se trouvant un jour à la Messe dans l'Eglise des Jacobins, un Précepteur, qui ne le connoissoit pas, lui fit céder sa place à ses Elèves. On dit encore, qu'étant allé pour affaires chez un premier Commis, les valets le firent attendre long-temps dans l'anti-chambre. Un Officier le reconnut, & avertit le Commis ; celui-ci sortit pour lui faire ses excuses, auxquelles il répondit par cette leçon : *Ce n'est pas ma personne que vous avez tort de laisser dans votre anti-chambre, mais un Officier ; quels qu'ils soient, ils sont tous également au service du Roi, & vous êtes payé par lui pour leur répondre.*

Des vues d'économie lui firent quitter Paris pour se retirer entiérement à *Saint-Gratien.* Le Roi qui entendoit toujours

parler de ſa pauvreté, voulut un jour s'en inſtruire par lui-même ; il lui fit dire de venir à *Marly*, & le mena voir ſes bâtimens, ſur leſquels il lui demanda ſon avis, en lui diſant : c'eſt le goût des vieux Guerriers comme nous, d'aimer à bâtir ; apparemment que vous bâtiſſez auſſi à *Saint-Gratien ? Sire, c'eſt un goût*, lui répartit le Maréchal avec modeſtie, *que tout le monde ne peut pas ſatisfaire.* Louis XIV étonné, reprit : *Mais vous êtes à votre aiſe ; vous jouiſſez de ſix à ſept mille livres de patrimoine, & d'environ quinze mille livres de rente de mes bienfaits, que vous avez bien mérités. Je jouis*, il eſt vrai, répondit le Maréchal, *du patrimoine que dit Votre Majeſté ; mais pour ſes bienfaits, il y a pluſieurs années que je n'en ſuis pas payé.* Le Roi envoya chercher le Contrôleur-Général, & lui donna ordre de payer M. *de Catinat* ; mais l'ordre ne fut exécuté qu'en partie, & il lui étoit encore dû à ſa mort pluſieurs années de ſes penſions.

Louis XIV ne pouvoit lui refuſer ſon eſtime, &, pour lui en donner une nouvelle marque, il le nomma, en 1705, Chevalier de ſes Ordres. Mais M. *de Catinat* ne voulut pas accepter cette grace. Ses parens, jaloux de faire paſſer à leur poſtérité cette illuſtration, ſe réunirent pour le conjurer d'accepter le cordon; ils lui préſentèrent ſa généalogie, pour lui faire voir qu'il étoit en état de faire ſes preuves, & ils ajoutèrent que ſa conduite, en cette occaſion, leur feroit tort à jamais. *Si je vous fais tort*, leur répondit-il, *rayez-moi de votre généalogie.* Il perſiſta dans ſon refus.

Le Maréchal paſſoit à *Saint-Gratien*, la plus grande partie de ſon temps à réfléchir; cet état lui étoit ſi agréable, qu'il ſe promenoit toujours ſeul, & que chacun évitoit avec ſoin de le rencontrer & de le troubler dans ſes réflexions. *Nous ne paſſons pas un jour ſans le voir*, écrivoit Madame de Coulanges; *je le trouve ſeul au bout d'une de nos allées; il y eſt ſans*

épée ; il semble qu'il ne croit pas en avoir jamais porté. Cette simplicité produisit encore une mépriſe ſingulière, dont le ſouvenir s'eſt conſervé, même juſqu'aujourd'hui, parmi les Payſans de *Saint-Gratien.* Un jeune Bourgeois de Paris, chaſſant auprès de *Saint-Gratien*, apperçut le Maréchal, & lui cria, ſans ôter ſon chapeau : *Bon-homme, je ne ſais à qui appartient cette terre ; je n'ai point permiſſion d'y chaſſer : cependant je vais me la donner.* Le Maréchal l'écouta chapeau bas, & continua ſa promenade. Le jeune homme voyant rire des Payſans, qui travailloient dans la campagne, leur en demanda le ſujet. Ces bonnes gens lui répondirent : *Nous rions de votre inſolence, de parler ainſi à Monſeigneur : s'il avoit dit un mot, nous vous aurions battu.* Le Bourgeois confus, courut après le Maréchal, lui demanda pardon, & l'aſſura qu'il ne le connoiſſoit pas : *Il n'eſt pas néceſſaire*, lui répondit-il, *de connoître quelqu'un pour lui ôter ſon chapeau ;*

mais laiſſons cela, & venez ſouper avec moi : ce que le jeune homme n'oſa point accepter.

Cependant M. *de Catinat* avançoit en âge, & ſa ſanté s'affoibliſſoit de jour en jour, par une enflûre conſidérable aux jambes ; il étoit encore attaqué d'une pituite qui menaçoit de l'étouffer. Il fit venir M. *Helvétius*, & le pria de lui dire à-peu-près le temps qui lui reſtoit à vivre. Ce Médecin lui fixa l'eſpace de trois mois, & lui ordonna du *lok*. Le Maréchal peu crédule, lui demanda : *Mais à quoi bon ce lok ? A rendre l'agonie plus douce, & moins longue*, répondit le Médecin. Dès qu'il fut parti, le Maréchal envoya chercher ſon teſtament, & le relut ſans y rien changer. Ce teſtament comparé avec le partage de M. *de Catinat*, & les ſucceſſions qui lui étoient échues, montre également ſon économie perſonnelle & ſon déſintéreſſement dans le maniement des affaires ; il n'avoit ni diminué ni aug-

menté ſon patrimoine, pendant tout le temps qu'il avoit été au ſervice du Roi. Il vit approcher la mort de ſang froid, ſe fit apporter les ſacremens, & mourut le 22 Février 1712, dans la ſoixante-quatorzième année de ſon âge, en prononçant ces paroles : *Mon Dieu j'ai confiance en vous.*

Une circonſtance ſingulière de la vie de ce Grand Homme, c'eſt qu'il s'occupoit de la Poéſie, & que même elle étoit pour lui un beſoin. *Rien n'eſt plus vrai*, diſoit-il, à Palaprat, le jour de la bataille de la Marſaille, en lui ſerrant la main, *cela me peine ; mais depuis huit jours, je n'ai ſongé à faire un vers.*

Enfin, il y a un mot du Prince Eugène, qui marque bien le cas qu'il faiſoit de *Catinat*. La Cour, au commencement d'une campagne, étoit indéciſe ſur le choix de ſes Généraux, & balançoit, entre Catinat, Vendôme & Villeroi. On en parloit dans le Conſeil de

l'Empereur. *Si c'eſt Villeroi qui commande*, dit Eugène, *je le battrai ; ſi c'eſt Vendôme, nous nous battrons ; ſi c'eſt Catinat, je ſerai battu.*

LETTRE

SUR LE MARIAGE

A MILORD KILMOREY;

Par Burlamaqui.

Vous me demandez, Milord, quelles ſont mes idées ſur le mariage ; vous voulez que je vous développe les principes naturels de cette matière, & quelles ſont les règles générales que la droite raiſon fournit à l'homme pour diriger une ſociété ſi utile au genre humain, & qui eſt ſans contredit la baſe & le fondement de toutes les autres.

Je vous avouerai ingénument, Milord, que j'ai penſé plus d'une fois ſi je devois répondre à vos queſtions, & vous ſatisfaire là-deſſus, ou ſi je vous demanderois grace. Le ſujet m'a paru toujours

également difficile & délicat ; pour bien écrire sur cette matière, il faudroit pouvoir satisfaire en même temps l'homme galant, le mari, la femme, & le Philosophe ; combien d'intérêts différens à ménager ? Où pouvoir trouver des tempéramens assez heureux pour cela ? Comment raisonner sur une chose sur laquelle le sentiment est si vif & si naturel à l'homme, qu'il semble devoir, lui seul, être pris pour règle. N'y a-t-il pas même une témérité indiscrette, à vouloir dévoiler les mystères de l'hymen, qui semblent inséparables du silence & de l'ombre ; & puis-je me flatter de trouver ces tours heureux, ces expressions délicates, qui disent en même temps, & ne disent pas, qui satisfont également à la vérité, & ménagent la modestie ? D'un côté, que peut-on dire de nouveau sur un sujet, qui, depuis près de six mille ans, fait l'occupation des deux parties du genre humain ? De l'autre, qui est-ce qui est

à portée de raiſonner de ſang froid là-deſſus, & d'une manière aſſez déſintéreſſée ? L'homme marié, ne touche-t-il point de trop près à cet état pour le bien connoître ? & le jeune homme n'en eſt-il point trop éloigné pour s'en faire des idées bien juſtes ?

Ce ſont là, Milord, tout autant de difficultés tirées du fond même du ſujet, & qui ſans doute le rendent difficile ; mais, comme ſi ce n'en étoit pas aſſez pour me mettre dans l'embarras, il s'en préſente encore pluſieurs autres qui l'augmentent conſidérablement. Comment ferai-je pour me tirer d'affaire, au milieu de tant d'opinions contradictoires ſur ce ſujet, qui ſont reçues dans le monde, & qui ont toutes une antiquité qui les rend également reſpectables ? Comment voulez-vous que je me ménage entre le Moraliſte ſévère, qui, oubliant totalement la nature, veut aſſujettir l'amour à des règles uniquement tirées de ſa mauvaiſe humeur,

meur, & le jeune homme galant qui ne veut reconnoître d'autre règle en amour que l'amour même.

Ce ſeroit ſans contredit, tenter l'impoſſible, que de chercher à concilier tant de ſentimens oppoſés : je les oublie donc tous dans ce moment ; je ne veux faire aucune attention aux règles reçues dans le monde, ni à la manière dont on penſe communément ſur l'amour & le mariage. Permettez-moi, Milord, de raiſonner aujourd'hui avec cette liberté que vous accordez à vos amis, & qui donne tant d'agrément aux converſations qu'ils ont avec vous.

Je ne rechercherai donc point ici ce que les Juifs, les Romains, les Philoſophes Payens, ou Chrétiens même, ont penſé ou penſent encore là-deſſus. Je n'en veux qu'à la vérité, & vous exigez de moi, Milord, que je vous diſe ce que la raiſon naturelle apprend à l'homme ſur ce ſujet.

N'eſt-ce pas en effet ſe moquer du

monde, que de rapporter gravement l'autorité d'un Lycurgue, & le ſentiment d'un Platon, ou d'un Ariſtote, pour prouver que telle & telle choſe, eſt de droit naturel ſur la matière du mariage ? Je crois même, devoir m'abſtenir de conſulter aujourd'hui ces Docteurs d'un certain ordre, qui ſont peut-être trop autoriſés dans le monde, pour qu'un ſimple Philoſophe puiſſe s'entretenir avec eux, & tirer d'eux quelque lumière, je veux parler des Eccléſiaſtiques. Je ne ſai pourquoi ces Docteurs angéliques ont abſolument voulu ſanctifier un contrat de la nature de celui dont il s'agit, qui n'intéreſſe point directement le ſalut éternel, & cela dans le temps qu'une partie conſidérable d'entr'eux, ſe ſont volontairement privés de la liberté que la nature leur donnoit, d'y entrer eux-mêmes; Quoi qu'il en ſoit, Milord, je reſpecte fort toutes leurs déciſions, mais plus leur autorité eſt reſpectable, & plus auſſi le préjugé m'en paroît dangereux : je ne

veux donc, Milord, écouter ici que la nature ſeule ; c'eſt le guide que je me propoſe de ſuivre ; c'eſt dans cette ſource que je veux chercher à découvrir quelle eſt la nature de cette ſociété ſi naturelle à l'homme, & que nous appellons le *mariage*, quelle eſt ſa deſtination & ſa principale fin. Je veux examiner quelle eſt la conſtitution de l'homme à cet égard, & quelles ſont ſes inclinations & ſes penchans naturels ; tâcher de découvrir en même temps s'ils doivent être ſubordonnés à quelque règle ſupérieure, & ſi cela eſt, quelle eſt cette règle même. Peut-être qu'en philoſophant ſelon cette méthode, je parviendrai enfin à quelque choſe de fixe & de bien déterminé, & qu'en même temps que je développerai les ſecrets les plus cachés de la nature, j'aurai occaſion de reconnoître la ſageſſe de ſon Auteur. Mais, Milord, comme je ne veux conſulter perſonne, & que je me livre tout entier à mes propres idées ; agréez auſſi, s'il vous plaît, que je ne

reconnoiſſe aujourd'hui d'autre juge que vous ; vous me redreſſerez, là où je pourrai m'égarer, & comme vous réuniſſez en votre perſonne deux qualités également néceſſaires en ce point, celle d'homme galant, & celle d'homme ſage, j'abandonne avec plaiſir, & ſans réſerve mes idées à votre jugement.

La première choſe, Milord, qui ſe préſente à mon eſprit, & qui me frappe de la manière la plus évidente, c'eſt cette inclination générale, & que je trouve univerſellement répandue chez tous les hommes pour les plaiſirs de l'amour.

Quand j'examine cette inclination de plus près, je m'apperçois bientôt, qu'elle eſt du nombre de celles qui ſont naturelles à l'homme, indépendantes de ſa volonté, ſuite néceſſaire de ſa conſtitution, ouvrage de l'Auteur même de la nature. C'eſt ce qui paroît évidemment par la différence des ſexes, comme auſſi par ce que les mêmes cauſes naturelles qui contribuent à l'entretien & à la con-

ſervation de la vie, concourent auſſi néceſſairement à faire naître chez l'homme ces mouvemens qui le portent à l'amour & au plaiſir.

Mais ce n'eſt pas tout, Milord, & il y a plus encore ; cette inclination, ce penchant naturel de l'homme aux plaiſirs de l'amour eſt par lui-même ſi violent, & il a un ſi grand dégré de vivacité, qu'il eſt capable de porter l'homme aux plus grandes extrémités, & qu'il n'y a rien de ſi difficile ou de ſi périlleux qu'il n'oſe tenter pour ſe ſatisfaire : les conſidérations les plus fortes, la vue du plus grand péril, ſont à peine capables de balancer la force triomphante & ſupérieure du plaiſir & de la paſſion ; & jugez, je vous prie, Milord, ſi malgré toutes les précautions que les hommes ont priſes là-deſſus, ſi malgré les puiſſantes barrières qu'ils ont oppoſées à la vivacité naturelle & impérieuſe du tempérament & de l'inſtinct, il arrive tous les jours tant de déſordres à cet égard, qu'elle ne doit

pas être la force & l'activité de cette vertu productrice, à l'enviſager en elle-même.

Arrêtons-nous un moment, Milord, ſur ces remarques, elles me fourniſſent pluſieurs réflexions importantes. La première, c'eſt que, quels que puiſſent être quelquefois les effets de ce penchant naturel de l'homme à l'amour & au plaiſir, il ne faut pourtant pas l'enviſager comme une imperfection ou un vice de la nature humaine. Il ne peut, au pis aller, être pris que pour une choſe indifférente, & qui n'a en elle-même rien de mauvais. Ce qui me fait penſer ainſi, c'eſt la remarque que je viens de faire, que ce penchant, ces deſirs naturels, ſont produits par les mêmes cauſes qui concourent à l'entretien de la vie & des forces; & qu'en un mot cet inſtinct ſe trouve chez l'homme de la même manière que les ſens de la vue, de l'odorat & du goût.

Mais je me vois arrêté ici tout d'un coup par les murmures d'un Moraliſte ſévère, & d'un Théologien reſpectable

(ſavoir Saint-Auguſtin dans ſon Traité *de Civitate Dei, Lib* 14, *Cap.* 20, 21, 23, 24), écoutez-le un moment, « ces prin-
» cipes de l'amour & du plaiſir dont vous
» voulez faire une partie eſſentielle de
» l'homme, & que vous ſemblez plutôt
» conſidérer en lui comme une perfection
» que comme un défaut, ſont les ſuites
» de ſa corruption naturelle ; c'eſt l'appas
» ſéduiſant du plaiſir qui ouvre la porte
» au vice & au péché, & il eſt inconteſ-
» table que ſi le premier homme eût eu
» la force de perſévérer dans ſon état
» d'innocence, il auroit été maître ab-
» ſolu de ſes mouvemens ». Voilà ſans doute, Milord, le plus beau ſyſtême du monde, rien de plus ſpécieux. Je vous avouerai cependant que je ne ſaurois comprendre comment cette malheureuſe pomme qui tenta nos premiers parents pouvoit être infectée d'un poiſon ſi actif & ſi exalté qu'elle ait pu totalement changer la conſtitution de la nature humaine ; il faut avoir l'eſprit merveilleuſement fort

pour pouvoir digérer de pareilles idées ; je ne ſaurois concevoir une ſi prodigieuſe révolution ; que l'on diſe tant qu'on voudra, que ſi Adam & Eve euſſent perſévéré dans leur état primitif, ils auroient travaillé à la propagation du genre humain avec la même réflexion qu'un Sculpteur employe à façonner ſon ouvrage, on ne me le perſuadera jamais ; ainſi, ſans m'arrêter plus long-temps là-deſſus, je reprends la ſuite de mes réflexions.

Je vous avouerai donc franchement, Milord, que non-ſeulement j'enviſage le penchant naturel de l'homme aux plaiſirs de l'amour, comme une choſe indifférente en ſoi ; mais même que je commence à ſoupçonner que c'eſt un des plus précieux avantages qu'il ait reçu de la nature. La ſageſſe admirable qui règne dans tous ſes ouvrages, ne me permet pas de penſer autrement. Comment, je vous prie, ſe ſeroit-elle oubliée en cet article ? J'eſpère même que la ſuite de mes raiſonnemens m'amènera inſenſible-

ment au point de pouvoir vous le prouver d'une manière plus préciſe.

Mais, Milord, plus ce préſent de la nature eſt précieux & conſidérable, & plus auſſi il importe à l'homme d'en faire un bon uſage ; il ſe trouve d'autant plus intéreſſé à y apporter le ménagement le plus ſage, que l'expérience de tous les jours lui apprend quels déſordres & quels malheurs ſont les ſuites inévitables d'un abandonnement inconſidéré aux voluptés & aux plaiſirs.

Mais, me direz-vous, comment pouvez-vous prétendre aſſujettir à quelque règle fixe & déterminée un penchant également naturel & violent, & des deſirs dont le charme ſéduiſant & enchanteur a tant de force ? Ne ſeroit-il pas bien plus naturel de penſer que ce penchant & ces déſirs doivent ſe ſervir de règle à eux-mêmes, & qu'étant tous autant d'effets naturels & néceſſaires, l'homme peut s'y abandonner ſans réſerve ?

Je reconnois, Milord, avec vous que

c'eſt ici où l'on commence à ſentir quelque difficulté. Voyons cependant ſi l'on ne peut pas dire avec vérité, que quelque violence que puiſſent avoir les deſirs naturels de l'homme, ils doivent pourtant être ſubordonnés à quelque règle; ce qui commence à m'ébranler là-deſſus, c'eſt que je remarque que tous les hommes qui raiſonnent tant ſoit peu, s'accordent à avouer que ce deſir ſi naturel à l'homme, cet inſtinct qui le porte avec tant de force à ſa propre conſervation, & qui ſans doute eſt de tous les inſtincts le plus fort, doit pourtant être aſſujetti à la raiſon, & que quelque violent & quelque naturel qu'il ſoit, il doit quelquefois céder au devoir. Si cela eſt ainſi, pourquoi excepterions-nous de cette règle le penchant naturel de l'homme au plaiſir? Cela me conduit naturellement à une réflexion générale, & qui achève de me déterminer; c'eſt ce que je conçois aiſément, que ſi l'homme étoit un pur animal, qu'on ne reconnût en lui aucun

principe ſupérieur & plus noble que l'inſtinct, on pourroit alors aſſurer avec raiſon que l'inſtinct ſeroit la ſeule règle qu'il devroit ſuivre, & qu'il ſe tiendroit lieu de loi à ſoi-même ; mais puiſque nous trouvons dans l'homme un principe de direction plus relevé & ſupérieur à l'inſtinct, ne ſommes-nous pas en droit de conclure que ce principe doit être la règle univerſelle de ſes mouvemens ? Ce qui donne encore une nouvelle force à ces réflexions, c'eſt que je remarque que l'Auteur de la nature, qui a par-tout cherché l'avantage & le bien-être des créatures, a obſervé une ſi belle proportion dans ſes ouvrages, que l'inſtinct, qui eſt le ſeul principe de direction dans l'animal, n'agit ordinairement en lui que d'une manière proportionnée à ſes beſoins, & en même temps avec tant de ménagement, qu'il va rarement au-delà de ce qui eſt néceſſaire pour le bien de l'individu & pour le maintien de l'eſpèce. Il n'en eſt pas de même de l'homme :

ſes deſirs ſont plus fréquens, & plus impétueux ; s'il s'y livre ſans meſure, il y trouve ſa perte aſſurée. D'où peut venir cette différence ? L'homme, ce chef-d'œuvre de la nature, ſeroit-il à cet égard d'une pire condition que la bête ? Non, Milord, il peut, quand il le veut, mettre un frein à ſes paſſions les plus violentes. Si d'un côté il ſe trouve expoſé à des périls inconnus aux animaux, il a auſſi par lui-même la force & les moyens de s'en tirer ; & c'eſt ſans doute dans cette ſupériorité, dans cet empire qu'il exerce ſur ſes paſſions les plus favorites, que conſiſtent principalement ſon excellence & ſa véritable grandeur. Je conclus donc, Milord, que quelque naturel, & quelque violent que ſoit le penchant de l'homme, quelques impétueux que ſoient ſes deſirs, ils doivent pourtant toujours être ſubordonnés à la raiſon, comme une règle que l'homme ne peut jamais abandonner ſans courir riſque de ſe perdre ; j'ajoute même que plus les aiguillons de l'amour ſont

vifs, & plus la raiſon doit aller au-devant des déſordres qu'ils pourroient cauſer.

Nous avons déjà un principe général ſur cette matière, mais cela n'eſt pas ſuffiſant encore : il faut tâcher de parvenir à quelque choſe de plus détaillé, & de plus précis. Ce n'eſt pas aſſez, Milord, de faire ſentir à l'homme qu'il doit en toutes choſes ſuivre la raiſon comme une règle générale & univerſelle, c'eſt de quoi tout le monde ſe pique ; il faut, de plus, tâcher de le faire convenir des règles même que la raiſon lui donne. Mais quelles ſont ces règles que la raiſon naturelle preſcrit à l'homme ſur le ſujet dont il s'agit? Rien n'eſt plus aiſé que de les connoître ; & il n'y a pour cet effet qu'à chercher à découvrir quel a été le but de l'Auteur de la nature, lorſqu'il a donné à l'homme cette inclination naturelle, & cet inſtinct qui le portent ſi puiſſamment à l'amour & aux plaiſirs.

Si nous examinons donc quelle a été la

fin que l'Auteur de la nature s'eſt propoſée en formant l'homme ſuſceptible des plaiſirs de l'amour, il eſt évident que ſon but principal a été de pourvoir à la conſervation du genre humain. Toutes les créatures, & l'homme en particulier, ſont ſujettes à la mort; la Providence a voulu établir un moyen de réparer ces pertes; & je remarque qu'elle y a pourvu d'une manière ſi efficace, & avec une libéralité ſi magnifique, qu'il eſt, à parler naturellement, impoſſible qu'aucune eſpèce vienne à s'éteindre abſolument; le plus foible rejeton ſuffit pour la perpétuer à toujours. C'eſt un des endroits, Milord, où les richeſſes de la nature ſe développent avec la plus noble profuſion; ſes reſſources à cet égard ſont inépuiſables & infinies; les individus périſſent tous les jours par mille accidents : l'eſpèce eſt immortelle; tel eſt le ſyſtême de la nature. L'homme entre pour ſa part dans cet ordre univerſellement établi, mais c'eſt avec des

modifications qui lui ſont particulières ; & qui ſont une ſuite néceſſaire de ſa condition naturelle.

En effet, ce n'eſt pas aſſez que l'homme cherche à ſatisfaire cet inſtinct qui le porte à produire ſon ſemblable ; il faut outre cela qu'il s'applique à cet ouvrage important, d'une manière qui ſoit digne d'une nature raiſonnable & ſociable ; ces deux mots emportent bien des choſes ; le ſoin du corps & de la ſanté, l'entretien & le perfectionnement des facultés de l'ame ; une attention conſtante aux intérêts de la ſociété humaine, la nourriture & l'éducation des enfans, tout cela eſt compris ſous ces deux idées. Serois-ce, je vous prie, une choſe convenable à un être raiſonnable & intelligent, de s'abandonner ſi aveuglément aux premiers mouvemens de la nature, que les plaiſirs qu'il cherche devinſſent pour lui une ſource féconde de douleurs & d'amertumes, que ſon corps affoibli & tombé dans la moleſſe & dans la langueur, le réduiſît

dans un état pire que la mort même ? Conviendroit-il d'ailleurs à l'homme, qui fait partie de la société, & qui eſt né pour elle, de ſe livrer aux plaiſirs, au préjudice de cette même ſociété, & de ce qu'il doit aux autres hommes ? L'homme a donc ici pluſieurs intérêts différens à ménager ; il lui eſt ſans doute permis de chercher à ſatisfaire ſes deſirs : mais il ne doit jamais perdre de vue l'intérêt & l'avantage de ces nouvelles créatures qui en ſont un produit néceſſaire ; le genre humain ſe trouve ſi particuliérement intéreſſé à leur conſervation & à leur perfection, que l'on peut dire, que la négligence ou l'attention des hommes à cet égard eſt la cauſe prochaine du bonheur ou du malheur de la ſociété. En général, faites-y bien attention, & vous reconnoîtrez aiſément, Milord, que toutes ces vues différentes entrent naturellement dans le plan de la Providence, & qu'elles doivent, par conſéquent, être tout autant de règles pour l'homme, tout autant

de ménagemens qu'il doit garder dans la recherche des plaiſirs.

Voici donc en général l'idée que je me fais du mariage ; je l'enviſage comme la ſociété d'un homme & d'une femme qui ſe promettent un amour mutuel, dans la vue d'avoir des enfans, de les nourrir, de les élever d'une manière conforme à la nature de l'homme, & au bien de la ſociété.

Toutes ces différentes vues me paroiſſent liées entr'elles d'une manière néceſſaire ; & comme elles ſont une ſuite de la conſtitution & de l'état naturel de l'homme, & dépendantes les unes des autres, on ne ſauroit les ſéparer ; ou du moins, à parler généralement, l'homme ne ſauroit naturellement s'arrêter à l'une & négliger les autres. Il ne faut donc pas conſidérer la ſociété conjugale comme une ſociété qui ſe termine uniquement à l'union de deux perſonnes de différens ſexes pour le plaiſir ; elle doit être au contraire enviſagée comme une ſociété

relative, & pour ainſi dire, préparatoire à la ſociété paternelle & à la famille.

En ſuivant ces principes, je trouve qu'il eſt eſſentiel à toute ſociété que l'on y aît également égard à l'intérêt de tous ceux qui y entrent, & qui en font partie néceſſaire. Toute ſociété renferme l'union de pluſieurs perſonnes pour une même fin, pour un avantage commun : il faut donc, autant qu'il eſt poſſible, pourvoir ici à l'avantage de tous en général, & de chacun en particulier ; c'eſt la règle de l'équité qui le veut ainſi. Voici donc, Milord, le réſultat de toutes ces réflexions ; c'eſt que la règle que la nature & la raiſon veulent que l'homme ſuive par rapport au plaiſir de l'amour & au mariage, doit être priſe de l'avantage du père, de la mère & des enfans, & que c'eſt l'utilité combinée de ces trois perſonnes, ſagement ménagée entr'elles, & rapportée en dernier reſſort au bien de la ſociété en général, qui doit ſervir ici de premier principe & de règle fondamentale. Mais,

direz-vous encore, si c'est uniquement la conservation de l'espèce & la réparation du genre humain que l'Auteur de la nature a eu en vue, en donnant à l'homme cet instinct qui le porte au plaisir, étoit-il nécessaire de donner tant de vivacité à cette inclination? n'auroit-il pas été plus convenable d'en modérer le dégré & la violence? & puisque la nature, cette sage mère, ne fait rien inutilement, n'est-il pas plus raisonnable de penser qu'elle a laissé aux desirs naturels de l'homme une carrière plus libre & plus étendue que n'est celle que vous lui assignez?

Je vous avoue, Milord, que cette difficulté est considérable; je ne vous dissimulerai point que j'en sens aussi bien que vous toute la force. N'est-il pas en effet surprenant que la nature, qui agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne, qu'elle, dont les opérations ne sont jamais violentes, & qui ne va jamais qu'avec règle & mesure, ait donné un si grand dégré de vivacité aux desirs

naturels de l'homme, & qu'en même temps elle l'ait reſtreint dans de ſi étroites limites ? A quoi bon ces deſirs toujours renaiſſans, ſi la réparation du genre humain eſt le ſeul but où tout doit aboutir ? Voilà, direz-vous, bien de la dépenſe perdue, & qui ſemble même d'autant plus mal employée, qu'elle met le plus ſouvent l'homme dans un état de combat & de guerre inteſtine dont il ſe ſeroit bien paſſé.

Ne vous impatientez pas, Milord, je vous prie ; tâchons de débrouiller tout ce chaos ; eſſayons de pénétrer plus avant dans les reſſorts les plus cachés de la nature ; peut-être lui arracherons-nous ſon ſecret, & qu'en dévoilant ces myſtères les plus découverts, nous trouverons enfin le dénouement & la clef de tout le myſtère.

Non ſans doute, Milord, la nature ne fait rien inutilement ; je conviens avec vous du principe, tout doit avoir ſon uſage, tout doit tourner à l'avantage même & au bien de la créature ; auſſi

ſuis-je convaincu, que dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, elle a ſuivi conſtamment une ſi belle & ſi ſage règle. Oui, Milord, il étoit néceſſaire de donner à l'inſtinct ce dégré de vivacité & de douceur qui s'y rencontre; car outre qu'il eſt aiſé à l'homme, quand il veut faire uſage de ſa raiſon, de modérer ce qu'il peut y avoir de dangereux dans ces tranſports, il eſt certain d'ailleurs qu'il lui en revient pluſieurs avantages conſidérables.

En général, à quoi penſez-vous, Milord, que nous ſoyons redevables de ces agrémens que nous trouvons tous les jours dans le commerce des femmes? Leur douceur, leur vivacité, la délicateſſe de leurs ſentimens y contribuent ſans doute conſidérablement, mais elles ne ſont pas les ſeules cauſes. Il y en a une autre qui, pour être plus cachée, n'agit pas moins puiſſamment, & qui fait même valoir toutes les autres; ces nœuds ſecrets, cette ſympathie naturelle qui ſont l'effet du

tempérament, y entrent ſans doute pour beaucoup ; c'eſt là la ſource de cette complaiſance réciproque, & de ces attentions obligeantes que nous avons les uns pour les autres ; c'eſt de là que vient cette politeſſe qui adouciſſant inſenſiblement ce qu'il peut y avoir de rude & de trop fort dans le naturel de l'homme, & corrigeant en même temps ce qu'il y a de trop foible dans le caractère des femmes, & leur donnant plus de force, contribue ainſi merveilleuſement à réunir ces deux parties du genre humain, & à ſerrer les nœuds de la ſociété.

D'ailleurs, croyez-vous, Milord, que ſans l'aide d'un penchant auſſi vif & auſſi doux que l'eſt celui qui rapproche les deux ſexes, l'homme ſe fût porté volontiers & de lui même, à contribuer à la réparation du genre humain ? Pour moi, je ſuis perſuadé que pour peu que l'on eût affoibli la ſenſibilité & la vivacité de l'inſtinct, la raiſon n'auroit jamais été aſſez puiſſante pour porter l'homme à prendre

ſur ſoi la peine de mettre au monde des enfans, qui ſont quelquefois pour les parens une ſource féconde de chagrins & d'amertume, qui du moins ſont toujours pour eux un ſujet de travail ou de peine. Ce n'eſt pas ſans fondement que la Providence s'eſt, pour ainſi dire, défiée de la raiſon à cet égard, & qu'elle fait venir à ſon ſecours le tempérament & l'inſtinct, qui entraînent l'homme d'une manière également douce & puiſſante à réparer les pertes de la ſociété, & à ſuppléer ainſi à ce que la raiſon aurait pû laiſſer en arrière.

D'un autre côté, penſez-vous, Milord, que ſi l'Auteur de la nature avoit donné au plaiſir de l'amour ce dégré de modération & de tempérament, la ſociété conjugale n'eût pas infiniment perdu de ſes douceurs ? Cette douceur enchantereſſe, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'extrême ſenſibilité que la nature a donnée à l'homme à cet égard, eſt non-ſeulement par elle-même un très-grand plaiſir, mais

elle eſt, à bien dire, la ſource phyſique de cette tendre amitié qui unit les cœurs de deux perſonnes, & qui y répand tant d'agrément & de charmes. Ce n'eſt pas tout encore; c'eſt en même temps un antidote admirable, un contre-poiſon aſſuré contre tous les déſagrémens & les chagrins qui naiſſent quelquefois, & & preſque d'une manière néceſſaire entre les perſonnes qui ſont d'ailleurs les mieux aſſorties. L'homme eſt né pour la ſociété, il eſt vrai; toutes ſes facultés, toutes ſes inclinations portent là : mais il n'eſt pas moins certain, que des perſonnes qui vivent dans une ſocieté auſſi intime que celle qui eſt entre deux époux, ſont, à bien des égards, dans un état d'épreuve: plus on eſt près l'un de l'autre, plus on eſt à portée de connoître les défauts de ſon compagnon; & une entière familiarité laiſſant paroître ces défauts dans tout leur jour, ils choquent davantage; les ſujets de plaintes deviennent bientôt égaux des deux côtés; à la fin l'eſprit s'aigrit & tout

toute la raiſon du monde a bien de la peine à ramener la tranquillité & la paix. Mais quel eſt, je vous prie, le dépit aſſez violent, ou quelle eſt l'aigreur aſſez envenimée, qui puiſſe tenir contre les empreſſemens & les careſſes d'un époux, ou contre les regards enchanteurs d'une épouſe, qui laiſſe dire à ſes yeux & à ſon air, ce que la modeſtie ne lui permet pas de demander à haute voix; c'eſt ainſi que le lit nuptial eſt le tombeau des querelles domeſtiques.

J'ajoute à cela, Milord, que c'eſt encore de cette vivacité naturelle du tempérament & de l'inſtinct, que découle, comme de ſa ſource, cette tendreſſe naturelle des pères pour leurs enfans, précieux gage de leur amour; tendreſſe qui eſt ſi forte, que l'on peut dire qu'elle l'emporte ſur tout autre ſentiment, & que rien au monde ne ſauroit la vaincre. Quel autre principe, je vous prie, pourroit-on donner à l'amour paternel, puiſqu'il ſe fait ſentir dans toute ſa force, au moment

même de la naiſſance d'un enfant, qui n'offre cependant par lui-même rien que d'informe, de rebutant & de pénible? Quelle n'eſt point la foibleſſe & l'imbécillité de l'homme au moment de ſa naiſſance? A combien de beſoins, d'accidents & de dangers ne ſe trouve-t-il pas expoſé? Quels ſecours peut-il tirer de ſon propre fonds? il n'a que les gémiſſemens & les pleurs. Mais de quel uſage lui ſeroient ſes pleurs impuiſſantes, ſi par un effet de la plus ſage méchanique, il n'émouvoit les entrailles d'une tendre mère, juſqu'à la porter à s'oublier elle-même, pour prendre ſoin de cette petite créature? Dans cet état des choſes, que penſez-vous, Milord, que fuſſent devenus les enfans, ſi l'Auteur de la nature les avoit entièrement abandonnés à l'homme raiſonnable, & s'il n'eût pas fait venir à leur ſecours l'homme animal? Quels ſoins, quelles peines & quel temps ne faut-il pas avant qu'un jeune homme ſoit amené au point de perfection & de matu-

rité, tant à l'égard du corps qu'à l'égard de l'esprit? Qu'auroit-on pu attendre là-dessus de l'homme qui n'agit jamais que pour lui-même; si une sage Providence n'avoit eu un soin tout particulier de le porter à prendre sur soi tout ce travail par un instinct plus fort mille fois que la raison? Il falloit même balancer toutes ses peines par des plaisirs si vifs & si doux, qu'ils servissent en même-temps à l'homme de dédommagement, & d'un puissant aiguillon pour l'engager à ce à quoi il ne se seroit jamais porté sans cela de lui-même, & par la seule raison.

Il est si vrai, Milord, que la nature a mis une sorte de proportion entre les plaisirs que l'on trouve dans le mariage & la peine que les parens sont obligés de prendre pour leurs enfans, que comme les petits des animaux sont beaucoup plutôt en état de se passer du secours de ceux qui leur ont donné la vie, que les enfans des hommes, aussi remarque-t-on que les plaisirs de l'amour ne sont en général ni

auſſi vifs, ni auſſi ſoutenus chez l'animal que chez l'homme : on voit même que, par un effet admirable de la ſageſſe du Créateur, parmi les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes, la ſociété entre le mâle & la femelle ne dure pas plus long-temps que le moment même du plaiſir, & cela, ſans doute, parce que le lait de la mère eſt ſuffiſant pour nourrir les petits juſqu'à ce qu'ils puiſſent eux-mêmes brouter l'herbe ; mais à l'égard des lions, par exemple, & des autres bêtes carnacières, comme la mère ne ſauroit, de ſa proie ſeule, fournir à la ſubſiſtance & à l'entretien de ſes petits, le mâle a ſoin de chaſſer auſſi pour eux, & la ſociété conjugale dure entr'eux auſſi long-temps qu'il eſt néceſſaire à cet égard ; on remarque auſſi preſque toujours la même choſe dans les oiſeaux. N'eſt-ce pas là une preuve bien ſenſible que l'Auteur de la nature, en donnant aux animaux un penchant naturel aux plaiſirs de l'amour, en a en même-temps proportionné le

degré de ſenſibilité à ce qu'exigeoient néceſſairement l'avantage & les beſoins des petits des différentes eſpèces, & à la peine que les pères & mères devoient prendre à cet égard ?

N'en voilà-t-il pas aſſez, Milord, pour vous faire comprendre tout le ſecret de la nature, & pour vous faire ſentir quels ſont les avantages qui reviennent à l'homme de ſa conſtitution naturelle par rapport au plaiſir ? Ne ſuffit-il pas pour juſtifier le Créateur à cet égard, & pour apprendre à l'homme que, ſi d'un côté, il peut raiſonnablement chercher à ſatisfaire ſes deſirs, il ne doit en même-temps le faire qu'avec une ſage modération ; que leur vivacité naturelle ne ſauroit l'autoriſer à s'y livrer ſans meſure, puiſqu'il peut les modérer en faiſant uſage de ſa raiſon, & que c'eſt d'ailleurs dans des vues bien différentes que la nature leur a donné ce degré de vivacité & de douceur ?

D'ailleurs, Milord, quelle ſageſſe admirable ne remarque-t-on pas dans toute

cette économie? Quel plaiſir & quelle ſatisfaction ne goûte point l'homme raiſonnable quand il étudie la nature? N'avois-je pas raiſon de ſoupçonner que le tempérament & l'inſtinct ſont un des préſens les plus précieux que l'homme ait reçu de l'Auteur de ſon exiſtence? Ce n'eſt plus à préſent pour moi une ſimple conjecture, la choſe me paroît évidente.

Mais que direz-vous, Milord, ſi pouſſant plus loin mes réflexions, je vous fais voir qu'entre tous les avantages dont je viens de parler, la conſtitution de l'homme, par rapport aux plaiſirs, eſt encore un des fondemens naturels de la ſociété en général, & un principe phyſique de la ſociabilité. Ce tendre amour des pères pour leurs enfans, fait que l'homme, en devenant père de famille, devient en même temps beaucoup plus propre à remplir les devoirs de citoyen; ſes enfans ſont tout autant d'autres lui-même; ce ſont des branches d'un même tronc, qui ne font qu'un tout avec lui, & pour leſquelles l'homme ne s'in-

téreſſe pas moins que pour ſoi-même ; auſſi l'expérience fait-elle voir que, toutes choſes d'ailleurs égales, ceux-là ſont de beaucoup meilleurs citoyens qui ſont pères de pluſieurs enfans que ceux qui vivent dans le célibat ; c'eſt que les premiers tiennent plus à la ſociété par beaucoup de liens ; c'eſt proprement ici une extenſion de l'amour propre ; l'on peut donc déjà aſſurer à cet égard que la conſtitution naturelle de l'homme, par rapport au plaiſir de l'amour, renferme en elle-même comme les premières ſemences de la ſociabilité.

J'oſe même dire, Milord, que cette diſpoſition naturelle de l'homme au plaiſir, à la conſidérer en général, donne à l'ame un caractère, &, pour ainſi dire, une trempe de douceur & d'humanité. Tout ce qui met les hommes dans une dépendance les uns des autres, par rapport à leurs plaiſirs, contribue infiniment à donner à leurs mœurs une impreſſion de tendreſſe & d'humanité, ſi néceſſaire au bonheur de la ſociété en général : auſſi a-t-on

remarqué, que ces hommes disgraciés de la nature, qui sont pour ainsi dire morts au moment de leur naissance, ou les victimes d'une main barbare, sont de tous les mortels les plus insociables; gens durs & cruels, incapables de compassion & inaccessibles à la pitié. Au contraire, les naturels les plus durs & les plus farouches deviennent modérés, humains & traitables, dès que l'on peut parvenir à toucher en eux cette partie sensible & délicate; on vient à bout des passions mêmes les plus violemment émues. Ce sont là tout autant d'effets heureux du tempérament & du penchant naturel de l'homme, qui agit, à la vérité, d'une manière cachée & insensible, mais toujours également puissante & victorieuse.

Et ne pensez pas, Milord, que ce ne soit là que de belles idées ou un système fait à plaisir: il ne me seroit pas difficile de vous faire voir que c'est dans le fait, & dans ce qui se passe tous les jours dans le monde que j'ai puisé ces remarques. Le

Roi David, au plus fort de sa colère contre Nabal, dans le temps qu'il avoit juré d'exterminer toute sa maison, & qu'il étoit en chemin pour l'exécuter, put-il résister aux représentations & aux prières d'Abigaïl? Les Sabins si cruellement outragés par les Romains, qui, contre le droit des gens & de l'hospiralité avoient enlevé leurs filles & leurs femmes, purent-ils conserver leur juste colère & satisfaire leurs ressentimens à la vue de ces mêmes femmes qui les conjurèrent de modérer leurs transports? Le combat étoit déjà engagé bien avant & très-opiniâtre même au milieu de Rome, lorsque les Sabines se jettèrent courageusement au milieu des combattans; leurs prières & leurs larmes suspendent tout d'un coup l'animosité réciproque; un charme secret & puissant fait tomber les armes des mains du soldat, &, par la plus inopinée résolution, ces deux peuples devinrent amis, au moment même où ils cherchoient à se détruire.

L'histoire Romaine me fournit encore

un fait très-remarquable sur ce sujet, & que je ne saurois me résoudre à passer sous silence, c'est celui de Coriolan. Vous savez, Milord, quel étoit le caractère, & quelle fut le sort de ce fier Républicain; c'étoit un homme sage, désintéressé, attaché inviolablement à l'observation des loix, & de la plus haute valeur, mais en même-temps dur & impétueux, sévère aux autres, comme à lui-même; vous savez comment après s'être déclaré hautement contre les entreprises des tribuns, il fut enfin condamné par le peuple à un exil perpétuel. Il se retire chez les Volsques, & leur ayant fait prendre les armes contre les Romains, il entre dans les terres de ces derniers; tout plie devant lui; Rome même tremble & se voit en danger; on envoie des députés à *Coriolan* pour le prier de donner la paix à sa Patrie: mais ce fut inutilement; nouvelle députation, aussi infructueuse que la première. Le Sénat consterné résout d'envoyer de troisièmes députés à ce Général inexo-

rable, & pour mieux réuſſir, il nomme pour cela les Miniſtres de la Religion : mais cette troiſième tentative ne fut pas plus heureuſe que les précédentes ; Coriolan, toujours inflexible, les renvoye. Enfin, pour dernière reſſource, le Sénat députe la mère & la femme même de Coriolan, accompagnées d'une infinité d'autres dames Romaines. Coriolan, averti de leur venue, ſe prépare à les recevoir avec tout le reſpect qui leur étoit dû ; & à ne leur rien accorder d'ailleurs : mais il comptoit ſur une dûreté dont il ne fut pas capable ; cet homme fier, que deux députations du Sénat n'avoient pu fléchir, ſur qui les Miniſtres même des Dieux n'avoient pu rien gagner, n'eut pas plutôt vu ſa mère, ſa femme, & tout ce cortège touchant des dames Romaines, que l'eſprit de vengeance fit place chez lui aux ſentimens de la nature ; & le même homme qui avoit réſiſté aux ſollicitations & aux prières de tout ce qu'il y avoit de conſidérable dans Rome, ne peut te-

nir un moment contre les ſupplications & les larmes des femmes Romaines. C'eſt ainſi, Milord, que Rome & la République entière furent ſauvées du péril qui les menaçoit par ces attraits puiſſans & enchanteurs, & par cet inſtinct & ces inclinations naturelles qui ont tant de force ſur le cœur de l'homme.

Voilà donc quels ſont les heureux effets du tempérament ; voilà quelles en ſont les influences, par rapport à la ſociété ; ce ſont là ſans doute les vues que la Providence s'étoit propoſées ; ne ſont-elles pas toutes dignes de la ſageſſe du Créateur ?

C'eſt-là, Milord, ce que j'avois à répondre aux queſtions que vous m'avez faites ; pardonnez-moi ſi je me ſuis trop étendu ſur ces généralités. J'ai cru qu'il étoit néceſſaire de bien développer les premiers principes d'un ſujet auſſi intéreſſant. J'abuſerois de votre patience, ſi j'entreprenois d'entrer dans le détail des queſtions particulières ſur le mariage ; vous

entendez à demi mot, & vous ferez aiſément vous-même l'application de ces principes généraux. Je ſuis, Milord, avec la conſidération la plus ſincère & la plus reſpectueuſe, &c.

RÉSOLUTIONS
DE LA MÈRE D'UN PRINCE.

Par Diderot.

Mes enfans ſont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercenaire qui les alaita. C'eſt en prenant le ſoin de leur éducation, que je les revendiquerai ſur elle. C'eſt l'éducation qui fondera leur reconnoiſſance & mon autorité. Je les éleverai donc.

Je ne les abandonnerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Comment l'étranger y prendroit-il le même intérêt que moi ? Comment le ſubalterne en ſeroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai conſtitué les cenſeurs de la conduite de mon fils, ſe diſoient au-dedans d'eux-mêmes : *aujourd'hui mon*

disciple, demain il sera mon maître; ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit; s'il faisoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainsi les adulateurs les plus dangereux.

Il seroit à souhaiter qu'un enfant fût élevé par son supérieur, & le mien n'a de supérieur que moi.

C'est à moi à lui inspirer le libre exercice de sa raison, si je veux que son ame ne se remplisse pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faisoit à lui-même sous un état de nature imbécille & sauvage.

Le mensonge est toujours nuisible. Une erreur d'esprit suffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une seule idée fausse, on peut devenir barbare; on arrache les pinceaux de la main du Peintre; on brise le chef-d'œuvre du statuaire; on brûle un ouvrage de génie; on se fait une ame petite & cruelle; le sentiment de la haine s'étend; celui de la bienfaisance se resserre; on vit en transe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un institu-

teur pusillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, si je puis.

Après le libre exercice de sa raison, un autre principe que je ne cesserai de lui recommander, c'est la sincérité avec soi-même. Tranquille alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose, le voile tomberoit tout-à-coup, & un trait de lumière lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé, qu'il diroit froidement: ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose guères en exiger des autres; dans les notions d'ordre d'harmonie, d'intérêt, de bienfaisance & de beauté auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont nous portons le

germe dans nos cœurs, où il se déploie & se fortifie sans cesse ; dans le sentiment de la décence & de l'honneur ; dans la sainteté des loix : pourquoi appuyerai-je la conduite de mes enfans sur des opinions passagères, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison, ni contre le choc des passions, plus redoutables encore pour l'erreur que la raison ?

Il y a dans la nature de l'homme, deux principes opposés : l'amour propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser, on seroit ou méchant jusqu'à la fureur, ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux, si je leur apprends à établir un juste rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'est en les éclairant sur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réussis à dissiper les prestiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté,

qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plaît, & comme il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées, ni deſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies; mais j'eſpère que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du nombre des fantaiſies qui leur reſteront. Alors, ſi les images du bonheur couvrent les murs de leur ſéjour, ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y promèneront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la ſérénité.

S'ils appellent autour d'eux les artiſtes, & s'ils en forment de nombreux atteliers; le chant groſſier de celui qui ſe fatigue depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut être à celui qui ſcie le marbre & qui coupe la pierre; que la puiſſance ne donne pas

la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt? Ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'amie qui ſçaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choſes utiles; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades, des places publiques, les toucheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds; tandis qu'une payſanne aſſiſe ſur le ſeuil de ſa chaumière, en tiendra un plus jeune attaché à ſa mammelle, & que des hommes baſannés s'occuperont en cent manières diverſes, de la ſubſiſtance commune.

Ils ſeront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonnade que, ſi traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voyent la misère, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent,

par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut-être plus essentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour se coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, si vous voulez connoître la vérité, sortez, lui dirai-je ; répandez-vous dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumière ; interrogez celui qui l'habite : ou plutôt regardez son lit, son pain, sa demeure, son vêtement ; & vous saurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous souvent à vous-même qu'il ne faut qu'un seul homme méchant & puissant, pour que cent mille autres hommes pleurent, gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espèce de méchans qui bouleversent le globe, & qui le tyrannisent, sont les vrais auteurs du blasphême.

Que la nature n'a point fait d'esclaves, & que personne sous le ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'eſclavage a pris naiſſance dans l'effuſion du ſang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun beſoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans ; & que, par conſéquent, le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout ſyſtême de morale, tout reſſort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, eſt mauvais.

Que ſi les Souverains ſont les ſeuls hommes qui ſoient demeurés dans l'état de nature, où le reſſentiment eſt l'unique loi de celui qu'on offenſe, la limite du juſte & de l'injuſte eſt un trait délié qui ſe déplace, ou qui diſparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la juſtice eſt la première vertu de celui qui commande, & la ſeule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il eſt beau de ſe ſoumettre ſoi-même à la loi qu'on impoſe, & qu'il n'y a

que la néceſſité & la généralité de la loi qui la faſſent aimer.

Que plus les états ſont bornés, plus l'autorité politique ſe rapproche de la puiſſance paternelle.

Que ſi le Souverain a les qualités d'un Souverain, ſes Etats ſeront toujours aſſez étendus.

Que ſi la vertu d'un particulier peut ſe ſoutenir ſans appui, il n'en eſt pas de même de la vertu d'un peuple. Qu'il faut récompenſer les gens de mérite, encourager les hommes induſtrieux, approcher de ſoi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'eſt au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'eſt dans la proſpérité que vous vous montrerez bon; mais c'eſt l'adverſité qui vous montrera grand. S'il eſt beau de voir l'homme tranquille, c'eſt au moment où les hazards ſe raſſemblent ſur lui.

Faites le bien, & ſongez que la néceſſité des évènemens eſt égale ſur tous.

Soumettez-vous-y, & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverſe; & la chûte d'un arbre qui briſeroit ſa ſtatue.

Vous êtes mortel comme un autre; & lorſque vous tomberez, un peu de pouſſière vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur ſans mélange; mais faites-vous un plan de bienfaiſance que vous oppoſiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éleverez, pour ainſi dire, au-deſſus d'elle, par l'excellence d'un ſyſtême qui répare les déſordres du ſien. Vous ſerez heureux le ſoir, ſi vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une exiſtence qu'on ſe rend douce à ſoi-même, par l'utilité dont elle eſt aux autres?

Perſuadez-vous que la vertu eſt tout,

& que la vie n'eſt rien ; & ſi vous avez de grands talens, vous ſerez un jour compté parmi les héros.

Rapportez tout au dernier moment, à ce moment, où la mémoire des faits les plus éclatans, ne vaudra pas le ſouvenir d'un verre d'eau préſenté par humanité à celui qui avoit ſoif.

Le cœur de l'homme eſt tantôt ſain, & tantôt couvert de nuages ; mais le cœur de l'homme de bien ſemblable au ſpectacle de la nature, eſt toujours grand & beau, tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes.

Lorſque la paſſion tombe, la honte, l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit elle-même

elle-même toujours avec complaisance.

Le vice & la vertu travaillent sourdement en nous. Ils n'y sont pas oisifs un moment. Chacun mine de son côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à se rendre méchant, comme l'homme de bien à se rendre bon. Celui-là est lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'ose se perfectionner. Faites-vous un but qui puisse être celui de toute votre vie.

LE MONDE.

Le monde a bien changé, je l'avoue; nos chênes ne valent pas ceux de Dodone, nos chevaux ſont bien inférieurs aux centaures, & nous ne voyons plus de phénix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégénéré ? Mais ne ſeroit-ce pas un ton de la mauvaiſe humeur, ſur lequel des gens d'eſprit auroient monté les ſots, qui, ſemblables aux ſerins, ſiflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obſcurité ? La malignité du cœur humain n'élève ſi fort l'ancienne vertu que pour ſe rabattre plus fortement contre le mérite de ſon ſiècle.

Les Auteurs, & ſur-tout les Poëtes, ſont des grands hommes ſans doute, mais un peu ſujets à la vanité & à la jalouſie. On dit qu'ils ne s'aiment point entr'eux; cependant, ils louent beaucoup un Auteur mort, & lui donnent de l'encens à

proportion qu'il eſt plus reculé dans l'antiquité. Mais laiſſons les Poëtes, paſſons au cercle des politiques.

Nous en avons au moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner, & cependant l'Angleterre eſt dans la plus mauvaiſe ſituation. J'entrai l'autre jour dans un café ſeulement pour y apprendre ce que devenoit ma pauvre Nation. Je me plaçai à portée du plus grave bureau où préſidoit un homme dont les rides annonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureuſement à ſon exorde, qui roula ſur l'état délabré de nos Colonies : là-deſſus venant à parler de l'Ohio, il en trace le cours avec le doigt ſur la table où il venoit de répandre du café, dans la chaleur du diſcours ; par la même occaſion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Ruſſie, de l'Empire & de la Pruſſe. Il annonce en même-temps une guerre ſanglante ſur le Continent, calcule les ſubſides dont on avoit beſoin pour la ſoutenir, combine les meilleurs

moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant sa péroraison d'un ton pathétique ; « ce n'est » pas ainsi, s'écria-t-il, que se menoient » les affaires du temps de la Reine Elisa- » beth. L'intérêt public étoit pesé, & les » gens capables consultés & employés. » C'étoient-là véritablement de beaux » jours !... Et de belles nuits aussi, re- » prit un jeune éventé qui n'avoit encore » rien dit, plus longues ou plus courtes, » selon la diversité des saisons.... Au reste, » de beaux jours, tout comme les nôtres ».

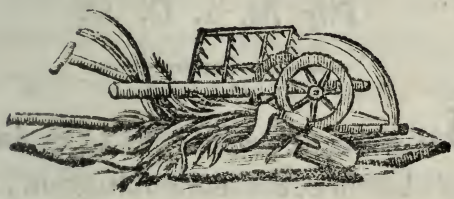
M. le Président fut d'abord étonné de cette brusque interruption ; mais poursuivant avec ce mépris froid qui sied aux hommes de poids ; « Je ne dis pas des » jours astronomiques ; mais des jours » politiques. Oh bien, Monsieur, re- » pliqua le-jeune homme, je suis votre » serviteur », & il sortit avec un éclat de rire. Je sortis aussi en gémissant sur le malheur de ma chère Patrie, qui, depuis sa fondation, avoit toujours été gouvernée

par deux ou trois ſujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes triſtes réflexions par une foule qui ſe preſſoit pour entrer dans une maiſon. Je reconnus mon bon ami M. Regnier, ce Tailleur admirable qui emploie ſeul vingt boutiques. Je lui demandai la raiſon de cè concours; ce ſont, me dit-il, Meſſieurs les Maîtres Tailleurs qui s'aſſemblent aujourd'hui, pour réprimer l'inſolence de nos garçons qui prétendent augmenter le prix de leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations? Il m'introduiſit dans la chambre d'aſſemblée, où l'on attendoit mon ami, Monſieur Regnier, ſans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui, en effet, qui ouvrit la ſéance par un diſcours très-véhément, où, après avoir combattu les prétentions exorbitantes des garçons Tailleurs, il conclud que ſi le Gouvernement n'étoit pas entre les mains des mazettes, on ne verroit point des abus ſi énormes, & que,

ſi les ouvriers s'étoient aviſés de faire une pareille incartade ſous le regne d'Eliſabeth, elle auroit bien ſu corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur ſe levoit pour haranguer; mais je ſortis, perſuadé qu'on ne pouvoit rien oppoſer ni ajouter à l'éloquence de M. Regnier. Je continuois mon chemin pour arriver chez moi, lorſque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle preſſe. Comme je ſuis badaud par réfléxion, & que j'aime à tirer des conſéquences de tout, je voulus ſavoir ſi ce ne ſeroit pas les garçons Tailleurs qui s'aſſembloient de leur côté.

J'entrai; l'orateur de ce corps nombreux, crioit à l'injuſtice, & rappelloit, d'un air échauffé, la misère de ſes confrères; il dit, que ſi l'on ne gagnoit rien, il n'y avoit pas moyen de s'établir; que l'Etat périroit faute de population; que c'étoit une tyrannie ſans exemple; que ſi les Maîtres Tailleurs avoient oſé la même choſe ſous le règne d'Eliſabeth, d'heureuſe mémoire, elle y auroit bien mis ordre. Je ne pus

m'empêcher de rire, en voyant cette conformité de ſentimens & d'expreſſions entre mon politique du café, les Maîtres Tailleurs & leurs ouvriers.



PRÉCIS

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

D'HOUDAR DE LA MOTTE;

Par M. S. D. M.

UN Auteur compoſe des Odes dont le ſuccès balance, dès leur publication, celui des chefs-d'œuvre de notre premier Lyrique; une tragédie qui fait autant verſer de larmes que les meilleures pièces de Corneille & de Racine, & qui produit toujours le même effet toutes les fois qu'elle eſt paſſablement repréſentée. Dans le genre de l'Opéra, c'eſt peut-être celui qui approche le plus des graces de Quinault. Comme Proſateur, il eſt également recommandable par l'artifice de ſa dialectique, & par la netteté de ſon ſtyle; comme critique, par la ſoupleſſe & l'enjouement,

par la politeſſe & la modération. Cet écrivain ſait ſe procurer beaucoup de conſidération pendant ſa vie & de zélés partiſans. Pourquoi a-t-il ſi peu de lecteurs aujourd'hui ? Pourquoi la collection complète de ſes œuvres a-t-elle été reçue ſi froidement vingt ans après ſa mort ? C'eſt que ſes productions manquent preſque toujours de ce qui peut ſeul vivifier les ouvrages : de feu, d'imagination, de coloris, de ſenſibilité. Ces qualités ne peuvent pas ſe ſuppléer par de l'eſprit ; la Motte en eſt une preuve éclatante, car ſi ce prodige avoit pu jamais avoir lieu, c'eſt lui qui l'auroit opéré. Conſidérée ſous ce point de vue, l'hiſtoire des travaux de cet écrivain eſt inſtructive pour tous ceux qui s'engagent dans la carrière des lettres.

Antoine Houdar de la Motte naquit à Paris le 17 Janvier 1672. Son père, Marchand Chapelier, étoit du Diocèſe de Troyes, & y poſſédoit la petite terre de la Motte. Il fit étudier ſon fils au Collége

des Jéſuites à Paris. Le jeune la Motte voulut d'abord être Avocat : le goût de la littérature lui donna d'autres idées ; & à l'âge de vingt-un ans, il haſarda ſur la ſcène Italienne une comédie (1) qui n'eut aucun ſuccès. Ce début n'étoit pas encourageant : un accès de mauvaiſe humeur & de dévotion conduiſit l'Auteur à la Trappe avec un de ſes amis. Le fameux Abbé de Rancé les ayant trouvés tous deux d'une complexion trop foible pour réſiſter aux auſtérités de ſa réforme, la Motte revint à Paris ; & ce qui dut prouver la légèreté de ſa vocation pour l'état Religieux, c'eſt qu'il ne tarda pas de s'occuper à faire des opéra. Il parut avec éclat dans cette nouvelle carrière, où les Littérateurs de ſon temps lui aſſignèrent le premier rang après Quinault. On le regarde comme le créateur de la Comédie-ballet. Les poëmes qu'il a com-

(1) Les *Originaux* ou *l'Italien*, en trois actes.

posés pour être mis en chant, ont en général une versification élégante & facile; les détails en sont gracieux, pleins de finesse & d'esprit. Il n'est cependant pas très-sûr que ces pièces obtinssent aujourd'hui le même succès : ce n'est point seulement par des madrigaux que l'on se fait applaudir maintenant à ce théâtre; mais par la rapidité de l'action, la multitude des tableaux, la coupe des airs & l'intérêt du sujet.

Cependant la Motte songeoit à étendre sa réputation, soit par des travaux dans divers genres, soit par des éloges adroitement distribués aux personnages les plus puissans dans le monde & dans les académies. Les odes qu'il commença de publier vers le temps de ses derniers opéra, étoient, on ne peut pas plus propres à seconder ces vues : elles furent très-accueillies. Chacune d'elles est adressée à un Prince, à un Ministre ou à quelque homme célèbre, & la première strophe est presque toujours une espèce de dédi-

cace. La marche du Poëte y eſt fort didactique. Ce ſont moins des odes que des ſtances : mais parmi ces ſtances, il y en a de très-belles ; il y a dans preſque toutes de l'eſprit, des penſées, de la philoſophie ; en un mot, elles ſont *fortes de choſes*, comme le diſoient alors les beaux eſprits. L'Auteur ſentoit lui-même qu'elles n'étoient pas le fruit d'une vive inſpiration : auſſi cherche-t-il à en décréditer l'excès dans ſon diſcours préliminaire. Il compare à l'ivreſſe *un enthouſiaſme trop dominant :* il ne veut abſolument qu'un *enthouſiaſme réglé* & ſemblable *à ces douces vapeurs qui ne portent qu'aſſez d'eſprits au cerveau, pour rendre l'imagination féconde.* Malheureuſement la règle & la méthode détruiſent l'enthouſiaſme. Si le genre lyrique n'eſt pas incompatible avec un certain ordre, il faut que cet ordre ſoit caché, & il paroît infiniment trop à découvert dans les odes de la Motte. Cet écrivain n'avoit pas non plus fait réflexion que la poéſie tient à la fois de la peinture & de la mu-

ſique. Comme le premier de ces deux arts, elle vit de tableaux & d'images; & comme au ſecond, l'harmonie lui eſt eſſentielle. Qu'eſt-ce que des vers ſans images & ſans harmonie? La Motte a tâché de compenſer les défauts que ſa propre conſcience lui reprochoit, par beaucoup d'eſprit & beaucoup d'idées. La première de ſes odes fournit des exemples de tout ce que nous venons d'obſerver : elle eſt adreſſée à l'Académie Françoiſe. L'Auteur y encenſe ſucceſſivement les membres de cette Compagnie, & vante les divers genres où ils ſe ſont exercés; ce ſont preſque toujours des idées ſubtiles & métaphyſiques. Parle-t il de Corneille & de Racine, il rappelle que

Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

La Comédie,

En nous expoſant notre vice,
Fait nos plaiſirs de notre affront.

Le ſtyle de Quinault invite la *muſique à s'y marier :*

Les vers ſont riches, mais ſans faſte ;
Et la matière n'en eſt vaſte,
Que par l'art de la varier.

La Fontaine donne des leçons, même aux Souverains, par la voix des animaux :

De quelle grace il les anime !
Oui, peut-être que le ſublime
Cède à cette naïveté.

Il faut convenir que ce dernier vers n'eſt pas agréable à l'oreille. Quelques endroits offrent encore la plus ſingulière cacophonie, comme ce commencement d'une autre ſtrophe :

Mais écoutons ; *ce berger joue*
Les plus amoureuſes chanſons.

On diſtingue dans cette même ode quelques ſtances d'une grande beauté, entre autres, celle-ci ſur les hiſtoriens, qui a mérité d'être retenue & citée par pluſieurs gens de lettres :

Les uns, *à qui Clio* révèle
Les faits obscurs & reculés,
Nous tracent l'image fidèle
De tous les siècles écoulés :
Des états la sombre origine,
Les progrès, l'éclat, la ruine
Repassent encore sous nos yeux ;
Et présens à tous nous y sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Il existe très-peu d'odes de la Motte, sur lesquelles on ne pût faire les mêmes observations. Quand on lui parloit de la dûreté de quelques-uns de ses vers, il répondoit qu'*un Poëte n'est pas une flûte*, ce qui prouve que l'idée d'une musique flatteuse n'entroit pour rien dans celle qu'il s'étoit formée de la poésie. Ses odes anacréontiques ont conservé plus d'estime : le fond en est souvent très-ingénieux ; elles ont de la finesse dans les pensées, de la délicatesse dans les sentimens : mais elles manquent de cet essor, qui anime les poésies d'Anacréon, d'Horace, de Chaulieu.

On s'apperçoit ſans ceſſe que ces charmans Poëtes ſont amans ou convives; qu'ils ſont inſpirés par la ſituation où ils ſe trouvent. La Motte eſt un très-bel eſprit qui compoſe toujours tranquillement à ſon bureau. Les odes de J. B. Rouſſeau, qui parurent preſque en même-temps que les ſiennes, contribuèrent beaucoup à déſiller les yeux du public; & il falloit que leur mérite fût bien inconteſtable & bien éclatant : car ce Poëte n'avoit pas comme lui l'art de ſe faire des amis, & n'étoit rien moins que meſuré dans ſes diſcours. Qu'arriva-t-il ? les odes de Rouſſeau éclipsèrent celles de la Motte dans toute l'Europe : mais la Motte remporta tant de prix, qu'on le pria de ne plus concourir (1); & lorſqu'il ſe préſenta avec Rouſſeau pour une place de l'Académie Françoiſe, ſur a fin de 1709, il fut unanimement préféré

(1) Voyez un éloge hiſtorique, à la tête du volume intitulé : Eſprit de M. de la Motte, Paris, Lottin le jeune, 1767.

à ſon rival. « Le caractère dur & altier de » ce dernier, dit M. d'Alembert, re- » pouſſoit tous les Gens de Lettres ſes » confrères, & la ſupériorité de ſon » talent ne les lui ramenoit pas. Mais, » pourſuit-il très-judicieuſement, ſi on » étoit diſpenſé de l'aimer, on ne l'étoit » pas d'être juſte ». Il auroit pu ajouter, que preſque jamais on n'eſt juſte pour ceux que l'on n'aime point.

Pour la Motte, c'étoit le plus doux & le plus poli des hommes, & perſonne néanmoins n'eut plus de querelles à ſoutenir : il eſt vrai que perſonne n'avança plus de paradoxes, & ne s'engagea dans des entrepriſes plus harſardeuſes. Avec toute ſa douceur & ſa modeſtie, ſes divers eſſais annoncent de la prétention à dominer dans la Littérature, ſoit par les nouvelles opinions qu'il tentoit d'y faire adopter, ſoit par une univerſalité de talens qui n'avoit pas encore eu d'exemple. On vit paroître en 1714 ſa traduction de l'Iliade, réduite en douze Chants, &

précédée d'une longue critique du Poëme d'Homère. Ce ſingulier Traducteur ignoroit la langue de l'original. S'il avoit démêlé pluſieurs de ſes fautes, il étoit loin de ſentir toutes ſes beautés. Il en réſulta que la critique fut très-ſpécieuſe, & l'abrégé d'une ſéchereſſe inſupportable. On s'accorda de toutes parts à regarder cette prétendue Iliade comme un *ſquelette décharné*. Rien de plus abondant ni de plus animé que la Poéſie d'Homère, & rien de plus étranglé ni de plus éteint que l'imitation de l'abréviateur. L'excellente Epigramme de Rouſſeau (1) ſur cette étique production, devoit peut-être ſuffire à venger le prince des Poëtes, de la profanation du bel eſprit François. Les adorateurs des anciens en jugèrent autrement. La ſavante Dacier qui avoit auſſi traduit Homère, mais qui entendoit très-bien ſa langue, ſe crut obligée d'entrer en lice,

(1) Elle commence par ce vers :

Le Traducteur qui rima l'Iliade.

& de combattre en ſon honneur. Son zèle, ou plutôt ſa colère s'exhala dans un gros Livre intitulé, *des Cauſes de la Corruption du Goût.* Les injures n'y furent pas épargnées à la Motte, & ce fut pour lui un véritable bonheur : car cette violente diatribe lui fournit l'occaſion de faire paroître ſon *Eſſai ſur la Critique*, Ouvrage qui contraſte de la manière la plus piquante avec la Diſſertation de ſon adverſaire, par la modération & l'enjouement qui le caractériſent. Madame Dacier avoit pris le ton amer & groſſier des érudits du ſeizième ſiècle : en lui oppoſant de la politeſſe & de l'eſprit, la Motte eut du moins l'avantage des procédés. Cependant la querelle s'échauffoit de plus en plus, & les épigrammes ſe multiplioient. Boivin, de l'Académie des Belles-Lettres, avoit embraſſé le parti des Anciens, & défendoit de toutes ſes forces le bouclier d'Achille, vivement attaqué par le Critique d'Homère. Dans un Opéra-Comique joué à la Foire, Arle-

quin tiroit l'Iliade d'une eſpèce de châſſe, & la faiſoit baiſer à tous les Acteurs, en réparation des outrages qu'elle avoit reçus. Enfin un plaiſant écrivit ſur la porte de l'Académie Françoiſe, ces quatre vers parodiés d'un quatrain de Corneille, ſur le Cardinal de Richelieu :

La Motte & la Dacier, avec un zèle égal,
Se battent pour Homère, & n'y gagneront rien :
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal ;
L'autre l'entend trop peu pour en dire du bien.

Il étoit temps de mettre fin à toutes ces plaiſanteries, à tous ces combats, auxquels les deux partis n'avoient effectivement rien gagné. L'ami de Boileau, M. de Valincourt, propoſa ſa médiation qui fut acceptée, ainſi qu'un grand repas qu'il leur donna. La paix y fut conclue très-ſolemnellement. « J'y repréſentois la neutralité » , dit Madame de Staal, qui étoit du feſtin ; « on but à la ſanté d'Ho- » mère, & tout ſe paſſa bien ». La Motte garda fidèlement le ſilence qu'il avoit

promis, & n'acheva pas la quatrième partie de ſon *Eſſai ſur la Critique.*

Il devoit avoir bientôt de nouveaux chocs à ſoutenir. Non content d'avoir approché de Quinault dans ſes Opéra, d'avoir fait réuſſir ſes Odes, d'avoir critiqué & mutilé Homère, d'avoir ridiculiſé Madame Dacier avec toute l'honnêteté poſſible, il voulut encore ſe montrer le rival du bon la Fontaine. Avec du bel eſprit, il n'étoit pas plus facile d'atteindre à la naïveté du Fabuliſte François, qu'au ſublime du Poète Grec. La Fontaine produiſoit des fables, & c'eſt ce qu'entendoit cette femme d'eſprit qui l'appelloit ſon *Fablier* : la Motte en travailla une centaine bien comptée. Il eſt pourtant certain que les Critiques ont trop l'habitude de calquer leurs préceptes ſur les qualités dominantes de ceux qui ont excellé dans chaque genre. Sans doute que la naïveté de la Fontaine répand ſur ſes fables un charme inexprimable : mais Eſope & Phèdre ne ſont pas naïfs à ce

degré ; ils se contentent d'être simples & naturels, & ce sont ces deux dernières qualités qui font véritablement l'essence de l'apologue. Elles manquent aux fables de la Motte. Rien ne put y suppléer, ni l'invention des sujets, ni la force des pensées, ni la justesse des moralités. Chez lui, tout a un air d'apprêt & de combinaison. La Fontaine dit : *maître Jean Lapin*, *Capitaine Renard*, *Robin Mouton* : il semble que le bonhomme vit avec les animaux qu'il fait parler : ces surnoms familiers qui peignent si bien leurs mœurs, contribuent à la séduction dont on ne peut se défendre en le lisant : au lieu qu'on ne voit que de la recherche & de la Métaphysique dans les dénominations de *Dom Jugement*, *Dame Justice*, *Sire Intérêt*, employées par la Motte. Une grosse rave appellée *phénomène potager* ; un cadran, *greffier solaire*, sont encore bien pis, & renouvellent le jargon des *Précieuses Ridicules*. Ce n'est pas que la Fontaine n'ait des défauts ; mais ils sont d'un

homme qui s'oublie ſoi-même, & ſe fait pardonner tout. Un homme d'eſprit (1) a très-bien obſervé, que *toutes les fautes de la Fontaine ſont en négligence, & toutes celles de la Motte en affectation :* or, l'affectation, la prétention eſt toujours ſévèrement jugée dans quelque genre que ce ſoit, à plus forte raiſon, dans un genre dont la nature y eſt directement oppoſée. Telles furent probablement les cauſes du peu de ſuccès des fables de notre Auteur. Lues avec art dans des ſéances académiques, elles y avoient été fort applaudies : quand elles parurent, ce fut un ſoulèvement preſque univerſel. Une petite Comédie de Fuſelier, donnée à cette occaſion, ſous le titre de *Momus Fabuliſte*, eut trente-huit repréſentations. On paſſa les bornes : on finit par être injuſte, & par ne pas voir le mérite très-réel d'un aſſez grand nombre de ces apologues. Un tiers au moins, débarraſſé de la plupart

(1) M. de Mairan.

des prologues qui ſont diffus & ſéchement écrits, peut être conſervé, ſinon comme des modèles de fables, du moins comme des allégories très-ingénieuſes. Nous croyons qu'avec ces retranchemens, la lecture en ſeroit agréable, non pas ainſi que les fables de la Fontaine, à preſque toutes les claſſes de Lecteurs, mais particulièrement aux gens d'eſprit, aux Gens de Lettres, ſur-tout aux Philoſophes.

La Motte parcouroit ainſi les divers genres de Littérature; mais il paroît qu'il ne les cultivoit pas confuſément & tous à la fois, comme ont fait depuis pluſieurs Ecrivains, tourmentés de la même ambition: il s'exerçoit ſucceſſivement dans chacun d'eux. Depuis 1721 juſqu'à 1726, il compoſa quatre Tragédies. Le ſujet de la première eſt tiré de l'Hiſtoire des *Machabées*. Pour dérouter ſes ennemis, l'Auteur garda l'anonyme, & cette ruſe lui réuſſit peut-être au-delà de ce qu'il en attendoit: car on s'imagina que cette pièce étoit un

Ouvrage

Ouvrage posthume de Racine : on l'affirmoit positivement pour les trois premiers actes. De vrais ou de prétendus connoisseurs avoient aussi attribué une de ses fables à la Fontaine, & s'étoient extasiés en conséquence en l'entendant réciter : ce qui prouve combien il est difficile de juger, avec quelque sûreté, du style d'un Ouvrage qu'on ne lit pas soi-même. Le piége que notre Académicien avoit tendu à ses ennemis, l'en fit triompher pendant quelque temps. Lorsqu'il se nomma, ses partisans rappellèrent ironiquement les grands éloges que le savant Dacier avoit donnés à la production d'un adversaire des Anciens, & le jugement de Rousseau, qui prétendoit qu'elle ne pouvoit être de la Motte, attendu qu'il n'y avoit apperçu *ni pointes, ni petites finesses d'esprit.* Mais le charme fut rompu dès que la pièce fut imprimée : quand elle auroit continué d'être anonyme, on en auroit probablement reconnu l'Auteur à la sécheresse de la versification.

Romulus qu'il fit repréſenter l'année ſuivante, ne fut pas moins applaudi au Théâtre. Ce fut la première Tragédie nouvelle, à la ſuite de laquelle on donna une petite Pièce.

Le deſſein de l'Auteur étoit viſiblement de chercher à moiſſonner des couronnes dans tous les genres de Tragédies. Il avoit voulu être ſublime dans les *Machabées*; l'héroïque dominoit dans *Romulus*. Qui auroit pu deviner que le pathétique ſeroit le genre dans lequel il devoit avoir le ſuccès le plus brillant & le plus durable? *Inès de Caſtro* en eut un prodigieux, & depuis plus de ſoixante ans, c'eſt encore une des Tragédies les plus intéreſſantes de la ſcène Françoiſe. Il n'y a peut-être jamais eu de phénomène Littéraire auſſi étonnant. Qu'avec la vivacité de ſentiment dont la nature avoit doué Corneille, Racine, Voltaire, ils aient produit Cinna, Andromaque & Mérope, perſonne n'aura de peine à le comprendre. Mais la ſenſibilité ſembloit avoir été refuſée à la

Motte ; & voilà qu'il compoſe une Tragédie qui fait fondre en larmes tout Paris, & dont l'effet eſt le même dans les Provinces, malgré la médiocrité des Acteurs ; une Tragédie dont le premier ſuccès fut comparable à celui du Cid. Par quel art ce nouvel Enchanteur a-t-il donc pu remplacer en partie ce qui lui manquoit ? Par l'obſervation & l'étude. Il eſt évident qu'il avoit acquis une connoiſſance profonde du cœur humain, en recherchant ſoigneuſement ce qui peut faire ſur lui le plus d'impreſſion. Il avoit trouvé que l'amour malheureux d'un côté, de l'autre l'orgueil du rang vaincu par la nature, étoient ſuſceptibles de produire le plus grand attendriſſement (1). Ce fut pro-

(1) Voici deux particularités aſſez curieuſes, inſérées dans les anecdotes dramatiques, au ſujet d'Inès de Caſtro.

« On a dit que M. de la Motte, ſans avoir » de vue particulière, a compoſé cette pièce, où » il a raſſemblé toutes les paſſions qui ont pro- » duit le plus d'effet toutes les fois qu'elles ont

bablement d'après ces réflexions qu'il bâtit ſon intrigue ; & l'excellence de ſon diſcer-

---

» paru ſur le théâtre ; & qu'il a enſuite prié ſes » amis les érudits, de lui chercher dans l'hiſ- » toire un évènement qui eût du rapport à l'ac- » tion de ſa tragédie : on n'a trouvé qu'Inès de » Caſtro qui pût convenir ; & voilà pourquoi la » tragédie de M. de la Motte s'appelle Inès de » Caſtro.

» M. Fourcroy, Avocat, plaidoit pour un » jeune homme qui s'étoit marié ſans le con- » ſentement du père qui demandoit la caſſation » du mariage. Cet Avocat voyant que ſa partie » perdroit infailliblement ſa cauſe, eſſaya de » toucher les cœurs. Il fit venir pour cela à l'au- » dience, le jour qu'il devoit plaider, deux en- » fans nés de ce mariage ; il tâcha d'intéreſ- » ſer les juges en leur faveur ; & ſachant que » le grand père étoit préſent, il ſe tourna pa- » thétiquement vers lui, & lui montrant de la » main ces deux enfans, il l'attendrit ſi fort, » que celui qui demandoit la caſſation du ma- » riage, déclara hautement qu'il l'approuvoit. » Ce trait fit naître à M. de la Motte l'idée de » ces deux enfans, qui, dans Inès de Caſtro, ont » produit des impreſſions ſi touchantes ».

nement ſut tout préparer & tout mettre à ſa place. La force des ſituations de cette Pièce eſt telle, qu'elle arrache quelquefois à l'Auteur des traits déchirans, comme ce vers que dit Inès :

Eloignez mes enfans, ils irritent mes peines.

Mais ce n'eſt preſque jamais l'expreſſion, c'eſt la ſituation qui s'empare, pour ainſi dire, du ſpectateur, & porte ſon émotion au plus haut degré. La preuve de cette vérité, c'eſt que ce chef-d'œuvre de combinaiſon perd infiniment de ſon prix à la lecture. Ici eſt la barrière que la Motte n'a pas franchie, & qui demande, pour l'être, plus que de l'eſprit & de la raiſon. Quand nous ne ſommes plus témoins de ce qui ſe paſſe ſur la ſcène, il faut de l'énergie, de l'éloquence, de la chaleur, pour nous y tranſporter par le ſeul pouvoir de la parole. Ces qualités ſont le privilége du génie ; & voilà pourquoi on doit bien ſe garder de comparer la Motte qui ne les a jamais eues, aux grands Ecrivains qui s'échauffent dans

leurs compoſitions, & dont le feu ſe communique à leurs Lecteurs, ſans qu'ils aient beſoin de l'illuſion du théâtre.

Si les Ouvrages dramatiques n'étoient faits que pour être repréſentés, peut-être qu'Inès auroit été miſe au premier rang. L'enthouſiaſme fut porté ſi loin dans la nouveauté, qu'on en tiroit des copies pendant les repréſentations. Les critiques parurent en foule ; & il faut convenir qu'elles n'ont d'utilité que quand elles ont pour objet les défauts des Ouvrages eſtimés, puiſque ce ſont les ſeuls qui ſoient dangereux. A quoi ſerviroit la critique d'une Pièce tombée ? Elle ſeroit avec raiſon taxée de cruauté. D'ailleurs un grand ſuccès conſole de tout. On connoît le mot de l'Auteur d'Inès. Il avoit patiemment écouté des jeunes gens, qui, en attendant au Café l'heure du ſpectacle, déchiroient ſa Pièce devant lui ſans le connoître. *Allons donc*, dit-il à un de ſes amis, *nous ennuyer à la ſoixante-douzième repréſentation de cette mauvaiſe Tragédie.*

Il n'en put dire autant de ſon Œdipe qui parut quelques années après, & qui n'eut que quatre ou cinq repréſentations. Ce fut à l'occaſion de ce dernier Ouvrage, qu'il s'aviſa de ſe déclarer l'ennemi de l'art auquel il avoit conſacré preſque toute ſa vie. Boileau, en plaiſantant, avoit comparé l'utilité de la verſification, à celle du talent de jouer à la boule : La Motte compara très-ſérieuſement nos meilleurs verſificateurs *à des Charlatans qui font paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille*, & prétendit que leur art n'avoit d'autre mérite que *la difficulté vaincue*. C'étoit s'avouer inſenſible à l'impreſſion que font les beaux vers ſur les perſonnes bien organiſées ; c'étoit dire hautement que l'harmonie des vers de Racine étoit perdue pour lui. On ne pouvoit pas plus lui répondre qu'à Paſcal, qui s'imaginoit que les beautés poétiques conſiſtoient dans certaines locutions bizarres, comme *merveilles de nos jours*, *fatal lau-*

rier, bel aſtre, &c. Ce n'eſt pas par le raiſonnement que l'on convaincra jamais les auteurs de pareilles aſſertions : car lorſqu'un aveugle-né nie l'exiſtence des couleurs, il n'y a d'autre reſſource à ſon égard, que de lui donner des yeux. La Motte avoit mis en proſe la première ſcène de Mithridate : il fut le ſeul à ne pas ſentir de quel charme il l'avoit dépouillée (1). Son Œdipe perdit moins à cette opération ; mais ce n'étoit pas la faute de la poéſie ; encore les Comédiens n'oſèrent-ils pas riſquer de le mettre au théâtre. *La difficulté vaincue*, diſoit-il, *eſt un travail ridicule & mécanique.* — Aſſurément, ſi *cette difficulté vaincue* n'aboutit qu'à des vers ſecs & durs ; mais ſi elle

(1) Il fit auſſi, à-peu-près dans le même temps, une Ode en proſe, intitulée *la libre Eloquence*, qui n'étoit pas dénuée de mouvemens poétiques : ce qui fit dire aſſez plaiſamment à l'Abbé Desfontaines, que la Motte étoit beaucoup plus Poëte dans cette Ode en proſe, qu'il ne l'avoit jamais été dans ſes Odes en vers.

produit un langage harmonieux dont l'effet eſt d'enchanter la plupart des hommes dans tous les ſiècles ; s'il en réſulte des vers tels que ceux du Lutrin, tels que ceux d'Athalie ; alors, loin d'être un *travail ridicule*, c'eſt un art d'autant plus précieux, qu'il n'a été donné qu'à un très-petit nombre de génies privilégiés, & que par le plaiſir qu'il nous procure, il contribue à augmenter la ſomme de bonheur qu'il nous eſt permis de goûter ſur la terre.

En parcourant la ſuite des paradoxes de cet Ecrivain, il ſe préſente une obſervation aſſez frappante. Il a étayé ſes opinions de toutes les reſſources de la dialectique la plus fine ; il a ſu même embarraſſer ceux qui ont entrepris de lutter avec lui. Quel a été le ſort de tant de ſubtilités ? La vérité a repris le deſſus, pour ainſi dire, par ſa propre nature, & aucun des ſyſtêmes de la Motte ne lui a ſurvécu. On a perſiſté à voir dans Homère un Poëte ſublime, dont le génie

couvre tous les défauts. L'enthousiasme est toujours regardé comme l'ame de la Poésie lyrique. On a desiré que les Auteurs de fables fussent naïfs comme la Fontaine, parce que la naïveté, en l'examinant bien, n'est plus qu'un haut degré de simplicité, & que cette dernière qualité est essentielle à l'apologue. Pour les Tragédies en prose, un prétendu Philosophe de nos jours a proposé de les remettre à la mode : & cette proposition, dont on a senti enfin tout le ridicule, a été conspuée par tous les vrais Littérateurs.

Il n'avoit été donné qu'à la Motte de faire quelque illusion, en soutenant des opinions aussi extravagantes. Sa prose a plus de partisans que ses vers ; & les principales qualités qui la distinguent, sont la pureté, la sagacité, la méthode : mais il nous semble qu'elle est rarement animée, & qu'elle n'a point de coloris. Cet Auteur a l'air de ne s'adresser jamais qu'à la seule raison : cependant les hommes ont des sens, des passions, & vous les

verrez bientôt tomber en langueur, ſi vous ne parvenez à les intéreſſer de ce côté-là. Voilà pourquoi les Ecrivains Métaphyſiques ont ſi peu de priſe ſur la plupart des Lecteurs.

La liſte complète des Ouvrages de la Motte ſeroit très-longue & très-ſuperflue. Nous ne parlerons donc ici, ni de ſes Comédies, dont une ſeule eut du ſuccès (1); ni de ſes Eglogues, dont pluſieurs ſont ingénieuſes au moins par le cadre; ni de ſes cantates, ni de ſes pſaumes qui ne nous fourniroient point de nouvelles obſervations. Vers dévôts, vers

(1) *Le Magnifique*, jolie Comédie en deux actes, dont le ſujet eſt tiré d'un conte de la Fontaine. On la redonne encore quelquefois, & elle eſt vue toujours avec plaiſir. L'Auteur l'avoit faite d'abord en trois actes: ſes amis lui conſeillèrent de la reſſerrer en deux, parce qu'il y avoit des ſcènes vuides & quelques défauts d'action. « Le troiſième acte ne ſera pas ſifflé, » lui diſoit-ils, parce qu'il n'y en aura pas: nous » voudrions bien avoir la même certitude ſur » les deux autres ».

galans, bouts-rimés, discours académiques, éloge funèbre, discussions Littéraires, Histoire Orientale, requêtes, factums, mandemens d'Evêques : il faisoit de tout, il se trouvoit propre à tout ; & pour comble de prodige, d'environ soixante ans qu'il vécut, il fut aveugle (1) près de trente années. Dans cette situation, le secours d'une heureuse mémoire lui étoit plus nécessaire qu'à tout autre. Personne n'en fut jamais mieux partagé.

Un jeune homme lui lisoit un jour une Tragédie devant une nombreuse assemblée. La Motte l'encouragea d'abord par des éloges flatteurs. « C'est dommage, continua-t-il, qu'on puisse vous » reprocher des plagiats considérables ; je » vais vous en donner pour preuve une » de vos plus belles scènes : je la sais par » cœur depuis plusieurs années ». Il lui

(1) M. le Fevre, son neveu, lui servit pendant vingt-quatre ans de Lecteur & de Secrétaire.

récita en effet, sans hésiter, cette scène qui étoit très-longue. Le jeune homme déconcerté cherchoit le moyen de réfuter cette accusation inattendue, lorsque notre Académicien se hâta de faire cesser son embarras. « Rassurez-vous, lui dit-il: » ce morceau est de vous comme le » reste, je ne vous en disputerai pas » plus long-temps la propriété; mais je » l'ai trouvé si beau, que je n'ai pu » m'empêcher de le retenir ». La manière sûre & facile dont il l'avoit rendu, avoit séduit tous ceux qui étoient présens. C'est un art qu'il portoit au suprême degré, & qui consistoit moins dans la vivacité du débit, que dans l'intelligence la plus exquise : il savoit adoucir les vers durs, & faire sentir jusqu'aux moindre détails. Il est évident qu'il connoissoit très-bien ses défauts, puisqu'il mettoit tant d'adresse à les faire disparoître; & l'on s'en défioit d'autant moins, qu'il ne pouvoit pas employer l'éloquence du regard; qu'il ne faisoit point de geste, & que sa voix

n'avoit aucun agrément qui lui fût particulier. Auſſi ne croyoit on donner ſon ſuffrage qu'aux beautés en elles-mêmes ; & quand on liſoit l'Ouvrage chez ſoi, on étoit ſurpris de n'y plus retrouver le même charme ni la même harmonie. Ce fut ainſi qu'il fit tant de fois la plus merveilleuſe illuſion, ſoit à l'Académie, ſoit dans la ſociété des beaux eſprits, préſidée par la Ducheſſe du Maine, dont les aſſemblées ſe tenoient à Sceaux, ou chez la Marquiſe de Lambert. Elles étoient compoſées de Fontenelle, de Malézieu, de Mairan, de Saint-Aulaire, du Marquis de Laſſé, &c. La Princeſſe avoit choiſi pour ſon berger notre ingénieux Académicien, qui inſenſiblement ſe mit en poſſeſſion de lui parler en vers de ſon amour. On jugera de l'eſſor & de la vérité de tous ces ſentimens par le reſpect & la circonſpection qu'inſpiroit une Bergère ſi auguſte, & par l'état du Berger, qui avoit près de ſoixante ans, qui étoit aveugle, rongé de goutte, & qu'on

étoit ſouvent obligé de porter dans un fauteuil. Ce n'étoit réellement qu'un commerce d'amour-propre. La Princeſſe étoit avide de louanges, mais elle n'y vouloit que de l'eſprit & du rafinement ; elle ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'à la Motte, qu'on ne ſoupçonna jamais d'aucun écart ni amoureux, ni poétique. Le dernier Volume de ſes Œuvres contient toutes les petites pièces en vers & en proſe qu'il lui adreſſa : c'eſt, à ce qu'il nous a ſemblé, celui qu'on a plus de peine à lire.

Du reſte on a toujours été d'accord ſur les qualités perſonnelles de la Motte, qui jamais ne parut mépriſer perſonne, pas même les ſots, qu'il cherchoit toujours à rendre contens de lui, en les rendant contens d'eux-mêmes. C'étoit pouſſer l'attention un peu loin ; mais ce caractère eſt très-oppoſé à l'âcreté de bile qui a dicté les fameux couplets que quelques perſonnes lui ont attribués, & d'autres à

Jean-Baptiſte Rouſſeau (1). Comment la Motte auroit-il compoſé ces couplets ſi ſatyriques, ſi amers, lui qui avoit

(1) Voici une anecdote qui tend à les juſtifier tous deux. L'Editeur du Volume intitulé : *l'Eſprit de la Motte*, la rapporte d'après un *Mémoire manuſcrit* qu'il dit avoir eu ſous les yeux. « En 1746 ou 47, mourut dans le voiſinage de Boindin, un homme dont le nom, dit » l'Auteur de ce Mémoire, m'eſt abſolument » échappé. Il avoit été très-répandu dans le » grand monde, & faiſoit agréablement des » chanſons & des vers de ſociété. Feu M. le » Curé de S. Sulpice (Languet) l'aſſiſta lui-» même à la mort ; & ce fut par le conſeil de » ce Curé, que lorſqu'il fut adminiſtré, cet » homme, en préſence de perſonnes d'honneur, » s'avoua l'Auteur des couplets en queſtion, & » témoigna ſon repentir de les avoir compoſés. » On en parla dans le temps au Café de Pro-» cope, & je me ſouviens d'avoir entendu Boin-» din lui-même en parler. Je demeurois alors » dans le quartier, & je fus informé du fait, » même avant de l'avoir entendu raconter dans » le Café ».

toujours aſpiré à ne pas avoir d'ennemi, & qui même s'étoit flatté dans ſa jeuneſſe d'avoir tous les gens de Lettres pour amis ? (1) « Vous leur faites trop

---

(1) Que la Motte ait trouvé des Littérateurs directement oppoſés à ſes opinions, rien de plus ſimple, & lui-même ne s'eſt jamais aviſé de le trouver mauvais : mais ce qu'on ne peut aſſez blâmer, c'eſt l'acharnement des *le Noble* & des *Gacon* qui s'obſtinoient à répondre même à ſon ſilence, & qui, à aucuns égards, n'étoient faits pour entrer en lice avec lui. On parodia ainſi des bouts-rimés difficiles, qu'il avoit propoſés, & que lui-même avoit remplis aſſez heureuſement de deux ou trois manières différentes :

La Motte, avant le temps où ſon œil ſe *voila*,
Vit la Trappe, & bientôt ſur cheval *Iſabelle*,
Il revint, fit des vers qu'on mit en ami *la :*
Aux ſatyriques traits, c'étoit la donner *belle.*

Odes, puis Iliade ; & par ſon art *déja*
Le feu du Chantre Grec n'eſt plus qu'une *étincelle.*
Il eût plu, quand vivoit Père Emmanuel *Sa ;*
Mais ſon vin aujourd'hui n'eſt que jus de *prunelle.*

Mais quels honneurs ſont dus aux fables qu'il nous *offre ?*
Près la Fontaine, Houdar n'eſt bon qu'à mettre au *coffre !*

» d'honneur, lui avoit dit à ce ſujet » le ſubtil Fontenelle, & vous ne vous » en faites pas aſſez ». Le ſtyle des cou-

---

Sombre planette auprès de la lune en ſon *plein.*

Enfin a-t-il paſſé l'auteur de la *Pucelle?*
Eh ! comment en porter un jugement *ſoudain?*
Entre de tels rivaux, Phébus même *chancelle.*

Cette parodie ſe trouve dans le onzième Volume de ſes Œuvres, page 218. Les bouts-rimés en ſont d'autant plus ſinguliers, qu'avant d'être remplis, ils forment ſeuls un ſens épigrammatique.

Si l'Auteur d'Inès eſſuya des critiques, pluſieurs gens d'eſprits pouſſèrent juſqu'à l'engouement leur attachement pour lui. L'Abbé Trublet, dont les Ecrits ne pêchent pas non plus par excès de chaleur, a donné des Mémoires très-minucieuſement admiratifs ſur la vie & les Ouvrages de la Motte & de Fontenelle. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'un homme d'une imagination vive, l'Abbé Pons, ſe montroit hautement, & dans toutes les occaſions, enthouſiaſte du premier de ces deux Ecrivains. « Comme cet » Abbé étoit contrefait, un Plaiſant s'aviſa, » pour le déſigner à quelqu'un, de l'appeller » *le boſſu de M. de la Motte.* Le ſobriquet

plets en queſtion n'étoit pas plus analogue à ſon genre de talent. Cette recherche de rimes bizarres & riches, cette manière énergique & ſerrée, n'étoient pas celles de la Motte, & ces infamies pleines de fiel ne peuvent avoir été l'ouvrage de celui qui a été ſi conſtamment un modèle d'aménité, de complaiſance, quelquefois même d'une patience héroïque; de l'homme enfin, qui a fait cette belle leçon à un jeune étourdi qui venoit de lui donner un ſoufflet, parce qu'il lui avoit marché ſur le pied dans la foule: *Monſieur*, lui dit-il, *vous allez-être bien fâché, je ſuis aveugle.* Les infirmités douloureuſes auxquelles il fut ſujet les dernières années de ſa vie, n'altèrèrent pas un ſeul inſtant cette admirable douceur. Il mourut à Paris le 16 Décembre 1731,

---

» lui reſta; il en rioit & s'en faiſoit honneur. Il » eſt mort en 173[illegible] ». (Voyez *l'Eſprit de la Motte*, page XXVII).

d'une fluxion de poitrine cauſée par une révolution de goutte.

Parmi les Ecrivains du ſecond ordre, c'eſt peut-être celui qui a eu le plus d'influence ſur la littérature Françoiſe, & l'on ne peut ſe diſſimuler que cette influence n'ait été très-malheureuſe. Perrault, avant lui, avoit donné l'exemple d'une eſpèce de révolte contre les chefs Littéraires de l'antiquité : mais le nouveau conſpirateur étoit bien plus propre à faire de nombreux conjurés ; il avoit plus de ſoupleſſe, plus de célébrité, plus de poids à l'Académie ; ſes ſuccès en impoſoient davantage. On voit dans les Lettres de Broſſette, que quoique l'Académie Françoiſe n'eût pris aucun parti dans la diſpute ſur Homère, cependant elle penchoit pour la Motte. La Monnoye qui étoit de cette compagnie, en fit l'aveu. La Motte étoit ſoutenu encore par la plupart des jeunes gens ; & c'eſt à cette époque, qu'ils prirent la funeſte

habitude de ne plus rien reſpecter, ni règles, ni autorités, ni modèles. L'eſtime pour les Anciens étant diminuée, on les étudia moins. Il ſe fit dans les eſprits une révolution à-peu-près pareille à celle qui s'eſt faite depuis en matière de religion. Chacun crut pouvoir s'ériger en arbitre ſuprême ; chacun ſubſtitua ſes idées ou ſa fantaiſie, aux principes inaltérables de la raiſon & du goût. Tout enfin rentra dans la confuſion. Dès qu'il fut bien conſtaté qu'un Ecrivain avoit trouvé le moyen de faire pleurer ſans avoir de ſenſibilité, on en conclut qu'avec de l'eſprit il étoit poſſible de réuſſir dans tous les genres, & l'on ne ſe borna plus à celui pour lequel on étoit né. On ne chercha plus qu'à briller, qu'à éblouir ; on corrompit ſon ſiècle, & l'on ne travailla plus que pour lui ; on dédaigna les ſuffrages de la poſtérité, qu'on ne ſe concilie pas par des bluettes & des intrigues. Tout étoit perdu ſans reſſource, ſi quelques génies heureux & quelques bons eſprits ne nous avoient

ramenés de temps en temps à la nature & à la vérité, qui ne peuvent reparoître un inſtant, ſans reprendre auſſi-tôt tous leurs droits. Il eſt difficile de regretter que la Motte ait compoſé ſon *Inès*, quelques-unes de ſes fables, & même de ces ſtances qu'il a nommées des odes : il n'en eſt pas moins vrai, cependant, que pour le bien des Lettres, il ſeroit à ſouhaiter qu'il ſe fût livré tout entier à l'eſpèce d'ouvrage où l'eſprit & la pénétration ſont ſeuls néceſſaires. S'il n'eût pas été privé de la vue dès l'âge de trente ans, il auroit eu la facilité d'acquérir des connoiſſances très-étendues, & il auroit pu égaler, peut-être même ſurpaſſer ſon ami Fontenelle dans les matières philoſophiques ; mais il doit être permis de croire que la nature ne l'avoit pas fait pour tout ce qui exige eſſentiellement de la chaleur, de la force, & de l'imagination.

LETTRE

Sur la différence du grand Homme au Héros.

A M. D.

La converſation étant tombée, Monſieur, il y a quelques jours, ſur pluſieurs perſonnes dont la mémoire eſt reſpectable, vous me parûtes ſurpris de ce que je mettois les grands Hommes au-deſſus des Héros. Peut-être me trompois-je ; mais comme les préjugés ceſſent de l'être, lorſqu'on les ſoumet à un examen rigoureux, & que la raiſon doit ſeule juſtifier les opinions, je vous envoye mes idées ſur cette diſtinction.

Je conviens que dans ſon origine, le terme de héros étoit conſacré à celui qui réuniſſoit toutes les vertus guerrières &

les vertus morales & politiques, qui ſoutenoit les revers avec conſtance, & qui affrontoit les périls avec fermeté; qu'enfin l'héroiſme ſuppoſoit le grand Homme, & même un être au-deſſus de l'humanité, digne de partager avec les dieux le culte des mortels. Tels furent Hercule, Théſée, Jaſon, & tant d'autres.

Mais dans la ſignification qu'on lui donne aujourd'hui, ne ſemble-t-il pas qu'il n'exige point à la rigueur les vertus qui forment le grand Homme dans tous les états, & qu'il ne ſoit uniquement conſacré qu'au guerrier qui ne connoît que l'art de gagner des batailles?

Ainſi je donne le titre de Héros à celui qui porte au plus haut degré les talens militaires, & qui poſſède toutes les vertus guerrières; vertus qui ſouvent aux yeux de la ſageſſe, comme l'a dit Rouſſeau (1), *ne ſont que des crimes heureux*,

(1) Ode à la Fortune.

qui

qui ont uſurpé le nom de vertus, au lieu de celui de qualités qu'elles doivent avoir.

On définit un Héros, un homme *ferme contre les difficultés, intrépide dans le péril & vaillant dans les combats*; qualités qui tiennent plus du tempérament & d'une certaine conformation des organes, que de la nobleſſe de l'ame. On remarque même que l'homme en général eſt plus ou moins intrépide, à meſure que ſes paſſions lui laiſſent plus ou moins entrevoir le danger. On appelle un Héros celui qui ſurmonte les plus grands obſtacles, quels que ſoyent les motifs qui le font agir; au lieu que le grand Homme ne mérite & n'obtient ce titre qu'autant que ſes motifs ſont déſintéreſſés, qu'il écoute moins les cris de ſon ambition & d'une vaine gloire, que l'intérêt de ſa patrie & de la ſociété.

On prodigue tous les jours le titre de Héros à un homme, qui, quoique fier,

violent, emporté, tel qu'Horace (1) nous dépeint Achille, a cette bravoure, cette intrépidité qui le rendent redoutable à ſes ennemis ; mais lui donneriez-vous le titre de grand Homme ? Le premier tient de la nature des qualités que l'autre tient de la vertu ; & à ſuppoſer que ces qualités fuſſent dans l'un & dans l'autre des vertus de l'ame, le motif qui les fait agir peut en faire des crimes dans le premier en lui conſervant le titre de Héros : au lieu que le grand Homme ceſſe de l'être du moment que le motif de ſes actions eſt corrompu, euſſent-elles d'ailleurs les ſuccès les plus heureux pour la patrie. Cicéron découvre une conjuration : il aſſemble le ſénat, monte à la tribune aux harangues, effraye les citoyens, & ſauve ſa patrie ; mais il paroît occupé de ſa gloire (2), tandis qu'il ne doit ſonger

(1) De arte Poet.

(2) Pluſieurs Auteurs ont tâché de juſtifier Cicéron ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il ne

qu'au péril qui menace Rome. Il exige une récompenſe qu'on ne ſe ſeroit point aviſé de lui refuſer, s'il ne l'avoit pas exigée. Rome & la poſtérité ne ſont point ingrates, elles conviennent du fait, permettent à l'Orateur de ſe couronner lui-même, mais ne lui donnent pas, ſans quelque difficulté, dans cette occaſion, le titre de grand Homme, qui ſuppoſe toujours un parfait déſintéreſſement. Le Roi de Macédoine menace les Athéniens; Démoſthène, par ſes harangues, les anime contre lui; ſes diſcours ne ſont point recherchés; c'eſt un ennemi qui excite ſes troupes contre l'ennemi de la patrie; il s'oublie lui-même pour ne ſonger qu'au péril dont la Grèce eſt menacée; Philippe tourne ſa rage contre l'Orateur, & l'O-

---

ceſſe dans tous ſes Ecrits de répéter que Rome lui doit ſa conſervation, & qu'il n'y a point de page où l'on ne trouve l'Auteur de ce vers dont Juvénal a ſi bien ſaiſi le ridicule.

O fortunatam natam me Conſule Romam!

rateur n'en devient que plus furieux contre Philippe. Démosthène fut moins heureux dans ses succès que Cicéron ; mais ses motifs étoient plus désintéressés. Dira-t-on, pour contester à Démosthène le titre de grand Homme, qu'il avoit fui à la bataille de Chéronnée, & qu'il étoit en sûreté dans la tribune aux harangues? Mais ne savoit-il point qu'un Roi qu'il outrageoit avoit mis sa tête à prix, & qu'il y avoit dans l'assemblée même qu'il haranguoit, des traîtres aux gages de son ennemi?

Que de Héros je pourrois vous citer, qui n'ont été ni citoyens, ni patriotes! Ils défendent vaillamment leur patrie, non parce qu'elle est leur patrie, mais parce qu'elle fournit un prétexte à leur ambition.

L'ambition & l'amour de la véritable gloire sont des passions bien différentes; la première est du Héros, l'autre est plus propre au grand Homme, quand elle n'est pas portée à l'excès. L'ambition est une

eſpèce d'avarice, une ſoif inſatiable d'honneurs, de dignités, d'élévation au-deſſus de ſes ſemblables : l'amour de la véritable gloire n'eſt que l'amour de la vertu. Quand on aime la vertu, on la poſſède déjà, on en jouit, on en eſt pénétré. L'ambition, au contraire, n'eſt qu'un deſir ardent qui s'irrite encore par la jouiſſance, qui dégénère en fureur par la privation, & qui ne s'éteint qu'avec le cœur qu'elle dévore. L'ambition ne ſouffre point de rival ; auſſi eſt-il peu de Héros qui veuillent partager leur titre : celui qui aime la véritable gloire, voudroit que tous les hommes fuſſent auſſi vertueux que lui ; plus il a de rivaux, & plus il ſe croit récompenſé. L'ambitieux ſe ſert de l'intérêt de l'Etat comme d'un prétexte à ſes deſſeins. L'homme vertueux ſacrifie même ſes intérêts à ceux de l'Etat. Le Héros n'eſt utile à ſa patrie que lorſqu'elle eſt en danger : le grand Homme lui eſt utile dans tous les temps. Si le projet d'une paix éternelle & générale

étoit poſſible, ſi les rêves heureux de l'Abbé de Saint-Pierre pouvoient être effectués, que deviendroit le Héros ? ſon ambition le forceroit peut-être à devenir grand Homme.

Je ne parlerai point de ceux qui vendent leurs talens & leur haine à leurs voiſins, lorſque leur patrie eſt tranquille; vous les appellez des Héros, croyez-vous qu'ils ſoient guidés par l'amour de la gloire?

Le grand Homme, ſans ſe plaindre du ſort qui l'attache à la guerre, ſait épargner le ſang de ſes citoyens en prodiguant même le ſien. Codrus ſe déguiſe en Payſan, & ſous cet habit qui le fait méconnoître, il ſe fait tuer par l'ennemi, qui ſans cette mort ne pouvoit être vaincu.

L'humanité eſt la première de ſes vertus; elle eſt la ſource de pluſieurs autres; mais il cherche à ſe connoître lui-même avant de juger ſes ſemblables; il n'envie point les honneurs dont un autre eſt dé-

coré ; content de les mériter, il n'a d'autre desir que celui d'atteindre aux vertus de ceux que son Maître a récompensés.

Le grand Homme doit réunir en lui toutes les vertus morales ; il doit sur-tout être citoyen, vertu d'autant plus admirable qu'elle est peu connue. Le Héros, qui n'est que Héros, rapporte tout à lui-même ; le grand Homme n'a en vue que la gloire de son Prince, la grandeur de l'Etat, & le bonheur des peuples.

Je ne disconviens point que le Héros ne puisse être un grand Homme : je pourrois en citer mille exemples ; mais quel est le guerrier ou le Roi, qui ayant réuni ces qualités, ne soit plus connu sous le nom de grand Homme que sous celui de Héros ? Sans remonter aux siècles des Aristides & des Augustes, ne conviendrez-vous pas que notre Henri IV a fait des prodiges de valeur, que les journées d'Ivry, de Coutras, la conquête de son Royaume, & tant d'autres actions

d'éclat, lui ont bien mérité le titre de Héros ? Cependant demandez à tout François ce qu'il penſe de Henri : il n'en eſt aucun qui ne vous diſe que c'étoit le meilleur de tous les Rois, le père de ſon peuple, l'ami de ſes ſujets. Le nom ſeul d'Alexandre, vous donne l'idée d'un conquérant, d'un guerrier intrépide, d'un Prince ambitieux, d'un Héros. Le nom chéri de Henri flatte votre eſprit, élève votre cœur, & répand dans l'ame ce ſentiment de plaiſir qu'on éprouve en venant de faire une action vertueuſe.

Titus réuniſſoit les qualités du Héros & celles du grand Homme ; cependant pourquoi Titus eſt-il plus connu par ſa clémence & ſes bienfaits que par ſes victoires ? On aime, pour ainſi-dire, à oublier qu'il a été un Héros, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il a été un grand Homme : c'eſt que les qualités du cœur doivent toujours l'emporter ſur les préſens de la fortune & de la nature ; c'eſt que la gloire qu'on acquiert par les ar-

mes, eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une gloire arrachée au haſard ; au lieu que celle qui eſt fondée ſur la vertu eſt une gloire qui nous appartient.

Perſonne n'ignore que Trajan étoit un Prince généreux, affable, juſte, & l'honneur de l'humanité ; mais peu de perſonnes le connoiſſent ſous le titre de Héros : cependant quels ſervices n'a-t-il pas rendus à l'Empire ſous Titus & ſous Veſpaſien ? On parle moins de ſes triomphes ſur les Daces, les Arméniens, les Parthes, les Ibéres, les Perſes & tant d'autres peuples, que de ſa clémence & de ſa bonté qui le rendirent l'idole de l'Empire. On lui fait grace de ſa naiſſance obſcure, pour ne voir en lui qu'une ame noble, grande, belle, & enfin, comme l'a dit un Auteur célèbre (1), *l'homme le plus propre à honorer la nature humaine & a repréſenter la divine.*

(1) Monteſquieu cauſ. de la grand. & de la décad. de l'Emp. Rom.

Qui ne ſait que Marc-Aurele fut un Roi Philoſophe, qui rendit ſes peuples heureux ? Sait-on auſſi généralement que la gloire & le nom Romain alloient être opprimés par les peuples du Nord, ſi ce grand Homme ne les avoit repouſſés, & s'il n'avoit porté la guerre chez les Parthes qu'il vainquit ? En un mot, pour un ſeul Prince qui veut être connu de la poſtérité ſous le vain titre de conquérant, combien d'autres qui n'ambitionnent que des titres avoués par l'humanité ?

Il eſt vrai que ſouvent l'éclat des victoires éblouit les yeux des peuples, qui font moins d'attention à des vertus plus dignes d'être admirées ; mais remarquez que l'illuſion n'a lieu que pour nos contemporains, & que le creuſet du temps fait enfin diſtinguer les talens & les vertus.

Charles XII, ce foudre du Nord, qui n'eſt qu'une image d'Alexandre, qui recherchoit les périls plus par vanité que par amour de la véritable gloire, s'attiroit bien plus l'attention de l'Europe, que

le Czar, qui non moins brave que lui, avoit de plus grandes qualités. Le tombeau met fin aux intérêts qui les divisent; le temps dissipe le prestige, & la postérité les juge de sang froid. Charles est regardé comme un Héros dont on compte les excès, & dont on admire les talens; & son rival est toujours un grand Homme dont on oublie les défauts & dont on chérit les vertus. On aime à s'instruire des efforts qu'il lui en coûta pour éclairer & pour instruire une Nation barbare, après avoir senti combien il l'étoit lui-même; on sait comment il tira son pays de l'ignorance profonde où il étoit plongé; il dicta des loix auxquelles il se soumit le premier; il donna des leçons dont il étoit l'exemple; grand par les arts qu'il crée, plus grand encore par ceux qu'il adopte & dont il va s'instruire lui-même chez ses voisins: il se dérobe, pour ainsi dire, à la dignité de son rang, & sous un déguisement qui le cache à tous les yeux,

il parcourt les différens peuples de l'Europe ; les travaux les plus pénibles, les épreuves les plus humiliantes en apparence, pour qui n'a pas des motifs de gloire, ne lui coûtent rien ; par-tout il acquiert des connoiſſances ; il recueille tous les ſecrets des arts, & les force, pour ainſi dire, à paſſer avec lui en Moſcovie. Eſt-il vaincu par ſon rival ? Il tire de ſa défaite des leçons pour le vaincre à ſon tour, & des inſtructions pour ſon peuple ; ſemblable aux Romains, qui apprirent de Pyrrhus l'art de le combattre avec avantage. Pourquoi la poſtérité rappelle-t-elle avec une ſecrette joie les moindres travaux des grands Hommes, & que ſouvent elle cenſure ceux des Héros ? c'eſt que les uns ſont plus favorables à l'humanité que les autres ; c'eſt qu'elle aime & qu'elle reſpecte les vertus des premiers, au lieu qu'elle ne fait qu'admirer les talens des ſeconds.

A ne juger que par les effets, Cromwel, cet illuſtre ſcélérat, pourroit à la

rigueur être regardé comme un Héros : il eſt parvenu par la ruſe, par l'hypocriſie & par la cruauté, au rang où bien des Héros parviennent par la force. On a dit qu'il avoit toutes les qualités qui font le grand Homme, & qu'il ne s'en eſt ſervi que pour le crime. Ceux qui en ont jugé ainſi, ne connoiſſent ni Cromwel, ni ce qu'il faut pour être un grand Homme ; car ce ſcélérat étoit ſans vertus, il n'avoit que des talens dont il abuſa. Laiſſons-le dans la claſſe des heureux criminels qui ne méritent point le nom de Héros, & il aviliroit le titre de grand Homme.

M. de Turenne étoit l'un & l'autre ; il réuniſſoit en lui toutes les vertus civiles & morales, & les talens politiques & guerriers. Il fut humain, généreux, affable, auſſi grand après la malheureuſe journée de Mariendal, que modeſte après avoir chaſſé avec peu de troupes l'armée de l'Empereur, qui avoit pris ſes quartiers dans l'Alſace : en un mot, (comme le dit

ſon élégant (1) Panégyriſte), heureux ſans orgueil, & malheureux avec dignité. S'il eut une foibleſſe, elle doit lui mériter le titre de grand Homme : il eut la force & la vertu de l'avouer, & de diſculper un homme qui ne l'aimoit pas. Il devoit à ſes victoires le titre de Héros ; il tenoit de ſa ſeule vertu celui de grand Homme. Le Prince d'Orange fut toujours malheureux ; mais ſes malheurs le rendent reſpectable aux yeux de celui qui ne cherche dans l'homme que l'homme même ; peut-être auroit-il été moins grand, s'il avoit été plus heureux.

Enfin il n'eſt aucun de nos hommes illuſtres qui ne nous faſſe ſentir la différence qu'il y a du grand Homme au Héros. Etre rempli de piété, ſévère & juſte dans la diſtribution des peines & des récompenſes, exact dans la diſcipline, ſimple, humain, deſintéreſſé, rapportant tout à la gloire de ſon Maître,

(1) Flech. or. funeb. de M. de Turenne.

& au bien de ſa patrie, voilà le grand Homme. N'aimer que la guerre, aſpirer à la gloire ſans ménager le ſang, être prompt, impétueux, braver les dangers; au génie de la guerre joindre la hardieſſe & la fierté, ne déſeſpérer de rien, ſe roidir contre les difficultés, avoir ſon ambition plutôt en vue que la gloire & le bonheur de la patrie, voilà le Héros. Ce titre dépend ſouvent des ſuccès; celui de grand Homme n'en dépend point; ſon principe eſt la vertu, elle eſt auſſi inébranlable dans la proſpérité que dans les malheurs. La grandeur d'ame conſiſte à les ſoutenir, & à prendre des meſures juſtes pour y remédier, ſans ſe laiſſer abattre.

Il eſt vrai que le titre de Héros ne peut convenir qu'au guerrier; on ne dit point d'un Magiſtrat prudent & ferme, qui ſait punir le vice & récompenſer la vertu, d'un homme recommandable par ſa probité, & par les qualités les plus rares, qu'il eſt un Héros; il eſt ſans doute

un grand Homme : il n'eſt point d'état qui ne puiſſe prétendre à ce titre ſublime. Le Héros y a même plus de droits que tout autre. Tel fut François I. Il ſut réunir les talens de la guerre, l'amour des arts & des Lettres, enfin les qualités les plus aimables, & les vertus les plus ſolides.

Le Héros n'eſt pas toujours inébranlable contre les revers ; le grand Homme eſt toujours au-deſſus des événemens : ils ont cela de commun l'un & l'autre, qu'une ſeule action héroïque ne fait pas le Héros, & qu'une ſeule vertu ne conſtitue pas le grand Homme. Scipion fut un Héros à la bataille de Zama, il ſe montra un grand Homme lorſqu'il rendit la belle captive à celui à qui elle étoit promiſe. Si Scipion n'eût jamais fait que ces deux actions, dont l'une caractériſe le grand Homme, & l'autre le Héros, la poſtérité auroit peine à lui accorder l'un & l'autre titre. Ces deux caractères doivent être ſoutenus juſqu'à la fin. Le

Héros dont la fermeté ſe dément ; & le grand Homme qui manque une fois de vertu, haſardent le fruit de leurs travaux ; une ſeule action peut ternir toute leur gloire paſſée, & les mettre en danger de ne pouvoir plus la réparer. Alexandre fit une action de grand Homme, lorſqu'il reçut avec tant de généroſité la famille de Darius ; mais le meurtre de Clytus le dépouille de ce titre, pour ne lui laiſſer que celui de Héros. Il eſt en général plus difficile de conſerver ſa réputation que de l'acquérir.

Enfin l'affabilité, la modeſtie, l'humanité, la douceur, le patriotiſme ſont les vertus d'un grand Homme. La fierté, l'amour de ſoi-même, la bravoure, l'audace, ſouvent la témérité, la connoiſſance de l'art de la guerre, & les talens Militaires réunis, caractériſent le Héros.

Je ſuis, &c.

LETTRE

Aux Auteurs du Journal des Savans, concernant les Lettres de M. Savary, sur l'Egypte.

PAR M. DE S**

M. MICHAELIS, savant aussi distingué par l'étendue de ses connoissances, que par une saine critique, a commencé, il y a plusieurs années, à publier en Allemagne une espèce de Journal de Littérature Orientale, sous le titre *Oreintalischе und exegelischе Bibliothequek.* Il y rend compte des Ouvrages relatifs à l'étude des textes originaux des Livres de l'Ancien & Nouveau Testament, & de ceux qui ont pour objet l'Histoire, les mœurs, les Ecrits, les langues, en un mot la Littérature des Orientaux. On trouve dans le dernier Volume de cet Ouvrage,

publié en l'année 1786, l'annonce du premier Volume des Lettres de M. Savary sur l'Egypte. Le jugement qu'en porte ce savant Critique mérite d'autant mieux d'être connu, qu'il est fort différent de celui qu'en ont porté plusieurs Ecrivains, tant nationaux qu'étrangers, & c'est en cela qu'il ma paru nécessaire de le faire connoître.

M. Michaelis remarque d'abord que l'Ouvrage de M. S. paroît d'autant plus intéressant, que l'Auteur, en écrivant, semble avoir toujours eu en main la description de l'Egypte d'Aboulféda ; qu'il l'a cité fréquemment, & qu'il confirme ordinairement le témoignage de cet Ecrivain ; & cette circonstance est pour lui un motif d'intérêt personnel qui attache une nouvelle importance aux Lettres sur l'Egypte, parce qu'il est indubitable que la description de l'Egypte d'Aboulféda, dont M. S. a fait usage, est celle qui a été publiée par M. Michaelis lui-même, à Gottingue en 1776, avec une version

latine & des notes. Quoique M. S. ait gardé ſur cet article le ſilence le plus exact, pour des raiſons qui ne ſont pas difficiles à deviner, il lui eſt cependant échappé de citer dans un ſeul endroit (page 90), la page où ſe trouve l'autorité dont il fait uſage, & cette circonſtance, jointe à la comparaiſon que l'on peut faire de l'édition donnée par M. Michaelis, & des textes cités par M. S., démontre, d'une manière poſitive, qu'il n'a conſulté que cette édition, & non des manuſcrits, comme il ſe propoſoit vraiſemblablement de le faire entendre à ſes Lecteurs. La première lettre de M. S. eſt datée d'Alexandrie, le 14 Juillet 1777; M. Michaelis a peine à ſe perſuader que M. S. étant en Egypte à cette époque, pût déjà avoir entre les mains la deſcription de l'Egypte d'Aboulféda publiée ſeulement en 1776. Il préſume d'ailleurs que ſi M. S. l'avoit eu alors, il auroit principalement dirigé ſes pas & ſes recherches vers le Delta. En

effet, il auroit appris du ſavant Editeur que cette partie de l'Egypte étoit celle ſur laquelle les voyageurs précédens nous avoient donné moins de lumières, &, en rempliſſant le vuide que les autres avoient laiſſé, il auroit travaillé avantageuſement pour ſa propre réputation, qu'il paroît ne pas enviſager avec une indifférence ſtoïque.

De cette obſervation, M. M. en conclud que ce n'eſt qu'après ſon retour en France que M. S. a fait uſage d'Aboulféda, & a recueilli les textes de cet Auteur pour les comparer à ſes obſervations particulières, & il ſoupçonne qu'il en pourroit bien être de même des Auteurs Grecs & Latins, dont les Ecrits ſemblent avoir guidé les pas du voyageur François, ou éclairé ſes recherches. Il penſe bien avec M. S. qu'il importe qu'un voyageur, avant de commencer ſes voyages, ait une connoiſſance aſſez profonde de la Géographie & de l'Hiſtoire; mais il croit que ces deux flambeaux lumineux

doivent marcher devant lui & guider ſes pas, & qu'à ſon retour le voyageur doit bien ſe garder de les tenir entre lui & ſon Lecteur, de manière que leur éclat l'offuſque & l'empêchent d'appercevoir les vérités ou les faits dont il lui offre le récit. Or, M. M. croit que M. S. n'a pas aſſez fait attention à éviter cet inconvénient. « Dès la première lettre, dit-il, on ſe trouve accablé d'hiſtoire ancienne & de géographie. Cette érudition eſt à charge au Littérateur qui en ſait encore plus que l'Auteur ne lui en dit, ou dont les connoiſſances ſont au moins plus exactes. Elle l'eſt auſſi au Lecteur moins érudit qui cherche dans la relation d'un voyage ; ce que l'Auteur a vu de ſes yeux, & non des événemens arrivés pluſieurs ſiècles auparavant, ou des choſes qu'il a lues il y a long-temps, jointes encore à un mêlange de déclamations & de remarques triviales.

Il eſt aſſez étonnant, remarque encore notre Critique, que lorſqu'il (M. S.)

parle d'un événement postérieur à l'Ere Chrétienne, sa manière de s'exprimer diffère toujours d'un siècle de celle des autres Ecrivains. Ainsi la ville d'Alexandrie a été conquise par les Sarrazins, suivant M. S. vers le milieu du sixième siècle, c'est-à-dire, en l'année 651. Rosette a été bâtie dans le huitième siècle, c'est-à-dire, en 870. Enfin, les Turcs ont fait la conquête de l'Egypte dans le quinzième siècle. M. Michaelis pense que l'Auteur auroit dû joindre à son Ouvrage un petit Dictionnaire pour l'intelligence de ces expressions, & prétend qu'en Allemagne on traiteroit peu honnêtement un Ecrivain qui s'exprimeroit de la sorte.

M. Michaelis se borne à examiner l'usage que le voyageur a fait des Ecrivains Arabes, & singulièrement d'Aboulféda. Il est un peu surpris de la facilité avec laquelle M. S. faisoit usage de la langue Arabe, au point de n'être pas reconnu pour étranger par les naturels du pays, parce qu'il remarque que la ma-

nière dont l'Auteur a exprimé en caractères François les textes Arabes qu'il a cités, ne repréſentent point du tout la prononciation vulgaire de l'Arabe, mais tout au plus une prononciation grammaticale, telle qu'on peut l'apprendre dans les Livres élémentaires. Il prétend que ces textes Arabes, imprimés en caractères François, ne ſont d'aucune utilité; que pour les entendre il a été obligé plus d'une fois d'avoir recours au texte imprimé en caractères Arabes, & que cela peut tout au plus ſervir à donner à l'Ouvrage un air de pédanterie, & il compare l'effet de cet artifice à l'adreſſe d'un Charlatan qui guériſſoit ſes malades en les étourdiſſant de mots grecs.

Mais enfin, dit M. M., comment M. S. a-t-il fait uſage d'Aboulféda ? C'eſt indubitablement ma traduction & mes notes qu'il a employées, & il les a employées comme ſon propre bien, ſans prévenir ſes Lecteurs qu'il profitoit de la traduction & des notes d'un autre. Il

a fait ſagement, car il y a ſi peu de rapport pour le commerce des livres entre la France & l'Allemagne, qu'un Ouvrage d'Aboulféda, imprimé à Gottingue, devoit être tout au plus entre les mains d'un petit nombre de perſonnes, en ſorte que l'on pouvoit aiſément puiſer dans cette ſource, & ſe l'approprier. La fameuſe colonne d'Alexandrie que l'on nomme ordinairement la colonne de Pompée, eſt appellé par Aboulféda *Amoud alſawari*, & M. Michaelis avoit traduit ces mots par la *colonne de Sévère*. Dans ſes notes, il avoit établit les fondemens ſur leſquels il appuyoit ſa conjecture, & avoit montré principalement par un paſſage de Spartien, que l'Empereur Alexandre Sévère avoit accordé pluſieurs priviléges à la ville d'Alexandrie, ce qui pouvoit donner lieu de conjecturer que la ville avoit élevé cette colonne en ſon honneur. Cette conjecture, contre laquelle pluſieurs Savans ont formé des objections, paroît aujourd'hui beaucoup

moins vraiſemblable à M. Michaelis. Cependant il s'étonne de la retrouver dans M. S. exprimée avec plus d'aſſurance qu'il n'avoit oſé le faire, & établie ſur le même texte de Spartien qu'il avoit allégué ; & cette conformité lui paroîtroit bien étrange, s'il ne ſavoit d'ailleurs que ſon Ouvrage n'eſt pas inconnu à M. S. Les Savans & les voyageurs, a dit ce dernier, ont fait des efforts infructueux pour découvrir à quel Prince on l'avoit érigée. Les plus ſages ont penſé que ce ne pouvoit être en l'honneur de Pompée, puiſque Strabon & Diodore de Sicile n'en ont point parlé. Ils ſont reſtés dans le doute. Il me ſemble que Aboulféda pouvoit les en tirer. Il l'appelle la colonne de Sévère, & l'Hiſtoire nous apprend que cet Empereur, &c. M. Michaelis reconnoît ici tout ce qu'il avoit dit à ce ſujet ; & puiſque M. S. ignore les objections qui ont été propoſées contre cette explication, M. Michaelis, en traduiſant la deſcription de Foſ-

tat, d'après Aboulféda, avoit laiſſé une partie du texte de cet Auteur ſans traduction, & avoit cru devoir prévenir le Lecteur qu'il ne l'entendoit pas (page 28, 33.) M. S. a copié cette même deſcription, à l'exception des termes que M. M. n'avoit pu traduire ; mais il a ſupprimé les points qui indiquoient cette lacune, & a omis très-adroitement d'avertir qu'il n'entendoit point, ce dont perſonne ne lui fourniſſoit l'explication.

M. M. craint que M. S. ne ſe ſoit permis d'uſer avec la même liberté de quelques autres Ouvrages, & des relations des autres voyageurs, & ce doute lui paroît capable de jetter une grande méfiance ſur les récits de l'Auteur, qui ſemble plutôt un Compilateur, que l'Hiſtorien des choſes dont il a été témoin. Il craint même que M. S. n'ait conſulté les récits des voyageurs précédens que depuis ſon retour, ce qui diminueroit encore l'autorité de ſes récits.

M. M. cite quelques exemples des

obſervations de l'Auteur, qui lui paroiſſent dignes d'attention, mais dont la certitude lui ſemble affoiblie par les remarques précédentes, & relève quelques erreurs que nous paſſerons ſous ſilence.

Il vient enſuite à une explication d'un paſſage d'Aboulféda, dont tout le mérite appartient à M. S. Je le cite d'autant plus volontiers, dit-il, que je n'ai rien ici à revendiquer, & que je ſuis bien aiſe de faire connoître la manière de M. S. quand il penſe par lui-même. Aboulféda rapporte qu'au même lieu où Foſtat fut bâtie, dans le ſeptième ſiècle, il y avoit précédemment un ancien château nommé *kaſr alſchama*. J'avois conſervé ce nom, dit M. M., comme un nom propre, & j'avois obſervé expreſſément dans une note que je me garderois bien de chercher la ſignification de ce nom dans la langue Arabe, comme avoit fait M. Reiske, parce qu'il étoit antérieur à l'entrée des Arabes en Egypte. M. S. a dû lire cette réflexion; mais il n'a pas appa-

remment ſenti la force de cette preuve, & que ce nom devoit avoir une origine Grecque ou Copte, & il n'a pu réſiſter à ſon penchant pour établir des faits ſur de ſimples étymologies. Il explique le mot *Schama* par la langue Arabe, & traduit ce nom propre, le château des lumières. C'étoit-là, dit M. S., qu'étoit Babylone, bâtie par Cambyſe, lorſqu'il fit la conquête de l'Egypte, & dont la poſition a été un ſujet de conteſtation entre les Géographes. Voilà, Monſieur, (ce ſont ces termes) la fortereſſe de Babylone, objet des recherches & des erreurs d'un grand nombre de Savans. Les Perſes, adorateurs du Soleil, entretenoient en ce lieu un feu perpétuel, & c'eſt pour cela que les Arabes ont nommé cette fortereſſe le Château des Lumières. Je ne nie pas, obſerve M. M. que Babylone ait été en ce lieu; mais pour admettre cette explication, il faudroit ſuppoſer que le mot *ſchama* ſignifiât alors des cierges, & que les Perſes aient em-

ployé des cierges pour l'entretien de leur feu perpétuel. Et qui eſt-ce qui a jamais eu un tel rêve ? Cambyſe eſt entré en Egypte 523 ans avant J. C., & les Arabes, ſuivant M. S. lui-même, n'y ont pénétré que 642 ans après l'Ere Chrétienne. Ainſi le temple bâti par Cambyſe ſubſiſtoit encore, ſuivant ce Voyageur, 1160 ans après ſa conſtruction, quoique aucun Auteur ancien, ni Strabon lui-même, ne nous en ait donné la deſcription. Ainſi il exiſtoit encore à cette époque un temple des adorateurs du feu nommé à cauſe de cela même le temple des lumières, & ce temple avoit ſubſiſté ſous l'Empire des Rois Grecs, au milieu des Chrétiens. M. S. cite, il eſt vrai, un texte de Strabon ; mais cet Auteur ne parle point d'un temple : il ne parle que d'une forteresſe nommée Babylone. Il ne dit point non plus qu'elle ait été bâtie par les Perſes, & par Cambyſe, mais par des Babyloniens fugitifs, à qui les Rois d'Egypte avoient donné un aſyle. M. S.

ne se contente pas de cette découverte ; il reproche à M. Niebuhr, comme une erreur, d'avoir pris pour une citadelle bâtie par des Arabes, cet ancien temple du feu que M. S. a vu 2300 ans après Cambyse. M. M. termine cette observation en se demandant à lui-même si un Livre où l'on rencontre de pareilles méprises mérite qu'on le lise, ou qu'on perde son temps à le critiquer.

Il croit cependant nécessaire de relever encore une erreur de l'Auteur des Lettres sur l'Egypte, pour faire voir la confiance qu'il mérite lorsqu'il cite les Ecrivains Arabes, & qu'il prétend apprendre quelque chose de nouveau aux Savans. Elmacin, dit M. M., a souvent l'honneur d'être cité par M. S., parce que l'Arabe y est accompagné d'une version latine. C'est d'après le témoignage de cet Auteur qu'il prétend prouver que Rosette a été bâtie dans le huitième siècle. Sicard, Pockocke, Niebuhr & d'autres Ecrivains, dit M. S., n'ont pu détermi-

ner le temps de la fondation de cette ville ; cependant Elmacin nous apprend (page 153) qu'elle a été bâtie sous le gouvernement du Khaliphe Mutawakkil du temps du Patriarche Cosmas, vers l'an 870. Elmacin au contraire, remarque à ce sujet M. M., nous apprend que vers ce temps-là Rosette & plusieurs autres villes furent entourées de murs. Elles étoient donc plus anciennes, & qui sait de combien de siècles ? Un Lecteur même peu instruit pourroit encore avoir peine à comprendre comment Mutawakkil, mort en l'année 861 de J. C., a pu bâtir ou fortifier une ville en l'année 870. La solution de ce problême, c'est que M. S. ignore la manière de calculer les années de l'Hégire, & ne sait pas même qu'il existe des livres qui pourroient lui fournir les calculs qu'il ne peut faire lui-même. Il ne suit d'autre manière que d'ajouter le nombre des années de l'Hégire à 622, sans réduire les années lunaires en années solaires.

Je n'irai pas plus loin, dit en finiſſant le Critique Allemand. Voilà donc cet homme qui a été tant vanté dans nos Gazettes, qui ne ſont que l'écho des Gazettes Françoiſes, & dont le projet d'un voyage en Aſie a été préſenté comme digne de l'attention des Gens de Lettres, & capable de donner les plus belles eſpérances.

Je ne puis me diſpenſer de remarquer une mépriſe de M. S. qui eſt échappée à M. M. Le voyageur François (page 27) voulant donner une idée de la population d'Alexandrie au temps où les Arabes en firent la conquête, s'appuie de l'autorité d'Elmacin, & fait dire à cet Auteur qu'il y avoit alors 12000 vendeurs d'huile fraîche. La ſingularité de cette expreſſion m'a engagé à recourir à Elmacin. Le texte Arabe m'a appris que cet Auteur ne parloit ni de Marchands d'huile ni d'huile fraîche, mais de Marchands de légumes & d'herbages. C'eſt ce que ſignifie le mot bakkal. Ne comprenant

pas d'où venoit l'erreur de M. S., j'ai consulté la version latine d'Erpenius. J'y ai vu ces mots *olitores vendentes olus viride*, ce qui signifie la même chose que le texte Arabe : & j'ai reconnu, 1°. que M. S. n'avoit pas consulté le texte Arabe, (il est assez difficile de dire pourquoi) ; 2°. qu'il n'avoit pas pris la peine d'ouvrir un Dictionnaire latin. Il y auroit appris que le mot *olitor* ne signifie pas un Marchand d'huile, & que de l'huile se nomme en latin *oleum*, & non *olus*. Ce trait me dispensera d'en citer quelques autres, qui sont à-peu-près de la même force.

REMARQUES

Grammatico-Morales ſur la particule On.

C'est un des meilleurs Chapitres de l'excellent Ouvrage de M. Locke, ſur l'entendement humain, que celui qui traite de l'abus des mots. Les exemples que rapporte le Philoſophe Anglois, ſont tous des termes abſtraits & généraux, de morale ou de métaphyſique, ſous leſquels l'erreur peut ſe cacher facilement, *ſageſſe*, *gloire*, *grâce*, *religion*, *juſtice*, *étendue*, *âme*, *forme*, *eſpèces*, *matière*, *eſprit*, *imagination*, &c. Mais il paroît plus difficile qu'un terme vulgaire de l'uſage le plus commun & le plus fréquent, puiſſe nous égarer ſans ceſſe, nous entraîner aux plus funeſtes erreurs, empoiſonner tous nos diſcours, & devenir le fléau de la ſociété. Ce ſont là

néanmoins, autant d'effets de l'abus d'un des mots de notre langue le plus répété & le plus court, le monoſyllabe *on*.

Parmi les diverſes manières d'abuſer des mots, recueillies par Locke, celle qui me paroît avoir été employée le plus fréquemment dans l'uſage de la particule *on*, eſt de lui donner plus d'étendue qu'elle n'en doit avoir.

Ceux qui ſe ſervent de ce monoſyllable dans ces phraſes : *on* dit, &c., *on* ſait, &c., *on* penſe, &c., veulent communément appuyer leur opinion de l'autorité d'*on* ; & pour la rendre plus impoſante, ils lui font ſignifier un nombre de perſonnes le plus grand, & lui donnent le plus d'étendue qu'ils peuvent. A n'entendre par *on* qu'un ſeul homme ou un petit nombre d'hommes, celui qui cherche à établir une opinion ou un fait, à décrier un Livre, a décréditer un Miniſtre, à répandre une calomnie, ne trouve pas ſon compte. Il faut qu'il donne à entendre que ſon *on dit* comprend la ville,

le Royaume, l'Europe, &, s'il ſe peut, le monde entier. Des exemples éclaireront ceci.

Commençons par une claſſe d'hommes à qui l'uſage de l'*on* eſt très-familier, celle des Auteurs. Il eſt commode à celui qui vient de publier un Ouvrage mauvais, ou ſeulement médiocre, de dire qu'*on* a été content, qu'*on* eſt enchanté de ſon diſcours ou de ſon Livre. En faiſant entendre que cet *on* comprend & la Ville & la Cour, ces éloges qu'il prétend avoir obtenus, ne ſont pas ſortis d'un cercle étroit ; mais en employant cet heureux monoſyllabe, il lui fait embraſſer un champ bien plus étendu. Semblable à ces Géographes qui, ne connoiſſant que les bords de l'Afrique, ont appellé des pays immenſes de ſon intérieur, du nom d'une côte dépeuplée & barbare ; leur *on*, qui n'eſt qu'une petite coterie, ils le donnent comme ſignifiant la capitale, les Provinces, & quelquefois l'Eu-

rope entière. En disant ainsi leur secret, je montre bien mon désintéressement ; car enfin j'ai aussi mon *on*, à qui je fais couvrir autant d'espace que je puis. Mais ce secret, je n'en fais pas le fin, parce que je dis en même-temps celui de beaucoup d'autres.

On est d'usage journalier parmi les esclaves du pouvoir, & les flatteurs des gens en place. *On* est fort content de l'Administration de MM. tels & tels, signifie dans l'esprit de celui qui parle, que la Province entière se trouve bien gouvernée, tandis que le Panégyriste est seul de son avis, parce qu'il est l'ami ou la créature du Commandant, ou qu'il a obtenu de l'Intendant de détourner le grand chemin pour le faire passer à la porte de son château.

On dit que ce Ministre entend fort bien les affaires, signifie toujours dans l'intention de celui qui parle, que le Royaume entier est persuadé de la ca-

pacité de l'homme en place, persuasion peut-être fort mal établie, & que le protégé lui-même n'a pas toujours.

Lorsqu'un homme, maître d'une grande fortune, occupant de grandes places, comblé de graces & de pensions, dit qu'*on* est fort heureux, il nous donne à entendre que cet *on*, c'est la masse entière, ou du moins le plus grand nombre des citoyens; & en y regardant de plus près, il est aisé de reconnoître que lui seul, avec un petit nombre d'autres, sont heureux & contens.

Mais *on* n'est pas toujours employé dans des occasions si sérieuses. Par exemple, j'ai souvent remarqué que nos Dames s'en servent adroitement pour justifier l'extravagance, la mobilité, le luxe de leurs modes & de leurs vêtemens. Vous vous étonnez de voir une jolie femme cachant les traits les plus agréables sous un chapeau aussi large qu'une table à thé, & garni d'une blonde haute d'un demi-pied, au travers de laquelle je la devine

plus que je ne la reconnois ; une autre avec un fichu bouffant, qui lui remonte jusqu'au menton ; celle-là, avec des cheveux ébouriffés qui dénaturent sa physionomie ; toutes avec des vêtemens & de prétendues parures, qui altèrent ou vous dérobent la plus grande partie de ces belles formes que la nature a mises en elles, au moins pour le plaisir des yeux. Si vous demandez raison de ces usages extravagans, qui vont défigurant la plus belle moitié du genre-humain, & ruinant l'autre, elles vous répondent : *On porte les chapeaux & les fichus comme cela*, *on* s'habille, *on* se coëffe comme cela. Remontez à la source, vous trouverez qu'*on* est souvent une fille qui fait adopter ses modes les plus indécentes aux honnêtes femmes, ou une laide qui fait recevoir par les belles les stratagêmes qu'elle emploie à cacher ses disgraces, ou une femme opulente qui a vingt mille francs pour ses épingles, & que les autres imitent en se ruinant, ou la Marchande de

Modes qui se moque de toutes en leur attrapant leur argent.

Dans les exemples précédens, *on* sert l'amour-propre des Auteurs, la vanité & les intérêts des gens en place, le luxe des femmes, &c. & dans tous ces cas, s'il nous trompe, c'est en nous présentant les choses par un côté favorable. Mais ce monosyllabe est au moins aussi fréquemment employé à décrier ce qui est louable, à dénigrer les talens, à calomnier la vertu.

C'est d'abord l'arme commune de cette multitude d'hommes sans connoissances, sans goût, & sur-tout sans justice, qui inondent les grandes capitales, & dont l'unique & chère occupation est de nuire aux Lettres, en affectant de les aimer. *On* dit que ce discours étoit bien plat, *on* dit que cela est bien mauvais. *On* trouve cette pièce détestable, *on* dit qu'elle a fort mal réussi à Fontainebleau. De dix personnes qui employent ces formules, j'avertis qu'il y en a neuf

qui cherchent à nuire à l'Ouvrage & à l'Auteur.

N'eſt-ce pas auſſi la méthode commune employée par la calomnie, de dire d'un air aiſé & ſans aigreur, *on* dit qu'elle vit avec M. un tel, *on* aſſure que cet Officier a eu une aventure dont il ne s'eſt pas très-bien tiré, *on* penſe que ce Miniſtre n'ira pas loin. Dans tous ces ſens *on*, ſelon l'intention de celui qui l'employe, ſignifie ou de grandes autorités, ou un grand nombre de perſonnes bien inſtruites; & cette ſignification une fois admiſe, qui peut douter que Madame ne ſoit galante, que le Militaire ne ſoit un lâche, & que l'homme en place ne ſoit bientôt chaſſé?

Enfin, pour achever le tableau des torts de ce malheureux *on*, je dirai encore que c'eſt à la faveur de cette extenſion uſurpée qu'il s'arroge trop ſouvent une puiſſance qui eſt notre ouvrage, & qui dégénère en une horrible tyrannie. Un Ancien a dit que les Grecs étoient

eſclaves pour ne ſavoir pas prononcer le monoſyllabe *ouk* ; mais *on*, fait lui-même bien plus d'eſclaves que toutes les Républiques anciennes n'ont eu d'hommes libres. Que de gens aſſervis à de vils & abſurdes préjugés, ou ſe laiſſant lâchement détourner d'une action honnête, par la miſérable crainte de ce qu'*on* en dira.

Les Grammairiens diſent que cette particule eſt indéfinie, mais on pourroit dire avec plus de raiſon qu'elle eſt infinie, puiſqu'elle comprend ſouvent dans l'opinion de celui qui l'emploie, ou du moins qu'on veut lui faire comprendre, un nombre infini d'individus. De ſorte que ce mot ſi court, comme le *charmant quoi qu'on die*, de Béliſe & de Philaminte, *dit beaucoup plus qu'il ne ſemble*, qu'*on entend là-deſſous un million de mots*, & qu'*il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros*.

Cette ſignification étendue que prend le terme *on* dans tous ces emplois, eſt une véritable uſurpation. La preuve en eſt dans ſon étymologie même ; car *on* vient

d'*unus un*, de ſorte qu'originairement, & encore aujourd'hui grammaticalement, *on* ne ſignifie qu'un.

Les Anglois ont conſervé au terme *onc* cette ſignification limitée ; *onc ſays*, dans leur langue, ſignifie *quelqu'un m'a dit*, mais non pas comme chez nous *beaucoup de gens diſent*, & encore moins *tout le monde dit*.

Dans un des Intermèdes du *Malade Imaginaire*, Polichinelle, chantant la nuit ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe, eſt pourſuivi par le Guet, qui veut l'arrêter. Il appelle ſes Laquais, Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton ; le Guet, le croyant bien accompagné, s'effraye & s'enfuit. Mais pendant que Polichinelle ſe félicite du ſuccès de ſon ſtratagême, les Archers l'entendent, & découvrant qu'il eſt ſeul, ſe ſaiſiſſent de lui pour le mener en priſon. Il me ſemble qu'*on* emploie ſouvent la ruſe de Polichinelle.

Pour moi, je ſuis comme le Guet.

J'épie tant que je puis pour découvrir si *on* ne cache pas un Polichinelle. Je ris ſouvent de l'humeur d'un de mes amis, au demeurant le meilleur homme du monde, qui ne peut pas entendre employer ce mot ſans s'écrier avec indignation *Qui, on ? Qui, on* ? Mais moi, avec ma Métaphyſique, & lui avec ſa colère, nous trouvons preſque toujours l'un & l'autre qu'*on* eſt ſeul, ou qu'*on* eſt un ſot.

En corrigeant ainſi les phraſes où s'emploie la particule *on*, nous les verrons reprendre l'exactitude & la préciſion dont nous venons de dire qu'elles manquent; car elles ne ſignifieront plus rien autre choſe, ſinon qu'un homme ou quelques hommes qui peuvent être, ou des méchans, ou des ſots, ont dit, ont jugé, &c.

Mais dès-lors, ceſſent tous les abus que nous venons de remarquer, car ſi je me contente de dire qu'une perſonne a jugé, ou que moi-même j'ai jugé, en bien ou en mal, l'homme en place, le

Livre nouveau, la Pièce nouvelle, je n'énonce qu'un fait vrai, (ſi pourtant en cela je dis la vérité.) Mais il ne s'enſuit rien delà contre le Miniſtre, ni contre la Pièce, à moins que mon autorité ou celle de l'homme que je cite ne ſoit grave. Ceux qui m'écoutent peſeront ſon ſuffrage & le mien. Il n'y aura point d'injuſtice commiſe, point de fauſſeté miſe en avant & nuiſible à un tiers.

De même je ne m'inquiéterai plus du qu'en dira-t'*on*, lorſque je voudrai faire une action honnête & tenir un propos courageux, ſi je conſidère cette phraſe comme ſynonyme de celles-ci, *qu'eſt-ce qu'un petit nombre* (ou même *un grand nombre*) *de ſots ou de frippons en dira*?

Je ne dis pas cependant qu'*on* étende toujours ſes prétentions au-delà de ſes droits. Ceux qui, en le faiſant parler, croyent faire entendre le public, ne nous induiſent pas toujours en erreur. Par exemple, lorſqu'après la repréſentation de telle Pièce nouvelle que je ne veux

pas citer, j'entends dire qu'*on* en eſt ravi ; je vois bien que ſous le mot *on* je dois entendre en effet le public ; mais ſi la Pièce eſt comme j'en vois tant, on aura beau être le Public, ſon autorité ne me la fera pas trouver bonne, & je dirai que l'*on* qui applaudit à de pareils ouvrages, eſt de mauvais goût.

Je dois pourtant convenir qu'il y a des cas où ceux qui ſe ſervent de la particule *on*, lui donnent une ſignification très-reſtreinte, & la rappellent à ſon étymologie. C'eſt ce qui arrive lorſqu'*on* ſert à cacher des perſonnes & des noms reſpectables qu'il n'eſt pas sûr d'offenſer. Si je dis telle guerre auroit été beaucoup plus heureuſe ſans les ſottiſes qu'*on* a faites, les affaires de ** ſeroient en meilleure poſture ſi *on* les eût adminiſtrées avec plus d'intelligence & d'économie ; *on* a commis une grande faute en renvoyant un habile homme, qui les entendoit parfaitement, &c. Cet *on* n'eſt plus que ſynonyme d'*un*.

Mais cet usage de la particule *on*, irréprochable même d'après les principes sévères que je viens d'établir, peut-être encore de quelque danger ; car *on* a beau être indéterminé comme il l'est dans toutes ces phrases, une malignité pénétrante nomme trop souvent ce que vous n'avez pas désigné ; & il y a des gens d'une sagacité soupçonneuse qui devinent ce que vous avez pensé d'eux sans que vous en ayez rien dit. On peut appliquer à ces derniers le décret des Lacédémoniens pour l'Apothéose d'Alexandre : *Puisqu'Alexandre veut être Dieu, qu'il le soit.*

Je tirerai des observations précédentes une conséquence qui pourra paroître hardie, mais qui me semble en découler bien naturellement. Cette conséquence est que pour éviter tous les inconvéniens dont j'ai fait l'énumération, il faut bannir désormais de la langue cette dangereuse particule, & substituer toujours à *on*, un nominatif précis & connu. Je sens que ma proposition peut effaroucher,

non-

non-seulement l'Académie Françoise, mais beaucoup de gens que la Grammaire n'intéresse point du tout. L'observation de cette règle aura ses difficultés : elle mettra quelque embarras dans la société. Je connois tel homme qui y perdra en un coup les trois-quarts, je ne dis pas de ses idées, mais de sa conversation. Tous ceux qui cachoient sous le masque d'*on* leur partialité, ou leur malignité, ou leur absurdité, réduits à se citer eux-mêmes, ou des autorités, ou à donner des raisons de tout ce qu'ils mettoient sur le compte de ce pauvre *on*, seront réduits au silence, ou peut s'en faut, uniquement parce que ce mot si court sera retranché de leur Dictionnaire. J'éprouve moi-même ici la difficulté de m'en passer ; car tandis que je l'attaque & le poursuis avec une sorte d'acharnement, il est venu cent fois se présenter au bout de ma plume, & s'est glissé malgré moi en vingt endroits de cet écrit, d'où je l'ai effacé après coup, tant la force de l'habitude écarte facilement les Philosophes

eux-mêmes de la route qu'ils tracent aux autres. Il faut du temps pour contracter une habitude contraire. Il seroit à souhaiter que quelque Club ou Sallon entreprît de faire recevoir mon système. Une légère amende, imposée à tout membre qui emploieroit la particule *on*, le banniroit, avec le temps, de la conversation. Je supplierois la Société qui goûteroit cette idée, de m'admettre pour veiller à l'exécution de mon plan : & s'il m'est permis d'employer pour la dernière fois le monosyllabe que je veux exclure à jamais de la langue, *on* me donnera peut-être beaucoup de boules noires; mais j'espère que les personnes équitables voudront bien ne pas me juger d'après l'humeur qu'*on* peut avoir contre ma petite dissertation.

DISCOURS (1)

SUR CETTE QUESTION:

En quoi consiste l'Esprit philosophique ? conformément à ces paroles : *Non plus sapere quam oportet sapere.* Ep. ad Rom. c. XII. v. III.

Les siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de philosophie : voilà le goût dominant, & j'oserai dire, la passion générale de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances, plus intéressant encore ; & ce discours seroit d'une utilité véritable, si dans un peuple

(1) Ce discours est du Père Guénard, Jésuite, & a été couronné par l'Académie Françoise en 1755.

d'Eſprits qui veulent être philoſophes, il pouvoit convaincre les uns qu'ils ne leſeront jamais, & montrer aux autres comment ils le doivent être : deux connoiſſances auſſi rares que néceſſaires. Sans eſpérance de procurer un ſi grand avantage, eſſayons cependant de traiter la queſtion relativement à ce double objet : traçons d'abord les caractères qui diſtinguent l'eſprit philoſophique de tout autres ſorte d'eſprit, & poſons enſuite, d'après l'Apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT d'exposer en détail les propriétés essentielles de l'esprit philosophique, qu'il me soit permis de le définir en deux mots : le talent de penser. Cette notion me paroît juste & naturelle : ouvrons cette idée, & développons ce qu'elle renferme. Le premier trait que j'en vois sortir, c'est l'esprit de réflexion, le génie d'observation ; caractère plus grand & plus singulier qu'il ne semble d'abord, & qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penser, comme le germe unique de la vraie philosophie.

Assemblez autour de vous les Maîtres & les Docteurs ; dévorez tous ces volumes qui promettent la science de penser ; appellez au secours de votre intelligence toutes ces règles si vantées dans les écoles, qui séparent, dit-on, les ténèbres de la lumière : votre mémoire est enflée de ses richesses, & vous voyez sans doute

le peuple ignorant ſous vos pieds. Cependant, ſi vous n'avez cette activité, cette force de raiſon qui fait réfléchir profondément, & qui, d'une ſeule idée, fait tirer en la creuſant mille autres idées cachées dans la première; ſi vous êtes dépourvus de ce génie d'obſervation, dont le caractère eſt d'examiner ſans ceſſe, d'étudier tous les objets qui paſſent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une choſe à l'autre par un raiſonnement vif & naturel, ſaiſiſſant rapidement ces rapports intimes & cachés qui enchaînent les différentes parties du monde phyſique ou moral; ſi la nature vous a refuſé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement Philoſophes, & d'en avoir l'eſprit: non, vous ſerez toujours peuple; vous ne penſerez jamais, malgré tous les ſecours de l'art, que d'une manière foible & commune. En vain poſſéderez-vous le pénible ſecret de captiver vos penſées dans une forme plus régulière; en vain ſerez-vous

remplis de cette philoſophie morte, pour ainſi dire, qui n'eſt point née de votre raiſon; mais qui vient d'un livre ou d'un maître: tout cela vous laiſſe encore dans l'ordre du vulgaire. Par quel endroit l'eſprit philoſophique s'éleve-t-il donc au-deſſus de la foule, au-deſſus même de tous les Philoſophes ordinaires ? C'eſt par le coup-d'œil obſervateur, qui découvre à tout moment dans les objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre des choſes, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'apperçoit jamais; c'eſt par le talent ſingulier, non de raiſonner avec plus de méthode, mais de trouver les principes mêmes ſur leſquels on raiſonne: non de compaſſer ſes idées, mais d'en faire de nouvelles, & de les multiplier ſans ceſſe par une réflexion féconde. Talent unique & ſublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois; mais qu'il ne ſauroit ni donner, ni ſuppléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les ſciences; & lui ſeul pourra

les enrichir, & lui ſeul pourra les élever à la perfection. Que ſont en effet toutes les ſciences humaines ? un aſſemblage de connoiſſances réfléchies & combinées : il n'appartient qu'aux génies inventeurs & toujours penſans d'ajouter à ce tréſor public, & d'augmenter les anciennes richeſſes de la raiſon. Tous les autres Philoſophes, peuple ſtérile & contentieux, ne feront jamais que ſecouer pour ainſi dire, & tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes : ils ont un art qui les fait parler éternellement, quand d'autres ont penſé pour eux, & qui les rend tout d'un coup muets, quand il s'agit de trouver une ſeule idée nouvelle.

Au génie de réflexion, comme à ſon principe, doit ſe rapporter cette liberté & cette hardieſſe de penſer, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, ſelon moi, un des plus beaux traits de l'eſprit philoſophique.

Penſer d'après ſoi-même ; caractère

plein de force & de grandeur ; qualité la plus rare peut-être, & la plus précieuse de toutes les qualités de l'esprit. Qu'on y réfléchisse : on verra que tous les hommes, à la réserve d'un très-petit nombre, pensent les uns d'après les autres, & que leur raison toute entière est en quelque sorte composée d'une foule de jugemens étrangers qu'ils ramassent autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bisarres des peuples, les dogmes souvent absurdes de l'école, l'esprit des corps avec tous ses préjugés, le génie des sectes avec toutes ses extravagances, se perpétuent d'âge en âge, & ne meurent presque jamais avec les hommes ; parce que toutes ces idées, en sortant de l'ame des vieillards & des Maîtres, entrent aussi-tôt dans celle des enfans & des disciples, qui les transmettront de même à leurs crédules successeurs. Oui, je le répète : juger par ses propres yeux, être l'auteur véritable de ses pensées, c'est une qualité singulière, & qui prouve la

ſupériorité de l'intelligence. Rien de plus commun que le défaut oppoſé, même dans les Philoſophes. Toute leur ſcience ordinairement eſt-elle autre choſe qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par foibleſſe, comme le peuple à ſes traditions ? Il eſt aiſé de compter les hommes fameux qui n'ont penſé d'après perſonne, & qui ont fait penſer d'après eux le genre humain. Seuls & la tête levée, on les voit marcher ſur les hauteurs ; tout le reſte des Philoſophes ſuit comme un troupeau. N'eſt-ce pas cette lâcheté d'eſprit qu'il faut accuſer d'avoir prolongé l'enfance du monde & des ſciences ? Adorateurs ſtupides de l'antiquité, les Philoſophes ont rampé durant vingt ſiècles ſur les traces des premiers Maîtres : la raiſon, condamnée au ſilence, laiſſoit parler l'autorité ; auſſi rien ne s'éclairciſſoit dans l'univers, & l'eſprit humain, après s'être traîné deux mille ans ſur les veſtiges d'Ariſtote, ſe trouvoit encore auſſi loin de la vérité.

Enfin, parut en France un génie puiſſant & hardi, qui entreprit de ſecouer le joug du Prince de l'école... Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes, que, pour être Philoſophes, il ne ſuffiſoit pas de croire, mais qu'il falloit penſer. A cette parole, toutes les écoles ſe troublèrent. Une vieille maxime régnoit encore : *ipſe dixit* ; le Maître l'a dit : cette maxime d'eſclave irrita tous les eſprits foibles contre le père de la Philoſophie penſante : elle le perſécuta comme novateur & comme impie, le chaſſa de Royaume en Royaume ; & l'on vit Deſcartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvoit être ancienne tout en naiſſant. Cependant, malgré les cris & la fureur de l'ignorance, il refuſa toujours de jurer que les Anciens fuſſent la raiſon ſouveraine : il prouva même que ſes perſécuteurs ne ſavoient rien, & qu'ils devoient déſapprendre ce qu'ils croyoient ſavoir. Diſciple de la lumière, au lieu

d'interroger les morts & les Dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires & distinctes, la nature & l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du chaos; & par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devoient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; & se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchoit avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avoit tracés. Ce fut donc le courage & la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse & mémorable révolution, dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il falloit aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tirans de la

raiſon, qui oſât fouler aux pieds ces idoles que tant de ſiècles avoient adorées. Deſcartes ſe trouvoit enfermé dans le labirinthe avec tous les autres Philoſophes ; mais il ſe fit lui-même des aîles & s'envola, frayant ainſi de nouvelles routes à la raiſon captive. Seconde propriété de l'eſprit philoſophique : ajoutons encore un trait qui achève de le caractériſer.

Je le trouve dans le talent de ſaiſir les principes généraux, & d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'eſt véritablement le talent de penſer en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les Ouvrages marqués au coin de la vraie Philoſophie ; je ſens un génie ſupérieur qui m'enlève au-deſſus de ma ſphère, & qui m'arrachant aux petits objets, autour deſquels ma raiſon ſe traînait lentement, me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières, auxquelles ſont attachées, comme

autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières, dont les rapports m'étoient inconnus : il me ſemble alors que mon eſprit ſe multiplie, & devient plus grand qu'il n'étoit. Les Philoſophes d'un génie vulgaire ſont toujours noyés dans les détails : incapables de remonter aux principes, d'où l'on voit ſortir les conſéquences, comme une eau vive & pure de ſa ſource ; ils ſe fatiguent à ſuivre le cours de mille petits ruiſſeaux, qui ſe troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, & les abandonnent enſuite au milieu d'un déſert aride. Ces eſprits étroits & rampans, prennent toujours les choſes une à une, & ne les voyent jamais comme elles ſont, parce qu'ils n'ont pas ſaiſi l'enſemble qui montre clairement l'uſage & l'harmonie des parties différentes : ſcience confuſe, amas de pouſſière, qui ne fait qu'aveugler la raiſon, & la charger d'un poids inutile. Jettons hors de notre ame cette foule de petites idées, & voyons, s'il eſt poſſi-

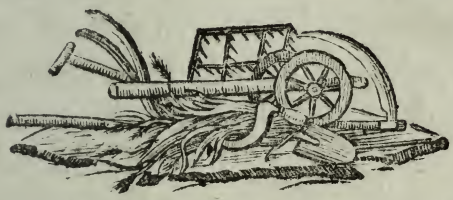
ble, comme le vrai Philoſophe, par ces grandes vues qui embraſſent les rapports éloignés, & décident à la fois une infinité de queſtions, en montrant l'endroit où mille objets viennent ſe toucher en ſecret par un côté, tandis que, par un autre, ils paroiſſent s'éloigner à l'infini, & ne pouvoir jamais ſe rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premières cauſes, de traiter les ſciences, les arts, & la morale, d'une manière également noble & lumineuſe : écartant avec dédain toutes ces minuties ſcholaſtiques qui rempliſſent l'eſprit ſans l'éclairer ; ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir, & vous mettront à la main le nœud, pour ainſi dire, de toutes les vérités de détail, leſquelles, à le bien prendre, ne ſont réellement vérités que pour ceux qui en connoiſſent l'étendue & les affinités ſecrètes : auſſi-tôt toutes vos obſervations s'éclairent mutuellement : toutes vos idées ſe raſſem-

blent en un corps de lumière : il se forme de toutes vos expériences un grand & unique fait, & de toutes vos vérités une seule & grande vérité qui devient comme le fil de tous les labirinthes. Nous le voyons : c'est un petit nombre de principes généraux & féconds, qui a donné la clef de la nature, & qui par une méchanique simple, explique l'ordre de l'architecture divine. Voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ses qualités essentielles. Un esprit vaste & profond, qui voit les choses dans leurs causes & dans leurs principes : un esprit naturellement fier & courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres : un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, & les développe par une réflexion continuelle ; telles sont les propriétés du sublime talent de penser ; tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit.

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-

même, essayons de montrer, suivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter, & les bornes qu'il doit se prescrire, relativement aux divers objets dont il s'occupe.



SECONDE PARTIE.

Sciences, beaux Arts, Littérature, ſociété, mœurs & Religion; c'eſt de tous ces objets qu'il faudroit ici rapprocher l'eſprit philoſophique, pour mettre dans tout ſon jour l'uſage & l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites endeçà deſquelles il eſt ſageſſe, au-delà deſquelles il devient déraiſon & folie; on verroit que par-tout il a beſoin du conſeil exprimé dans ces paroles, *non plus ſapere quàm oportet*, & que l'oubli d'une règle ſi néceſſaire à la raiſon humaine, le conduit à mille excès dans tous les genres : on verroit que les qualités mêmes qui forment ſon caractère, qualités utiles & brillantes, quand elles ſont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pouſſe trop loin, en défauts groſſiers, ridicules, & ſouvent dangereux; mais il faut ſe hâter, & je ne pourrois qu'in-

diquer en courant, une foule de choſes qui voudroient chacun un diſcours : jettant donc à l'écart la plus grande partie de mon ſujet, je m'attache à celle qui me paroît demander une attention particulière.

C'eſt par rapport aux ouvrages de goût, c'eſt par rapport à la Religion ſurtout, que la ſageſſe défend de laiſſer à l'eſprit philoſophique une liberté trop étendue. Séparons de la foule, ces deux objets importans.

Par rapport aux ouvrages de goût : ſi j'oſois dire que le génie des beaux arts eſt tellement ennemi de l'eſprit philoſophique, qu'il ne peut jamais ſe réconcilier avec lui, combien d'Ouvrages immortels où brille une ſavante raiſon, parée de mille attraits enchanteurs, éléveroient ici la voix de concert, & pouſſeroient un cri contre moi ? Je l'avouerai donc : les graces accompagnent quelquefois la Philoſophie, & répandent ſur ſes traces les fleurs à pleines mains ; mais qu'il me

ſoit permis de répéter une parole de la ſageſſe, au Philoſophe ſublime, qui poſsède l'un & l'autre talent : craignez d'être trop ſages, craignez que l'eſprit philoſophique n'éteigne, ou du moins n'amortiſſe en vous le feu ſacré du génie. Sans ceſſe il vient accuſer de témérité, & lier par de timides conſeils la noble hardieſſe du pinceau créateur: naturellement ſcrupuleux, il pèſe & meſure toutes ſes penſées, & les attache les unes aux autres par un fil groſſier qu'il veut toujours avoir à la main : il voudroit ne vivre que de réflexions, ne ſe nourrir que d'évidence ; il abatteroit, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-deſſus des autres: obſervateur éternel, il vous montrera tout-autour de lui des vérités, mais des vérités ſans corps, pour ainſi dire, qui ſont uniquement pour la raiſon, & qui n'intéreſſeroient ni les ſens ni le cœur humain : rejettez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez leur une teinture plus vive : libre des opinions vulgaires,

& penſant d'une manière qui n'appartient qu'à lui ſeul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau & ſingulier, qui bleſſeroit l'oreille des autres hommes : vaſte & profond dans ſes vues, & s'élevant toujours par ſes notions abſtraites & générales qui ſont pour lui comme des Livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, & s'envole fièrement dans les régions ſupérieures ; profitez de ſes idées originales & hardies, c'eſt la ſource du grand & du ſublime : mais donnez du corps à ces penſées trop ſubtiles ; adouciſſez par le ſentiment la fierté de ces traits : abbaiſſez tout cela juſqu'à la portée de nos ſens : nous voulons que les objets viennent ſe mettre ſous nos yeux : nous voulons un vrai, qui nous ſaiſiſſe d'abord, & qui rempliſſe toute notre ame de lumière & de chaleur ; il faut que la Philoſophie, quand elle veut nous plaire dans un Ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vi-

vacité de la passion : les beaux arts, enfans & pères du plaisir, ne demandent que la fleur, & la plus douce substance de votre sagesse, *non plus sapere quàm oportet.* C'est ainsi que j'appliquerois cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au goût.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en Philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport, & le reproduit avec force ; si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, la règle devient plus sévère à votre égard, & vous bannit de l'empire du goût. Eloignez-vous : la raison séparée des graces, n'est qu'un Docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées : cela peut éclairer l'esprit ; mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans une triste & fatiguante inaction. Une poésie morte, & des

discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même : il enfante, & ne peut donner la vie.

Quel est ce Philosophe téméraire qui ose toucher avec le compas d'Euclide, la lyre délicate & sublime de Pindare & d'Horace? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermoit autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres & sévères : je vois naître des poëmes géométriquement raisonnés, & j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ses tons. nouveau délire de la philosophie ! Elle chausse le brodequin, & montant sur un théâtre consacré à la joie où Molière instruisoit autrefois toute la France en riant, elle y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentences profondément réfléchies, un traité de morale en dialogue.

Je pourrois, en parcourant tous les genres, montrer par-tout les beaux arts

en proie à l'esprit philosophique ; mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère & périt tous les jours, à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants & de la vaine parure, a flétri sa beauté naturelle à force de la farder : il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire ; mais voici un autre fléau plus terrible encore : c'est la raison elle-même ; je dis, cette raison géométrique qui desséche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme, qui calomnioit autrefois l'orateur Romain, & dont la lime sévère persécutoit l'éloquence, déchirant tous ses ornemens, & ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans graces, & presque sans vie. Une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse, & compose toutes ses démarches : une fière précision, qui se hâte d'exposer froidement

ses

ſes vérités, & ne laiſſe ſortir de l'ame aucun ſentiment, parce que les ſentimens ne ſont pas des raiſons : l'art de poſer des principes, & d'en exprimer une longue ſuite de conſéquences également claires & glaçantes : des idées neuves & profondes, qui n'ont rien de ſenſible & de vivant, mais qu'on emporte avec ſoi, pour les méditer à loiſir; voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philoſophie. D'où vient encore cette métaphyſique diſtillée, que la multitude dévore, ſans pouvoir ſe nourrir d'une ſubſtance ſi déliée, & qui devient pour les intelligens eux-mêmes, un exercice laborieux, où l'eſprit ſe fatigue à courir après des penſées qui ne laiſſent aucune priſe à l'imagination ? Tous ces diſcours pleins, ſi l'on veut, d'une ſublime raiſon, mais où l'on ne trouve point cette chaleur & ce mouvement qui vient de l'ame, ne ſortent-ils pas manifeſtement de ce génie de diſcuſſion & d'analyſe accoutumé à tout décompoſer, à tout ré-

duire en abſtractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières, pour ne laiſſer que des qualités vagues & générales qui ne ſont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'eſt pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel eſprit ; c'eſt lui arracher le principe même de ſa force & de ſa beauté : ne ſait-on pas qu'elle eſt preſque toute entière dans le cœur & l'imagination, & que c'eſt-là qu'elle va prendre ſes charmes, ſa foudre même & ſon tonnerre? Liſons les anciens, nous trouverons des peintures vives & frappantes qui ſemblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'eſprit ; des tours hardis & véhémens qui donnent aux penſées des ailes de feu, & les jettent, comme des traits brûlans dans l'ame du lecteur ; une expreſſion touchante des ſentimens & des mœurs qui ſe répand dans tout le diſcours, comme le ſang dans les veines, & lui communique, avec une chaleur douce & continue, un air naturel & toujours animé ; une variété charmante de

couleurs & de tons, qui repréſentent les nuances & les divers changemens du ſujet; tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourroit-on les retrouver aujourd'hui dans ces diſcours ſi penſés, ſi méthodiques, ſi bien raiſonnés, dont l'eſprit philoſophique eſt le père & l'admirateur? Défendons-lui donc de ſortir de la ſphère des ſciences, & de porter dans les arts de goût ſa triſteſſe & ſon auſtérité naturelle, ſon ſtyle aride & affamé. *Non plus ſapere quàm oportet.*

Mais c'eſt dans la religion ſur-tout que cette parole doit ſervir de frein à la raiſon, & braver autour d'elle un cercle étroit d'où le philoſophe ne s'échappe jamais.

Il eſt vrai que la ſageſſe incarnée n'eſt pas venue défendre à l'homme de penſer, & qu'elle n'ordonne point à ſes diſciples de s'aveugler eux-mêmes; auſſi réprouvons-nous ce zèle amer & ignorant, qui crie d'abord à l'impiété, & qui ſe hâte toujours d'appeller la foudre & l'anathême, quand un eſprit éclairé ſéparant

les opinions humaines des vérités ſacrées de la religion, refuſe de ſe proſterner devant les phantômes ſortis d'une imagination foible & timide à l'excès, qui veut tout adorer, & comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout ſans diſcernement : c'eſt donc ſtupidité, je l'avoue ; mais un autre excès plus dangereux encore, c'eſt l'audace effrenée de la raiſon, cette curioſité inquiète & hardie, qui n'attend pas, comme la crédulité ſtupide, que l'erreur vienne la ſaiſir, mais qui s'empreſſe d'aller au devant des périls, qui ſe plaît à raſſembler des nuages, à courir ſur le bord des précipices, à ſe jetter dans les filets que la juſtice divine a tendus, pour ainſi dire, aux eſprits téméraires ; là vient ordinairement ſe perdre l'eſprit philoſophique.

Libre & hardi dans les choſes naturelles, & penſant toujours, d'après lui-même : flatté depuis long-temps par le plaiſir délicat de goûter des vérités claires & lumineuſes, qu'il voyoit ſortir, comme au-

tant de rayons de ſa propre ſubſtance : ce Roi des ſciences humaines ſe révolte aiſément contre cette autorité, qui veut captiver toute intelligence ſous le joug de la foi, & qui ordonne aux Philoſophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfans ; il voudroit porter dans un nouvel ordre d'objets, ſa manière de penſer ordinaire ; il voudroit encore ici marcher de principe en principe, & former de toute la religion, une chaîne d'idées générales & préciſes que l'on pût ſaiſir d'un coup-d'œil : il voudroit trouver, en réfléchiſſant, en creuſant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raiſon ne ſauroit révéler, & que Dieu avoit cachées dans les abîmes de ſa ſageſſe ; il voudroit même ôter, pour ainſi dire, aux événemens leur propre nature, & que des choſes dont l'Hiſtoire ſeule & la tradition peuvent être les garants, fuſſent revêtues d'une eſpèce d'évidence, dont elles ne ſont point ſuſceptibles, de cette évidence

toute rayonnante de lumière qui brille à l'aſpect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'eſprit, & l'enlève rapidement. Quelle abſurdité ! quel délire ! mais c'eſt une raiſon ivre d'orgueil qui s'évanouit dans ſes penſées, & que Dieu livre à ſes illuſions. Craignons une intempérance ſi funeſte, & retenons dans une exacte ſobriété, cette raiſon qui ne connoît plus de retour, quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles ſont donc en matière de religion les bornes où doit ſe renfermer l'eſprit philoſophique ? Il eſt aiſé de dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de ſa foibleſſe, & lui marque en ce genre, les étroites limites de ſon intelligence. Ne ſent-il pas, à chaque inſtant, quand il veut avancer trop avant, ſes yeux s'obſcurcir, & ſon flambeau s'éteindre ? C'eſt-là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laiſſe tout ce qu'il peut comprendre : elle ne lui ôte que les myſtères & les objets impénétrables. Ce partage

doit-il irriter la raiſon ? Les chaînes qu'on lui donne ici, ſont aiſées à porter, & ne doivent paroître trop peſantes qu'aux eſprits vains & légers. Je dirai donc aux Philoſophes : ne vous agitez point contre ces myſtères que la raiſon ne ſauroit percer : attachez-vous à l'examen de ces vérités qui ſe laiſſent approcher, qui ſe laiſſent en quelque ſorte toucher & manier, & qui vous répondent de toutes les autres : ces vérités ſont des faits éclatans & ſenſibles, dont la religion s'eſt comme enveloppée toute entière, afin de frapper également les eſprits groſſiers & ſubtils. On livre ces faits à votre curioſité ; voilà les fondemens de la religion : creuſez donc autour de ces fondemens, eſſayez de les ébranler, deſcendez avec le flambeau de la Philoſophie juſqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, & qui les a tous écraſés ; mais lorſqu'arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puiſſant,

qui ſoutient depuis l'origine du monde ; ce grand & majeſtueux édifice toujours affermi par les orages mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous enfin, & ne creuſez pas juſqu'aux enfers. La Philoſophie ne ſauroit vous mener plus loin, ſans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit ici ſe voiler les yeux comme le peuple, adorer ſans voir, & remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion reſſemble à cette nuée miraculeuſe qui ſervoit de guide aux enfans d'Iſraël dans le déſert : le jour eſt d'un côté, & la nuit de l'autre. Si tout étoit ténèbres, la raiſon qui ne verroit rien, s'enfuiroit avec horreur loin de cet affreux objet ; mais on vous donne aſſez de lumière pour ſatisfaire un œil qui n'eſt pas curieux à l'excès ; laiſſez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de ſe retirer avec ſa foudre & ſes myſtères. Mais vous direz peut-être : je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le

ſuivre dans les profondeurs où il ſe cache : je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, & regarder de plus près ces objets myſtérieux qu'on écarte avec tant de ſoin ; c'eſt ici que votre ſageſſe eſt convaincue de folie, & qu'à force d'être Philoſophe, vous ceſſez d'être raiſonnable. Téméraire Philoſophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-deſſus de toi, que le ciel ne l'eſt au-deſſus de la terre ? Pourquoi ce chagrin ſuperbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de ſable que je foule aux pieds, eſt un abîme que tu ne peux ſonder, & tu voudrois meſurer la hauteur & la profondeur de la ſageſſe éternelle, & tu voudrois forcer l'Etre qui renferme tous les Etres, à ſe faire aſſez petit, pour ſe laiſſer embraſſer tout entier par cette penſée, trop étroite pour embraſſer un atôme ? La ſimplicité crédule du vulgaire ignorant, fut-elle jamais auſſi déraiſonnable que cette or-

gueilleuſe raiſon qui veut s'élever contre la ſcience de Dieu?

Tel eſt cependant le génie des ſages de notre ſiècle. Plus fière & plus indocile que jamais, la Philoſophie autrefois vaincue par la foi, ſemble vouloir ſe venger aujourd'hui, & triompher d'elle à ſon tour. Hélas! ſes triſtes victoires ne ſont que trop rapides. Oſerai-je le dire? Elle traite aujourd'hui Jéſus-Chriſt & ſa doctrine, avec la même hauteur, qu'elle a traité les anciens Philoſophes & leurs ſyſtêmes: elle s'érige en juge ſouverain, & citant à ſon tribunal Dieu même & toutes ces vérités adorables qui furent apportées du ciel, elle entreprend, comme dit l'Apôtre, avec les principes & les élémens groſſiers du ſiècle préſent, & de juger les objets inviſibles & ſurnaturels du ſiècle avenir. Il faudroit que Dieu, pour ſe conformer à ſon goût, eût ſoumis tous ſes myſtères au calcul, & qu'il eût réduit en Géométrie une religion,

touchante dans ſes preuves comme dans ſa morale, qu'il vouloit, pour ainſi dire, faire entrer dans l'ame par tous les ſens.

Verbe incarné, vous en qui ſont cachés tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe, vous qui frappez les ſuperbes d'aveuglement, & qui révélez aux humbles les ſecrets de l'éternité, guériſſez l'eſprit humain de cette vaine Philoſophie qui le rend fier & ſavant contre vous: ôtez-nous ces fauſſes lumières qui nous égarent, & rempliſſez-nous de cette foi ſimple & prudente qui donne aux enfans même, la ſageſſe de Dieu.

VIE
DE NICOLAS SAUNDERSON.

Nicolas Saunderſon naquit au mois de Janvier 1682 à *Thurlſton* dans la province d'*York*, d'un père, qui, outre un petit bien, poſſédoit un emploi dans l'Acciſe, où il acquit de la réputation par le ſuccès avec lequel il l'exerça pendant près de quarante ans. A l'âge d'un an, la petite vérole lui fit perdre la vue, & même les yeux : il étoit trop jeune pour qu'il pût ſe rappeller dans la ſuite d'en avoir jamais joui ; auſſi ne conſerva-t-il pas plus d'idée de la lumière & des couleurs que s'il fût né aveugle. Malgré cela il fut envoyé de bonne heure à l'école gratuite de *Penniſton*, voiſine du lieu de ſa naiſſance : il y apprit, ſous M. *Staniforth*, les élémens des langues Grecque & Latine : il y fit dans la ſuite de ſi grands progrès, par l'applica-

tion avec laquelle il étudia les auteurs classiques, qu'il étoit en état d'entendre les ouvrages d'*Euclide*, d'*Archimède* & de *Diophante* en original. Entre les poètes latins, *Virgile* & *Horace* étoient ses auteurs favoris; il en possédoit si bien les plus beaux endroits, qu'il en faisoit souvent dans la conversation les applications les plus heureuses : il étoit très-versé dans les écrits de *Ciceron* : il parloit un latin aisé, & pourtant élégant : il savoit assez bien le françois. Aussi-tôt qu'il eut achevé ses premières études, son père, dont les occupations exigeoient qu'il fût instruit dans l'arithmétique, lui en enseigna les premières règles : ce fut alors que l'on reconnut la beauté de son génie; la solution des questions ordinaires fut un jeu pour lui : sa mémoire étoit si prodigieuse, qu'il faisoit de tête les plus grands calculs : il inventoit de nouvelles règles à son usage, pour résoudre avec plus de promptitude ces problêmes compliqués que l'on propose aux commençans, souvent bien plus

pour les embarrasser que pour les instruire : aussi ses compagnons d'étude préféroient-ils, quand ils étoient arrêtés par quelques difficultés, de s'adresser à lui plutôt qu'au maître.

Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'il fit connoissance avec M. *Richard West* d'*Underbauck*, gentilhomme riche, qui avoit beaucoup de goût pour les mathématiques. Ayant remarqué dans le jeune *Saunderson* des talens peu communs, il voulut bien se charger de lui enseigner les élémens de l'algèbre & de la géométrie, & il fit tout ce qu'il put pour l'encourager à se perfectionner, prévoyant quel avantage les sciences pourroient retirer d'un si grand génie. L'un de ses plus grands plaisirs, de même qu'au Docteur *Nettleton*, avec qui le jeune *Saunderson* fit aussi connoissance peu de temps après, étoit de le pousser dans ses études, de lui fournir des livres, de les lui lire, & de les lui expliquer ; mais s'il leur dût ses premières connoissances en mathématiques, bientôt

il surpassa ses maîtres, & se vit dans le cas de leur donner des lumières bien plus que d'en recevoir d'eux.

Son père l'envoya à *Atterclif*, où il ne demeura pas long-temps, parce que les sciences qu'on y enseignoit principalement, n'étoient pas de son goût : il se retira en campagne, où il continua ses études pendant quelque temps par lui-même, sans guide & sans secours : un bon livre, quelqu'un pour le lui lire, c'étoit tout ce qu'il lui falloit : il n'étoit aucune difficulté dont il ne vînt à bout par la force de son génie.

Jusques-là son père avoit pourvu aux frais de son éducation : comme il avoit une nombreuse famille, cette dépense l'incommodoit : les amis de *Saunderson* pensèrent donc à lui procurer quelque occupation, par le moyen de laquelle il pût lui-même se tirer d'affaire. Il auroit fort souhaité d'aller à *Cambridge*, parce qu'il espéroit d'y trouver d'excellentes occasions de faire des progrès dans le genre d'étude

qu'il chériſſoit ; mais la grande dépenſe qu'il eût fallu y faire, le temps qu'il eût employé à s'y faire graduer, ſembloit rendre ce projet impraticable : cependant il réſolut d'aller y tenter fortune, & de s'y rendre, non pas, à la vérité, comme écolier, mais ce qui n'eſt pas peu ſurprenant, comme maître : ſes amis trouvoient qu'il avoit déjà fait de ſi grands progrès dans les mathématiques, & qu'il avoit avec cela l'expreſſion ſi heureuſe, qu'il ne pouvoit manquer d'enſeigner cette ſcience avec ſuccès, dans l'Univerſité même ; & au pis aller, ils ſe flattoient que s'ils étoient trompés dans leur attente, ils ne manqueroient pas de réuſſir, en ouvrant pour lui une école à *Londres*. En conſéquence de cette réſolution, en 1707, à l'âge de 25 ans, il fut conduit à *Cambridge* par M. *Dunn*, qui étoit alors agrégé au Collége de *Chriſt* ; il y demeura avec lui, ſans pourtant en être membre. On y fut charmé de poſſéder un hôte ſi extraordinaire : auſſi-tôt on lui donna une chambre :

on lui accorda l'usage de la bibliothèque ; & généralement tous les priviléges dont il pouvoit avoir besoin. Mais avec cela, il rencontra bien des obstacles à son entreprise : il étoit-là presque sans amis, sans fortune, & dans un âge où il falloit avoir bien des talens & des lumières pour jouer le rôle de maître de philosophie dans une université où cette science étoit portée à son plus haut point de perfection. D'ailleurs M. *Whiston* occupoit alors la chaire de mathématique : il lut le programme des leçons que M. *Saunderson* se proposoit d'ouvrir. Une telle entreprise pouvoit être regardée comme attentatoire aux priviléges de sa profession ; mais heureusement c'étoit un homme d'un bon naturel, zélé pour l'avancement des sciences : il vit sans peine les mouvemens qu'on se donnoit en faveur d'un homme si extraordinaire. M. *Dunn* sur-tout s'empressoit à le faire connoître ; & sa réputation se répandit si bien dans toute l'université, qu'au bout de quelques mois, tout ce qui s'y

trouvoit de gens éclairés, & tant ſoit peu curieux, recherchoient à l'envi ſon commerce.

Il n'eut pas plutôt fait l'ouverture de ſes leçons, qu'il eut grand nombre de diſciples ; & ce nombre s'accrut ſi fort dans la ſuite, qu'il avoit beaucoup de peine à trouver des heures pour en donner à tous ceux qui lui en demandoient.

Il y avoit déjà pluſieurs années que le chevalier *Newton* avoit quitté *Cambridge*, quand M. *Saunderſon* y arriva. Son livre des principes de mathématiques & de philoſophie naturelle étoit publié depuis longtemps ; mais on l'avoit d'abord négligé, parce qu'on ne l'avoit pas bien compris : ſes démonſtrations étoient ſi courtes & ſi conciſes, qu'il n'y avoit que de grands mathématiciens qui puſſent les entendre ; ſon traité d'optique, & ſon arithmétique univerſelle, qui contenoient l'un & l'autre de grandes découvertes, étoient écrits de la même manière, & ne pouvoient être utiles qu'aux ſavans. M. *Saunderſon* tira

de ces ouvrages des textes pour ſes leçons: ils lui fournirent un vaſte champ pour déployer la force & l'étendue de ſon génie ; & ceux qui étudioient à l'école publique de l'univerſité, donnèrent bientôt, par les progrès qu'ils firent ſous lui, des preuves du ſuccès avec lequel il les inſtruiſoit. Ces ſurprenans phénomènes, dont l'explication embarraſſoit même les plus grands mathématiciens, devinrent les ſujets des thèſes que ſoutenoient des jeunes gens de treize à quatorze ans, pour obtenir le grade de *maître-ès-arts*. Chaque année on en voyoit quelques-uns ſoutenir avec beaucoup de ſuccès la diſpute, tantôt ſur le flux & reflux de la mer, tantôt ſur les phénomènes de l'arc-en-ciel, tantôt ſur le principe de la gravitation univerſelle, appliqué à la théorie des mouvemens de tout le ſyſtême planétaire.

Qu'un homme ait perdu la vue à l'âge d'un an, qu'il donne dans la ſuite des leçons d'optique, diſcoure ſur la nature de la lumière & des couleurs, explique la

vision & les effets des verres, les phénomènes de l'arc-en-ciel, tout ce qui concerne le sens dont il est privé, c'est ce qu'on seroit tenté de regarder comme une fable, si l'on ne savoit que tout cela peut être représenté par des lignes & des figures, dont la nature & les propriétés sont du ressort de la géométrie, & par conséquent d'un homme qui, quoiqu'aveugle, étoit un grand mathématicien.

Si M. *Saunderson* avoit eu l'avantage de pouvoir se servir des principes du Newtonianisme, pour enseigner la philosophie dans l'université, il eut bientôt celui d'en connoître l'incomparable auteur, & de s'entretenir fréquemment avec lui sur ce qu'il y avoit de plus difficile dans ses ouvrages. Le docteur *Halley*, M. de *Moyvre*, & plusieurs autres des plus illustres mathématiciens de Londres, faisoient grand cas de son amitié & de ses lumières; ils respectoient ses décisions, & le consultoient fréquemment sur les ouvrages qu'ils vouloient publier. Enfin, M. *Whiston*

ayant laiſſé la chaire de mathématique vacante, la ſupériorité de M. *Saunderſon* dans cette ſcience ſur tous ſes compétiteurs, fut ſi généralement reconnue, qu'on paſſa par-deſſus les formalités ordinaires, pour lui faire avoir les degrés que les ſtatuts de l'univerſité exigent de ceux qui prétendent à cette profeſſion. Le chevalier *Newton* s'intéreſſa beaucoup pour lui ; & par les mouvemens qu'on ſe donna auprès des directeurs des colléges, du duc de *Sommerſet* leur chancelier, & par la protection du chevalier *François Roberts*, on obtint promptement un ordre de la Reine pour lui conférer le grade de maître-ès-arts, & on l'élut enſuite profeſſeur de mathématique au collége de *Sainte-Lucie*, au mois de novembre 1711. Son premier ſoin, après ſon élection, fut de prendre poſſeſſion de la chaire, par une harangue inaugurale dont la latinité étoit digne de *Ciceron* ; & il mit tant de juſteſſe dans ſes tons, & tant de grace dans ſon geſte ; en un mot, la beauté de ſon débit répondit

ſi bien à celle de ſon diſcours, qu'il s'attira les applaudiſſemens de tout ſon auditoire.

Dès-lors il s'enferma, pour ainſi dire, chez lui, afin de pouvoir ſe préparer pour les leçons qu'il avoit à donner, & il conſacra tout ſon temps à ſes éleves; en ſorte que ſes amis perdirent bientôt les agrémens de ſon commerce. Cependant il demeura, comme auparavant, dans le collége de *Chriſt* juſqu'en 1723. Dans ce temps, il prit maiſon à *Cambridge*, & épouſa, peu de temps après, la fille de M. *Guillaume Dickons*, ci-devant recteur de *Boxworth*; il en eut un fils & une fille, qui l'un & l'autre lui ont ſurvécu.

Le Roi, qui en 1728 honora l'univerſité de ſa préſence, voulut le voir; & notre profeſſeur s'étant rendu par ſes ordres dans la ſalle du ſénat, ſa majeſté lui donna le titre de docteur en droit.

M. *Saunderſon* étoit naturellement d'un tempérament ſain & robuſte; mais comme il vivoit d'une manière trop ſéden-

taire, il devint à la longue valétudinaire; & il fut atteint du scorbut. Il se plaignoit depuis quelques années d'un engourdissement dans ses membres : cela finit au printemps de l'année 1739 par la gangrène au pied, & son sang se trouva si gâté, que les efforts des médecins furent inutiles; il mourut le 19 avril de la même année, à l'âge de 57 ans, & il fut enseveli, comme il l'avoit souhaité, dans le chœur du temple de Boxworth.

Après l'histoire de sa vie, on s'attend sans doute que l'on dise quelque chose de sa personne & de son caractère; mais quelles couleurs seroient assez vives, pour dépeindre un homme si extraordinaire, & d'un mérite si distingué? Qu'un homme aveugle soit pourtant un grand mathématicien, c'est un phénomène difficile à expliquer, & bien digne d'admiration. *Ciceron* rapporte quelque chose de semblable de *Diodore* son maître de philosophie, & il regarde comme presque impossible à croire, qu'étant privé de la vue, il pût

enſeigner la geométrie, & en décrire de vive voix les figures à ſes écoliers, avec tant de juſteſſe qu'ils puſſent les tracer d'après ce qu'il leur avoit dit. Cependant *Diodore* ne fut aveugle qu'après avoir eu déjà quelque connoiſſance de cette ſcience-là. *S. Jerôme* rapporte un fait de cette nature, mais plus remarquable encore ; c'eſt de *Didyme* d'Alexandrie, qui, quoiqu'aveugle dès ſon enfance, ne laiſſa pas d'enſeigner en perfection la logique, & même la géométrie, qui eſt de toutes les ſciences celle où le ſecours de la vue paroît le plus néceſſaire. Il eſt parlé de ce *Didyme* dans pluſieurs Hiſtoriens, & en particulier dans *Caſſiodore*. Ce dernier Auteur fait auſſi mention d'un certain *Euſébe* d'Aſie, qui non-ſeulement avoit enrichi ſon eſprit de connoiſſances de toutes les ſortes, mais encore les enſeignoit aux autres avec la plus grande clarté ; quoique, ſuivant ce qu'il lui avoit dit à lui-même, il fût aveugle dès l'âge de ſix ans. *Tritheme* rapporte auſſi l'exemple d'un

d'un nommé *Nicaire* de Malines, aveugle dès l'âge de trois ans, & qui pourtant devint si habile dans toutes les sciences divines & humaines, qu'il enseigna publiquement à *Cologne* le droit civil & le droit canon, & qu'il récitoit des Ouvrages qu'il n'avoit jamais vus, mais qu'il avoit appris par cœur, seulement en les entendant lire.

Il est bien remarquable que dans le petit nombre de ceux qui ont été privés de la vue, & dans le nombre encore plus petit de ceux qui ont surmonté les difficultés qui sont une suite de ce malheur, il s'en trouve néanmoins autant qui ayent excellé dans les sciences, & particuliérement dans les Mathématiques. Cependant si l'on considère que les idées de l'étendue, qui est le principal objet des Mathématiques, peuvent aussi bien s'acquérir par l'attouchement que par la vue; qu'une attention fixe & soutenue est ce qu'il y a de plus nécessaire pour y réussir; que les aveugles sont par nécessité,

moins diſtraits que les autres ; on trouvera peut-être que les mathématiques ſont de toutes les ſciences, celle dont l'étude eſt la plus convenable à leur ſituation. *Démocrite*, dit-on, ſe creva les yeux, afin de méditer plus à ſon aiſe, avec moins de diſtraction ; penſant, dit *Ciceron*, que l'uſage de la vue affoibliſſoit la pénétration de l'eſprit. Et c'étoit une remarque que faiſoit ſouvent notre Profeſſeur, que de tracer des figures, ou des lignes, comme on le fait ordinairement en travaillant ſur la géométrie, afin de ſoulager par-là l'imagination, étoit ſouvent un moyen de troubler l'entendement ; & il eſt certain, quelqu'utile que cela puiſſe être à ceux qui étudient cette ſcience, que ceux du moins qui cherchent à y faire de nouvelles découvertes, doivent toujours s'en paſſer ; les figures doivent être tracées dans l'imagination, dans toute la généralité que ſuppoſe la propoſition, ce qui ne peut ſe faire ſur le papier. Je ſuis perſuadé

qu'un homme qui ſouhaiteroit acquérir une connoiſſance plus que ſuperficielle de cette ſcience, & qui, peu content de ſavoir ce qu'on peut en apprendre dans les Livres, voudroit faire des progrès ultérieurs, réuſſiroit plus aiſément, agrandiroit en quelque ſorte ſon génie, s'il s'accoutumoit à méditer & à raiſonner, en ſe plaçant dans le cas d'un homme aveugle; mais celui qui a le malheur de l'être en effet, & qui eſt privé de tous les plaiſirs que procure la vue, ſe concentrera en lui-même, d'autant plus fréquemment & plus profondément, qu'il n'a guères d'autres amuſemens que celui qui naît de la recherche de la vérité; & par conſéquent, il eſt bien plus probable qu'il excellera dans ces ſciences abſtraites.

La même cauſe peut auſſi contribuer à élever le génie au-deſſus de ce qu'il ſeroit dans cela, & à le faire réuſſir dans les arts, particuliérement dans la poéſie, & dans la muſique. Il faut, à la vérité, qu'un

Poëte ait l'imagination remplie de toutes les diverſes beautés, dont l'art & la nature préſentent à nos regards la brillante variété, dont la vue ſeule peut fournir l'idée ; mais s'il a fait cette proviſion d'idées avant qu'il la perdît, quand une fois il en eſt privé, la lumière céleſte qui l'éclaire intérieurement, brille avec d'autant plus d'éclat, qu'elle pénètre toutes les facultés de ſon ame. Auſſi voyons-nous, parmi ceux qui ont fait des Poëmes épiques, genre de poéſie le plus ſublime de tous, deux Poëtes aveugles, qui ont ſurpaſſé, du côté de l'imagination, tout ce qui avoit été fait auparavant, dans tous les temps, & parmi toutes les Nations. On ne peut qu'être ſurpris de ce que l'ingénieux Ecrivain qui a fait des recherches ſur la vie & les Ecrits d'Homère, & qui s'eſt efforcé de rendre raiſon de la grandeur de ſon génie, par un concours de cauſes phyſiques, ait omis celle-là, qui étoit ſi particulière à ce Poëte.

C'eſt par l'attouchement que le Docteur *Saunderſon* acquit le plus grand nombre de ſes idées ; il avoit ce ſens là extrêmement fin & délicat, comme l'ont ordinairement les aveugles ; ſoit que ce ſoit un don de la nature, ſoit qu'ils le doivent à la néceſſité où ils ſont d'en faire un grand uſage ; cependant il ne pouvoit pas, comme quelques perſonnes ſe le ſont imaginé, & comme on le fit croire à M. *Boyle*, d'un homme aveugle de Maeſtricht, diſtinguer par ce moyen les couleurs ; il avoit ſouvent tenté de le faire, & il avoit accoutumé de dire que c'étoit tenter l'impoſſible ; mais le moindre défaut de poli, qui ſe trouvoit dans une ſurface, n'échappoit point à la délicateſſe de ſon attouchement ; c'eſt par ce moyen, qu'il diſtinguoit, dans une collection de médailles Romaines, les vraies d'avec les fauſſes, quoique celles-ci euſſent été ſi bien contrefaites, qu'un connoiſſeur, aidé de ſes deux yeux, y fut trompé. Il s'appercevoit de même

avec beaucoup d'exactitude, par l'attouchement, du moindre changement qui arrivoit dans l'atmosphère. Nous étions un jour dans un jardin occupés à observer le soleil ; il étoit présent, & il s'appercevoit aussi bien que nous du moindre nuage qui venoit troubler nos observations. Pourvu que l'air fût calme, qu'il ne fît que peu ou point de vent, il étoit averti, par les différentes impressions de l'air sur son visage, si l'on en approchoit ou s'il passoit près d'un arbre.

Je souhaiterois pouvoir faire un détail de toutes les diverses inventions par lesquelles il suppléoit à son défaut de vue. Il avoit une planche percée de trous, éloignés les uns des autres de demi-pouce : il y mettoit des chevilles, & à l'aide d'une ficelle qu'il faisoit tourner autour, il décrivoit toutes les figures rectilignes dont on se sert en Géométrie, avec plus de promptitude qu'un autre n'auroit pu le faire avec la plume. Il avoit une autre planche, également percée de trous,

mais disposés en ligne droite, & propres à recevoir des chevilles de différente grosseur ; par ce moyen, il pouvoit calculer, & donner des résultats de ses opérations sur les nombres, aussi justes que d'autres pouvoient le faire la plume à la main. Il se servoit d'une sphère armillaire, de plans posés sur d'autres plans de solides réguliers, & il donnoit les idées les plus claires de toutes ces choses à ceux qu'il enseignoit.

Un avantage qu'ont communément ceux qui sont privés de la vue, c'est la finesse de l'ouie ; personne peut-être n'a été mieux partagé à cet égard, que notre Professeur ; il pouvoit facilement distinguer jusqu'à un cinquième de ton ; il avoit appris dans sa jeunesse à jouer de la flûte, & il y fit des progrès qui indiquoient chez lui des talens si grands pour la musique, qu'il y a lieu de présumer qu'il n'auroit pas moins excellé dans cet art que dans les mathématiques, s'il l'eût cultivé avec autant de soin. Son oreille

le ſervoit ſi promptement & ſi bien, qu'il pouvoit reconnoître non-ſeulement les perſonnes qui lui avoient parlé une fois, aſſez long-temps pour qu'il pût fixer dans ſa mémoire le ſon de leur voix, mais encore, juſqu'à un certain point, les lieux même où il s'étoit rencontré avec elles. Entroit-il dans une chambre? il jugeoit, par le bruit, de ſa grandeur, & de l'éloignement où il étoit de la muraille. S'étoit-il une fois promené ſur le pavé d'une cour, ſous un portique, ou dans quelqu'autre endroit qui raiſonne? s'il y retournoit une ſeconde fois, il connoiſſoit dans quelle partie de la promenade il ſe trouvoit.

Sur tout, on ne peut qu'être étonné de ſa prodigieuſe mémoire. Il calculoit de tête, multiplioit, diviſoit, extraiſoit des racines quarrées, cubiques, de nombres très-compoſés; il pouvoit ſuivre les plus habiles calculateurs, quand il s'agiſſoit de travailler ſur les problêmes d'algèbre, les ſuites infinies, &c. & il cor-

rigeoit ſur-le-champ les fautes qui leur échappoient, à l'égard des nombres ou des ſignes.

Ceux qui lui liſoient, avoient de fréquentes occaſions d'admirer ſa grande ſagacité, & la vivacité de ſa conception, par la facilité avec laquelle il ſuivoit quelque raiſonnement que ce fût ; & l'adreſſe qu'il avoit à choiſir les idées principales, au moyen deſquelles il pouvoit raſſembler dans ſon eſprit tout ce qu'on lui avoit lu, & le conſidérer en entier.

A la vérité, lorſqu'il étoit queſtion de ce qu'il y a de plus abſtrait dans les mathématiques ; lorſque les figures étoient extrêmement compliquées, il avoit ſouvent de la peine à ſe les repréſenter d'une manière bien claire ; mais auſſi, quand il y avoit une fois réuſſi, il n'avoit preſque jamais beſoin qu'on lui aidât de nouveau à ſe les retracer dans l'eſprit, tant ſa mémoire retenoit fortement tout ce qui lui avoit été confié. Avec d'auſſi grands talens que le ſont une imagina-

tion vive, une mémoire tenace, un jugement prompt & sûr, il ne faut pas être surpris, si l'intelligence des Livres de mathématiques lui étoit aisée, s'il connoissoit toute la chaîne des vérités qui en sont l'objet, & leur ensemble; s'il pouvoit par conséquent, les enseigner dans l'ordre le plus parfait, & suivant la méthode la plus claire & la plus facile. Son talent à cet égard se manifesta dès qu'il commença à en faire usage, & se perfectionna considérablement par une longue pratique. Il paroissoit être parfaitement au fait des difficultés qui peuvent arrêter les jeunes gens & des moyens de les lever; ses expressions étoient claires, sa méthode si naturelle & si heureuse, qu'il n'y avoit personne qui ne pût le suivre. Il avoit le talent de simplifier les démonstrations, & de faire des suppositions ingénieuses, propres à aider l'imagination, & à faire comprendre ce qui, sans cela, n'auroit pu l'être que difficilement.

Son goût le portoit, non point aux parties des mathématiques qui n'ont d'autre mérite que d'être difficiles, & qui du reſte ſe bornent à la ſpéculation, mais à celles dont il voyoit l'uſage, ſoit pour l'eſprit, ſoit pour fournir de nouvelles manières de raiſonner, relativement aux commodités de la vie, ou à l'avancement des ſciences. Il regardoit les mathématiques comme la clef de la philoſophie, comme un fil qui ſert à nous conduire dans le labyrinthe de la nature; il penſoit que l'eſprit étoit bien plus ſatisfait, & acquéroit bien davantage, quand il s'occupoit à en découvrir les ſecrets, que lorſqu'il s'appliquoit à la recherche des propriétés de la quantité conſidérée abſtraitement.

Comme la méthode ſynthétique & l'analytique ont chacune leurs zélés partiſans parmi les Mathématiciens d'aujourd'hui, notre Profeſſeur rendoit, je penſe, juſtice à tous les deux, en reconnoiſſant les avantages particuliers de chacune,

ſuivant les différens cas qui ſe préſentoient, & en faiſant uſage de l'une ou de l'autre, ſuivant qu'il la jugeoit plus propre à ſon but; il avouoit que la méthode ſynthétique étoit à préférer, quand elle pouvoit s'employer auſſi facilement que l'autre, parce qu'elle étoit plus propre à donner des idées diſtinctes des vérités qu'on enſeigne, & à en faire ſentir l'évidence; mais comme il arrive ſouvent qu'il y a plus de difficulté à s'en ſervir, & que la méthode analytique nous fait aller plus vîte & plus loin dans les ſciences que toutes les méthodes des Anciens, & qu'elle eſt en effet la véritable ſource de l'invention, il croyoit que les Modernes en pouvoient tirer de plus grands ſecours.

Il n'eſt preſque point de partie de mathématiques ſur laquelle notre Profeſſeur n'eût écrit quelque choſe pour l'uſage de ſes diſciples; mais il ne manifeſta aucune intention de publier ſes Ouvrages, juſqu'en 1733, que ſes amis, allar-

més d'une fièvre qui avoit fait craindre beaucoup pour sa vie, & fâchés que les travaux d'un si grand homme fussent perdus pour la société, le sollicitèrent de suspendre pendant quelque temps ses leçons, auxquelles il se livroit durant six à sept heures du jour, au grand préjudice de sa santé, & d'employer ce temps-là à mettre la dernière main à quelqu'un de ses Ouvrages, qu'il laisseroit comme un héritage précieux, & à sa famille & au public ; il se rendit à leurs prières, & composa en peu de temps un Traité d'Algèbre, qui étoit sur le point d'être imprimé, & qui l'a été en effet peu de temps après sa mort.

M. *Saunderson* n'étoit pas seulement fait pour les sciences ; personne en compagnie ne soutenoit la conversation avec plus d'esprit & d'agrément. Dans ses discours, il faisoit de telles allusions aux objets de la vue, qu'on oublioit qu'il étoit aveugle. On n'appercevoit chez lui ni humeur, ni distractions ; il savoit

écouter, ce qui eſt rare chez les Savans; il ne parloit pas avec moins de juſteſſe ſur les diverſes paſſions des hommes que ſur les ſujets de philoſophie. La force & la fineſſe de ſes expreſſions captivoit l'attention de tous ceux qui l'écoutoient; mais ſur-tout, le reſpect d'un vrai Mathématicien pour la vérité, paroiſſoit dans ſa converſation, & dans toutes les circonſtances de la vie où il ſe trouvoit: ce qu'il approuvoit ou blâmoit, ce qu'il aimoit ou mépriſoit, tout cela, il le manifeſtoit ſans partialité, & ſans déguiſement. Cette franchiſe qui le faiſoit chérir de tous ceux qui avoient le bonheur d'être connus de lui, & d'en être eſtimés, lui ſuſcita tous les ennemis qu'il eut, & lui cauſa diverſes altercations, que des gens plus fins & plus ſouples auroient mieux aimé éviter, que de ſe piquer d'une auſſi belle & auſſi ſcrupuleuſe ſincérité. Ce ſeroit omettre une choſe eſſentielle dans la vie du Docteur *Saunderſon*, que de ne point parler de

la manière dont il ſe diſpoſa à en ſortir. Dès que M. *Holmes* lui apprit que la gangrène faiſoit de tels progrès, que ſes meilleurs amis perdoient toute eſpérance, il reçut cette nouvelle avec beaucoup de tranquillité, & après un moment de ſilence, il reprit ſes eſprits, & parla avec autant de ſageſſe qu'il eût jamais fait en parfaite ſanté; il renvoya M. *Holmes* au lendemain au ſoir pour recevoir de lui la communion; mais avant qu'il vînt, il fut ſurpris par le délire, qui dura juſqu'à ſa mort.

ÉLOGE D'HOMÈRE.

Par feu M. l'Abbé ARNAUD.

LES anciens Poëtes, dans les Hymnes adreſſés aux Divinités qu'ils propoſoient à l'adoration des hommes, commençoient par Jupiter; & moi, dit Quintilien, dans un ſujet où je viens offrir des modèles à l'imitation des gens de lettres, je commence par Homère. Tout ce que l'Eloquence & la Poëſie peuvent avoir d'énergie & de grace, continue le même Auteur, c'eſt à lui que nous les devons; ſes forces ſurpaſſent les forces de l'eſprit humain; ſes beautés ſont innacceſſibles. Vainement entreprendroit-on de les égaler, & c'eſt déjà ſe montrer grand homme, que de les ſentir & de les comprendre.

Le langage de Quintilien eſt celui de toute l'antiquité : les Grecs même ne ſe bornèrent pas au ſentiment de l'admi-

ration, ils vouèrent à ce Poëte un véritable culte ; incertains du lieu de sa naissance, ils lui donnèrent le Ciel pour patrie : les Philosophes s'honoroient de lui devoir leurs dogmes & leurs découvertes ; les Législateurs appuyoient leurs sanctions sur son autorité, qui suffisoit pour les consacrer. Platon le fait marcher à la tête de tous les Auteurs Dramatiques. La nature prenoit aux yeux des Artistes nourris de ses ouvrages, un caractère de grandeur & de majesté qui se reproduisoit dans toutes leurs compositions : aussi Législateurs, Poëtes, Philosophes, Orateurs, Artistes, l'Antiquité les suspendit tous au génie de cet homme extraordinaire, comme il avoit suspendu lui-même la chaîne entière des êtres au trône de Jupiter.

Lorsque, au commencement du siècle, une philosophie mal entendue voulut faire mépriser les modèles que la barbarie avoit trop long-temps fait oublier, lorsqu'on se déchaîna particulièrement contre Homère, s'étoit-on bien pénétré du mérite des Ecri-

vains, & de la Grèce & de Rome, dont on osoit combattre l'opinion? pouvoit-on se dissimuler que ces Ecrivains, soit Historiens, soit Orateurs, soit Poëtes, ne parlent jamais d'Homère sans que leur imagination s'enflamme, sans que leur génie s'élève? avoit-on considéré l'étendue & la durée du règne de son génie? & n'eût-il pas été plus philosophique de remonter au principe de ce vieux respect, de pénétrer la raison d'une impression si profonde & si générale, que de tâcher d'ébranler les fondemens d'une domination appuyée sur le suffrage unanime de toutes les Nations éclairées, & affermie par trente siècles?

Mon intention n'est pas de discuter ici des sophismes dont la raison & le goût ont triomphé; mais voulez-vous leur ôter pour jamais ce qu'ils pourroient avoir de séduisant? jettez un coup-d'œil sur la postérité littéraire d'Homère; l'Enéïde de Virgile, la Jérusalem délivrée du Tasse, le Télémaque de Fénélon, la Henriade

de Voltaire : voilà ce que vous lui devez. Que devons-nous aux attaques qui lui ont été livrées ? des raiſonnemens ingénieux, mais arides, où les efforts de l'eſprit ſont ſubſtitués aux grands mouvemens de l'ame, la ſubtilité à la profondeur, la ſingularité des idées à la connoiſſance des reſſorts qui meuvent le cœur humain ; des raiſonnemens qui ne ſont propres qu'à glacer l'imagination, qu'à rétrécir le génie, qu'à produire enfin dans le libre empire des arts, tous les maux de la ſervitude.

Il faut juger, diſoit-on, du progrès des arts & du goût, par les progrès de la philoſophie & de la raiſon ; comme s'il y avoit rien de commun entre les lumières de l'eſprit & la ſenſibilité de l'ame. Hélas ! de tous les exercices, c'eſt celui de la raiſon qui coûte le plus à cet être que nous avons appellé raiſonnable, quand au contraire le cœur humain demeure toujours ouvert aux objets qui appartiennent au ſentiment. Il n'y a point

d'hommes qu'une action vertueuſe & ſublime ne tranſporte de plaiſir & d'admiration ; il n'en eſt point qu'une attrocité ne pénètre d'indignation & d'horreur ; mais y en a-t-il beaucoup qui s'affligent d'une grande erreur, & qu'une grande vérité faſſent treſſaillir ?

Leibnitz a judicieuſement remarqué que dans l'eſpace d'une ſeule année, cent hommes qui raſſembleront leurs forces & leurs lumières pour les diriger vers un même but, feront plus pour l'avancement d'une ſcience, que ne pourra faire un ſeul homme dans l'eſpace de cent ans ; mais verra-t-on jamais ſortir un chef-d'œuvre de Poëſie, d'Eloquence, de Peinture & de Muſique, des idées combinées & réunies d'une ſociété de Poëtes, d'Orateurs, d'Artiſtes ? C'eſt par la communication des faits, des obſervations, des expériences, des découvertes que la ſcience s'accroît & ſe perfectionne ; or, la ſenſibilité, l'imagination, le génie, ſont incommunicables. Auſſi l'eſprit de

conquête doit-il néceſſairement régner dans toutes les ſociétés deſtinées à cultiver les ſciences exactes, pendant que celles qui ont pour objet de veiller ſur le bon goût, doivent ſe borner à l'eſprit de conſervation.

Lorſque les uns renverſoient ainſi les limites & les objets des ſciences & des arts, les autres croyoient attaquer Homère avec plus d'avantage, en lui oppoſant les règles de l'Epopée. Ils avoient donc oublié que c'eſt encore à Homère que nous devons ce qu'il y a de plus important dans ces règles, puiſque c'eſt d'après ſes Ouvrages que le plus pénétrant & le plus judicieux obſervateur qu'aient jamais eu les beaux-arts, a tracé ſon Art Poétique.

Ici, qu'il me ſoit permis de faire quelques remarques qui, dans aucun temps, ne furent peut-être plus néceſſaires.

1°. Il eſt impoſſible que les règles, fruits de la réflexion tranquille, atteignent jamais le vol du génie, & qu'elles

s'étendent à toutes les beautés qu'on peut faire entrer dans les différens ouvrages qui demandent de l'enthousiasme : car le propre de l'enthousiasme est de transporter, non l'imagination au-delà des bornes de la raison, mais la raison au-delà des bornes de l'art.

2°. En poèsie, en peinture, & dans tous les arts dont l'objet est de tromper doucement les sens & d'intéresser le cœur en agitant l'imagination, les règles ne peuvent être envisagées que comme des moyens faciles & sûrs pour arriver aux effets qu'on se propose ; toutes les fois donc qu'un Ouvrage opérera ces effets, au lieu de le condamner parce qu'on y aura violé les règles, la raison, la vraie philosophie, veut que nous regardions comme autant de règles inutiles, toutes celles qui y auront été violées.

Enfin, dans tout ouvrage d'imagination & de sentiment, si les beautés ne vous intéressent beaucoup plus que les défauts ne peuvent vous révolter ; si

votre première découverte eſt toujours celle des imperfections, & la dernière celle des traits de génie, & d'ame, regardez-vous comme étranger aux beaux-arts, abſtenez-vous d'en juger, ſur-tout, perdez l'eſpérance de pouvoir jamais y réuſſir.

Le prix que nous attachons aux vues intérieures, aux idées fines & déliées, à ce que nous appellons *eſprit*; l'empreſſement d'en avoir & d'en montrer; ſur-tout l'éducation qu'on nous donne & qui conſiſte à nous préſerver des fautes plutôt qu'à nous conduire aux beautés, à nous accabler d'une multitude innombrable de règles, à ne nous défier des exemples que pour confirmer ces règles, & à nous cacher la nature, pour ne montrer que des exemples: voilà la véritable origine de notre penchant à raiſonner, à diſcuter, à reprendre, lorſqu'il ne faudroit que ſentir. Voilà comment, pour nous former la mémoire, l'eſprit & le jugement, on appauvrit le tréſor de nos

ſenſations, en négligeant ou plutôt en attaquant, dès nos premières années, le germe de notre ſenſibilité.

Vous à qui la Muſe a ſouri au moment de votre naiſſance, & dont le talent a réſiſté aux efforts qu'on a fait pour l'égarer, jeune homme qui aſpirez à mériter un jour les hommages que vous vous empreſſez de rendre au génie, voulez-vous parvenir au grand ſecret d'enlever à la nature ſes crayons & ſes couleurs, & devenir ſon rival ? liſez, reliſez Homère ; laiſſez le Philoſophe lui reprocher d'avoir abaiſſé les Dieux juſqu'à la condition de l'homme ; vous, ne voyez qu'un Poëte qui élève l'homme juſqu'à la condition des Dieux, & qui par cette continuelle aſſociation de la terre avec le ciel, ennoblit toutes les paſſions, jette le plus grand intérêt ſur les actions de ſes perſonnages, & imprime à toutes les parties de ſon Poëme le caractère du merveilleux, en communiquant

niquant au merveilleux le caractère de la vraisemblance.

Si les mœurs de ses Héros vous paroissent simples, grossières & barbares, songez que telles étoient les mœurs de son siècle, & qu'il avoit à les peindre, & non à les réformer.

D'ailleurs, si vous faites attention que c'est à cette simplicité, à cette férocité de mœurs que nous devons les touches originales & fières de ses admirables tableaux, & que vous vivez dans un temps où la politesse, le luxe, les besoins multipliés à l'excès, ont presqu'effacé tous les grands traits de la nature; où la colère n'est que du ressentiment, l'amour que de la galanterie, l'amitié que de l'habitude, le courage que la crainte de l'infamie; loin de faire un crime à Homère de n'avoir pas représenté ses Héros avec nos vêtemens & nos physionomies, vous sentirez la nécessité de recourir à ses Ouvrages, pour apprendre à crayonner les passions grandes & fortes; ces pas-

ſions dont nos ames livrées à une infinité, je ne dis pas de deſirs, mais de petites fantaiſies, ne ſauroient fournir le modèle. Ainſi, à la renaiſſance des arts, lorſqu'on n'avoit plus ſous les yeux ces corps vigoureux à qui les travaux du Gymnaſe donnoient une expreſſion ſi reſſentie & ſi belle; Michel-Ange alloit puiſer dans l'étude de l'Antique les formes & les conceptions ſublimes qui ont immortaliſé ſon ciſeau; Michel-Ange qui, ſur la fin de ſa brillante & longue carrière, ayant perdu l'uſage de la vue, ſe faiſoit tranſporter au pied de ces monumens, les touchoit de ſes défaillantes mains, & après en avoir parcouru les contours, les embraſſoit en verſant des larmes qu'arrachoient à ſes yeux éteints l'admiration & la reconnoiſſance.

Pendant que des Critiques auſtères & froids diſcuteront rigoureuſement les comparaiſons d'Homère, & qu'ils les trouveront peu juſtes ou peu convenables, ou trop fréquentes, ou trop prolon-

gées, vous admirerez l'étendue & la puiſſance de ſon génie qui, ſe ſaiſiſſant de la nature entière, & liant au monde moral les phénomènes du monde phyſique, nous préſente les objets, tantôt ſous un jour nouveau, tantôt ſous un plus beau jour, & par une ſucceſſion rapide d'images & de tableaux, augmente ſans ceſſe le mouvement qu'il a une fois imprimé à notre ame : images, dont les unes d'autant plus ſublimes qu'elles ſont plus vagues, en ce qu'elles forcent l'imagination de s'élancer bien au-delà du terme où la parole a pu la conduire, appartiennent excluſivement à la Poéſie ; tandis que les autres, accompagnées des détails les plus ſenſibles, les plus vrais, les plus naturels, ſemblent être l'ouvrage du pinceau, plutôt que celui de la parole. Voulez vous un exemple des premières ? liſez le commencement du dixième Livre de l'Iliade.

« Domptés par le doux pouvoir du ſom-
» meil, les Chefs de l'armée Grecque

» repoſent tous dans leurs tentes ; Aga-
» memnon ſeul veille, tourmenté par
» la foule des penſées qu'il roule dans
» ſon eſprit ». Que fait le Poëte pour nous donner une forte idée du trouble de ſon Héros ? Il compare ſon agitation à l'agitation de l'air, lorſque l'embrâſant de ſon tonnerre, Jupiter annonce aux humains tous les ravages de la tempête ou tous les malheurs de la guerre.

Le ſeizième Livre du même Poëme vous fournit un bel exemple des ſecondes.

Etendu ſur le tillac du navire d'Achille, Patrocle voit la défaite des Grecs, & Patrocle fond en larmes ; Achille lui reproche ſa foibleſſe : « Tu pleures, lui dit-il,
» tu pleures comme un jeune enfant qui
» demande à ſa mère qu'elle le prenne
» dans ſes bras, la tient par ſa robe,
» s'efforce de rallentir ſa marche trop
» précipitée, & lève ſur elle ſes yeux
» innocens & chargés de pleurs, juſqu'à
» ce qu'elle l'enlève & le poſe ſur ſon
» ſein ».

Je ne préſente ici que des eſtampes froides & inanimées ; le texte, le texte ſeul vous offrira le tableau : car ne croyez pas jamais le connoître, ſi vous ne l'avez apperçu qu'au travers du voile de la traduction, & moins encore Homère, ſi vous ne l'avez vu face à face ; qu'on me permette cette expreſſion. C'eſt alors, & ce n'eſt qu'alors que vous pourrez contempler tous les tréſors de ſon génie ; tréſors qu'il a prodigués à ſa langue, & que ne ſauroit s'approprier aucun autre idiôme, mais dont tous les idiômes peuvent & doivent néanmoins profiter.

Là, vous verrez comment, par la réunion des mots, raſſemblant dans le plus petit eſpace poſſible pluſieurs images, pluſieurs idées, ou pluſieurs rapports, il jette dans ſon ſtyle une rapidité preſqu'égale à celle de la penſée ; comment, par le choix des termes & par l'heureuſe combinaiſon des élémens dont il les compoſe, il parvient à transformer en vraies images les ſignes conventionels &

arbitraires de la parole ; comment enfin, soumis à un vers toujours de même mesure, il en varie les mouvemens, les ralentit, les suspend, les précipite, conformément à la nature des choses qu'il se propose de représenter.

Est-il obligé d'employer un terme commun, une expression vulgaire, un mot peu mélodieux, peu sonore ? par la manière dont il les place, par les épithètes dont il les environne, tout devient harmonieux, tout prend le caractère de l'élégance & de la noblesse ; ainsi, pour me servir d'une comparaison prise dans Homère même, lorsqu'Ulysse se présente avec la figure d'un vieillard courbé sous le poids des ans & flétri par la misère, Minerve, en le touchant, lui donne la fraîcheur de la jeunesse, & la taille d'un demi-Dieu.

Ce ne fut qu'après avoir long-temps examiné toutes ces beautés & en avoir médité les principes & les effets, que Virgile en enrichit la langue & la Poésie

Latine. Traducteurs d'Homère, regardez Virgile ; comme lui, démêlez bien ce que les mœurs, les uſages, le génie de la langue vous permettent d'adopter & vous commandent de rejetter : ſur-tout, comme lui, pénétrez-vous de votre modèle, juſqu'à ce que ſon ame ſe ſoit pour ainſi dire communiquée à la vôtre, juſqu'à ce qu'emporté de ſon enthouſiaſme, vous voyiez, vous ſentiez la nature, comme il l'a ſentie & vue lui-même ; & la langue & la Poéſie Françoiſe vous devront des richeſſes, peut-être encore inconnues : car, qui oſeroit affirmer que notre langue ſoit parvenue à connoître toutes ſes forces ? Une traduction en vers du Poëme des Géorgiques, avoit été juſqu'à préſent regardée comme un Ouvrage impoſſible, & notre Poéſie ne nous avoit point encore offert ces particularités piquantes, ces détails heureux qui ne ſe montrent qu'aux yeux accoutumés à obſerver de près la nature, qui conſtituent la vérité de l'imitation, &

qui font un des principaux charmes du Poëme des Saisons.

Voilà ce que s'est proposé l'Académie Françoise en proposant pour le prix de poésie quelques traductions de morceaux d'Homère. Une multitude de vers sans idées, sans images, sans mouvement, & qu'on prend pour de la poésie ; de la prose plate & rimée qu'on prend pour des vers ; les grands modèles abandonnés pour s'attacher à une nature mesquine, basse & dégoûtante ; des autels élevés à la barbarie au sein de la capitale du monde littéraire : tout a dû déterminer l'Académie à ramener nos regards sur un Poëte grand avec simplicité, simple avec grandeur, & sublime sans efforts.

Fidelle aux principes qui l'ont toujours dirigée, on la verra compter avec complaisance tous les pas que vous feront les jeunes athlètes vers la gloire, encourager les efforts heureux, appeller le vrai talent & repousser le mauvais goût sans qu'elle daigne jamais s'occuper, moins encore

s'offenſer, ni des murmures de la médiocrité, ni des inſultes de l'ignorance. Quelques jeunes-gens de Clazomène ſalirent à Sparte les places où les Ephores ſiégeoient, & d'où partoient les Arrêts qui veilloient au maintien des loix; les Ephores ne ſe vengèrent, que par ce décret qu'ils publièrent le lendemain : *Que l'indécence & la malhonnêteté ſoient permiſes aux Clazoméniens.*

RÉFLEXIONS

Sur la Vie du Maréchal de Villars, relativement au Maréchal de Berwick.

Lorsque je rendis compte de la *Vie du Maréchal de Villars*, je terminai cet examen en obſervant qu'il ſeroit curieux de rapprocher ces *Mémoires* de ceux du Maréchal de Noailles, & de comparer les deux ouvrages ainſi que les deux hommes. Il en fut un troiſième, non moins digne d'entrer dans ce parallèle, c'eſt le Maréchal de Berwick.

Il nous a auſſi laiſſé des *Mémoires*. Employé dans les Négociations, dans les Conſeils & à la tête des armées, ſa carrière militaire offre ſur-tout des points frappans de comparaiſon avec celle du Maréchal de Villars. Un homme de guerre impartial & éclairé en tireroit des leçons

pour les gens de l'art, il y puiseroit des opinions peut-être bien contraires aux préjugés reçus.

Les actions du Maréchal de Villars furent éclatantes : celles du Maréchal de Berwick, sages & réfléchies ; le premier consultoit ses propres idées avant les circonstances : le second connoissoit mieux l'empire de celles-ci, & sut à propos y plier ses projets. Villars fit de la hardiesse & des batailles le principe de sa conduite à la guerre : Berwick les réserva pour les occasions seules où elles étoient indispensables. Tous deux habiles à employer les armées, le dernier n'en répandoit le sang qu'à la dernière extrémité. Il conserva l'Espagne à la Maison de Bourbon, tandis que Villars mettoit les frontières de la France en sûreté. Il est à remarquer que le Vainqueur de Dénain se confia souvent à la fortune, & Berwick toujours à la sagesse des projets ; aussi fut-il plus constamment heureux : Villars même le lui reprocha, lorsqu'il fut tué à Philipsbourg

d'un boulet de canon; mais Berwick laiſſoit peu de choſe à faire à la deſtinée, & l'étoile d'un grand homme de guerre n'eſt autre choſe que ſon habileté.

La carrière du Maréchal de Berwick fut moins agitée que celle de Villars, dont le caractère étoit plus impétueux; il s'irritoit moins des contradictions, il ramenoit les volontés au lieu de les braver; il ne demandoit jamais de grâces : Villars trouva preſque toujours les récompenſes au-deſſous de ſes ſervices; l'un & l'autre arrivèrent à la gloire par un mérite différent; celui du Maréchal de Villars frappera davantage le vulgaire.

Par ſa mère, le Maréchal de Berwick étoit neveu du Duc de Marlborough. » Telle fut l'étoile de cette Maiſon de » *Churchill*, dit *Monteſquieu*, qu'il en » ſortit deux hommes, dont l'un, dans » le même temps, fut deſtiné à ébranler, » & l'autre à ſoutenir les deux plus grandes » Monarchies de l'Europe ».

Villars n'a point rendu dans ſes *Mé-*

moires toute la juſtice qu'il devoit au Maréchal de Berwick. Nous remarquâmes dans le temps ſes préventions contre plus d'un de ſes contemporains. C'eſt au ſujet de ſes opinions ſur le génie militaire de Berwick, qu'on nous a adreſſé les réflexions ſuivantes : elles viennent d'une main trop reſpectable pour ne pas mériter toute confiance.

(Mallet du Pan).

Il eſt néceſſaire de commencer par rappeller deux campagnes de M. de Villars pour l'intelligence de ce que nous propoſons de développer.

Le Maréchal de Villars commandoit l'armée du Dauphiné en 1708, & n'avoit pu ſauver Exilles & Feneſtrelles que prit, pendant cette campagne, le Duc de Savoie, quoiqu'inférieur (1). Ce Prince

(1) Il n'avoit dans ſon armée que dix-huit bataillons Piémontois à cinq cents hommes chacun, faiſant au complet 9000 hommes, & vingt-

ayant, par ſes manœuvres, trouvé le moyen de ſe porter entre M. de Villars & ces deux places, on ne pouvoit plus empêcher leur priſe. Cependant M. de Villars attaqua Sezane, & l'emporta en préſence de l'armée ennemie, campée derrière ſur les hauteurs. Il ne jugea pas pouvoir pouſſer plus loin ſes attaques, & M. de Savoie ſe borna de ſon côté à défendre les poſtes qu'il avoit choiſis, à couvrir par-là ſes ſiéges & à les continuer. Les Commandans de nos places n'ayant aucun eſpoir d'être ſecourus, ſe défendirent très-mal, & ſe rendirent priſonniers de guerre. Celui d'Exilles fut caſſé & dégradé.

M. de Villars paſſa en Flandres en 1709, & M. de Berwick lui ſuccéda en

---

trois bataillons Allemands, montant également au complet à 16531 hommes, en totalité 25531, outre 9060 chevaux. L'armée Françoiſe étoit compoſée de 74 bataillons, qui auroient formé au complet plus de cinquante mille hommes d'Infanterie, & 3000 chevaux. *Voyez Quincy* tome 6, pages 30 & 31.

Dauphiné. Ce dernier ſut rompre, par un plan défenſif, inconnu juſqu'alors, les projets de l'Empereur & du Duc de Savoie. Ils ne doutoient pas de leurs ſuccès, vû la ſupériorité de leur armée, ayant l'année précédente pris deux places malgré leur infériorité. Cependant, non-ſeulement cette campagne, mais les trois ſuivantes furent heureuſes pour la France : M. de Berwick empêcha toujours les ennemis, malgré leur ſupériorité & leurs grands préparatifs, de faire aucune conquête, & d'entrer dans le Royaume, comme ils en avoient le deſſein.

La campagne de Flandres fut encore malheureuſe en 1709; les ennemis la commencèrent par prendre Tournay : ils donnèrent enſuite une ſanglante bataille à Malplaquet, d'où, malgré la grande perte qu'y fit leur armée, ils inveſtirent Mons, & finirent la campagne par la priſe de cette place.

Le Roi, ſoit par la comparaiſon de ces deux campagnes du Maréchal de Berwick

& du Maréchal de Villars, soit par d'autres motifs, parut être résolu à se réduire à la défensive également en Flandres pendant la campagne de 1710. Celle que venoit de faire en Dauphiné M. de Berwick, avoit augmenté en lui la confiance du Roi. M. Voisin, Secrétaire d'Etat de la guerre, lui propose, de la part du Roi (1), de prendre le commandement de l'Armée de Flandres, jusqu'à ce que la blessure que le Maréchal de Villars avoit reçue à Malplaquet, lui permît de commander. M. de Berwick accepte la proposition; mais à condition qu'il partira sur le champ pour la frontière, afin d'y faire avant l'ouverture de la campagne les préparatifs qu'il jugeroit nécessaires pour une bonne défensive. La condition ne fut pas acceptée; car M. Voisin n'en parla plus à M. de Berwick. Cet arrangement, selon toute apparence, ne convint point à M. de Villars. Il consentoit,

(1) Mémoires de Ber, tome 2, page 90.

même desiroit d'avoir avec lui le Maréchal de Berwick ; mais il redoutoit que ce Général ouvrît tout seul la campagne. La condition qu'il avoit mise, l'auroit rendu maître du plan de la campagne, & par une suite nécessaire, de la conduite. Cependant le Roi écrit à M. de Villars, pour lui donner pour exemple la dernière campagne de M. de Berwick en Dauphiné. M. de Villars nous apprend lui-même que Louis XIV lui avoit fait remarquer que M. de Berwick entendoit parfaitement la science de bien fermer un pays. Les faits parloient, il ne pouvoit en disconvenir ; mais en même-temps il paroît chercher à diminuer les talens du Maréchal de Berwick pour la guerre offensive. Le Roi vouloit sans doute calmer l'ardeur de M. de Villars, comme il le dit lui-même dans sa vie, lui faire prendre goût pour la défensive, & l'encourager à la bien soutenir en Flandres, où le Roi s'y étoit réduit pour la campagne de 1710 ; mais ce parti n'eut au-

cun ſuccès. Les ennemis prirent, cette même campagne, Douay, Béthune, Saint-Venant, Aire; & la ſuivante, Bouchain. M. de Berwick prétend cependant dans ſes Mémoires, qu'avec des meſures bien priſes pendant l'hiver, il étoit très-poſſible de garantir Douay & toutes les places depuis la mer juſqu'à la Sambre. Peut-être pourroit-on dire du Maréchal de Villars, avec plus de vérité, l'inverſe, de ce qu'il dit ſans fondement de M. de Berwick, comme on va le voir : *Que M. de Villars étoit encore plus propre à l'offenſive qu'à la défenſive.* Ce ne fut qu'après la retraite de M. de Marlborough de l'armée des alliés, la paix de l'Angleterre avec la France, & le combat de Denain, que M. de Villars ſe trouvant alors à la tête d'une armée bien ſupérieure à celle du Prince Eugène, reprit l'offenſive, & preſque toutes les places que les ennemis nous avoient enlevées. Mais revenons à notre propos.

Les éloges que Louis XIV avoit faits

du Maréchal de Berwick, étoient bien propres à faire naître dans un Général la jalousie & la crainte d'un rival, & à lui donner de l'inquiétude ; M. de Villars avoit assez d'esprit pour bien tourner une lettre dans une occasion délicate : celle-ci produisit les deux lettres dont nous allons donner les extraits.

LETTRE de M. de Villars à M. Voisin, Secrétaire d'Etat de la Guerre, du 23 Avril 1710, *Tome II, page* 147.

« Si Sa Majesté veut être tranquille » pour son armée pendant que je ferai » aux eaux, c'est d'y envoyer M. le Ma- » réchal de Berwick ; & permettez-moi » de vous dire que le moyen de le faire » venir sans répugnance de sa part, c'est » de lui en mander la situation ; que le » Roi ne veut point que l'on cherche » une action ; & comme parmi ses au- » très talens pour la guerre, Sa Majesté » a remarqué qu'il entendoit parfaite-

» ment la ſcience de bien fermer un
» pays, elle ſera bien aiſe qu'il donne
» le reſte de la campagne à mettre en
» bon état la nouvelle frontière qu'il s'eſt
» faite, qui tient de la mer, à Valen-
» ciennes. Le Maréchal de Berwick eſt
» aſſurément très-brave homme; & une
» marque que je le penſe ainſi, c'eſt
» l'envie que j'ai de le voir à une aîle
» pendant que je commanderai l'autre;
» mais je ſuis perſuadé qu'il eſt encore
» plus propre à une défenſive qu'à une
» offenſive; car pour marcher en avant
» & prendre poſte ſur un ennemi, j'ai
» reconnu cette campagne, par ſes ſen-
» timens fortemens ſoutenus par lui;
» qu'il ne ſe commettra pas volontiers
» à une action; mais il la ſoutiendra à
» merveille: c'eſt tout ce que le Roi
» demande dans le moment actuel ».

AUTRE Extrait de Lettre de M. de Villars à M. Voiſin, du 17 Juillet 1718, Tome ſecond, pag. 143.

« Je n'ai rien à me reprocher après la » lettre que j'ai pris la liberté d'écrire à » Sa Majeſté, lors du départ de M. le » Maréchal de Berwick; j'offris de ſervir » ſous lui, je l'offre encore.... Ayez donc » la bonté de mander au Maréchal de » Berwick qu'étant forcé d'aller aux eaux » dans la fin du mois d'août, le roi ne » peut confier ſa principale armée qu'à » lui, & véritablement je le penſe ainſi ».

Quand M. de Villars offrit de ſervir en Flandres ſous le Maréchal de Berwick, il comptoit bien qu'il ne ſeroit pas accepté; c'étoit choſe abſolument impraticable. Son caractère n'étoit pas propre à s'accorder à la tête d'une armée avec un autre général, comme faiſoient enſemble le duc de Marlborough & le prince Eugène; encore moins auroit-il ſupporté, comme il le propoſoit,

d'être aux ordres de ſon cadet de Maréchal de France, & de dix-neuf ans d'âge. Les principes ſur la guerre étoient trop différens entre MM. de Villars & de Berwick, pour être sûr de les voir ſe rapprocher toujours quand les occaſions l'exigeroient. M. de Villars vouloit toujours batailler ; il paroît même ne guère admettre d'autres moyens à la guerre. M. de Berwick ne vouloit donner de bataille que quand il ne ſavoit pas mieux faire ; c'eſt ce qu'on lui a entendu dire cent fois. Il leur auroit donc été ſouvent difficile de s'accorder. Quoi qu'il en ſoit, on trouve dans ces deux extraits que le maréchal de Villars reconnoiſſoit la ſupériorité du Maréchal de Berwick dans la guerre défenſive, le Roi d'ailleurs étant décidé à ne ſoutenir en Flandres qu'une guerre de ce genre. M. de Villars pouvoit être fondé à prétendre qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de choiſir M. de Berwick de préférence pour le remplacer, quand il ſeroit obligé d'aller aux eaux pour la bleſſure qu'il avoit

reçue à Malplaquet. Peut-être alloit-il trop loin en mandant au Miniſtre : *le roi ne peut confier ſa principale armée qu'à lui* (Berwick), *& véritablement je le penſe ainſi.* MM. de Catinat & de Vendôme vivoient alors, l'un & l'autre en état de commander les armées, & capables d'exciter la jalouſie de leurs rivaux par leurs grands talens pour la guerre. La même année M. de Vendôme alla commander en Eſpagne, après la bataille malheureuſe de Sarragoſſe, & y rétablit les affaires à Brihuega & à Villavicioſa. Cependant, après la campagne de 1708, en Flandres, M. de Villars pouvoit être en droit de croire que M. de Vendôme n'étoit pas baſtant vis-à-vis les prince Eugène & duc de Marlborough.

Mais en même temps que M. de Villars ſembloit mettre dans cette occaſion d'une guerre défenſive, M. de Berwick, au deſſus des autres généraux de ſon temps, il ne lui rendoit pas davantage toute la juſtice qui lui étoit due dans la partie brillante

de la guerre offenſive, quoiqu'il lui reconnût, dans cette partie même de la capitale, & qu'il convînt que ce général ſoutiendroit à merveille une action. Il avoit ſans doute alors principalement en vue la bataille d'Almanza, & celle de la Boyne en Irlande, où M. de Berwick, commandant l'aîle droite, & n'ayant pas encore vingt ans, montra dès-lors des talens bien au-deſſus de ſon âge, & un courage héroïque, en chargeant dix fois (1) la cavalerie de l'aîle gauche des ennemis, bien ſupérieurs en nombre, & ayant à leur tête le Maréchal de Schomberg, qui fut tué dans une de ſes charges. Il eſt vrai que M. de Berwick ne ſe ſeroit pas compromis à une action par trop d'ardeur & ſans néceſſité, il ſavoit trop pour cela ménager le ſang précieux du ſoldat; mais quand il jugeoit l'action néceſſaire, il étoit auſſi actif, & peut-être plus entreprenant qu'aucun autre général. L'on ne

(1) Mémoires de Berwick, tome 1, pag. 71.

peut

peut mieux trouver les preuves de ce qu'on avance, que dans les mémoires de Berwick & les détails de ſes campagnes : on ſe propoſe donc de les donner ici en abrégé.

Commençons par la campagne de 1704, & nous ne pouvons mieux faire que de copier ici ces mêmes mémoires, tome premier, page 261.

« La Cour de Madrid, avertie de ce » qui ſe paſſoit ſur la frontière, com- » mença à avoir une ſi grande frayeur, » qu'elle m'envoya ordre de reſter ſur la » défenſive, & ſur-tout de ne point riſ- » quer une action. Je répondis qu'il fal- » loit néceſſairement défendre Lagueda, » ne connoiſſant point d'autre poſte où » je puſſe arrêter les ennemis, & les em- » pêcher d'aller à Madrid. Sur cela l'on » me récrivit encore qu'abſolument l'on » me défendoit une action, & qu'ainſi » j'euſſe à me retirer à meſure que les » ennemis avanceroient. Malgré tous ces

» ordres positifs du Roi d'Espagne, je » crus qu'il y alloit de sa Couronne de » n'en rien faire, & je résolus de dé- » fendre Lagueda, au hasard de tout ce » qui pourroit en arriver, étant con- » vaincu que si je ne le faisois pas, » l'Espagne étoit perdue ; ainsi qu'il va- » loit mieux risquer la bataille avec quel- » que espérance de succès, que de tout » abandonner & tout perdre sans coup » férir ; manœuvre honteuse & infâme ».

En conséquence, le Maréchal de Berwick, malgré son infériorité effrayante de plus du double au-dessous des ennemis, marche en avant, prend poste sur Lagueda, à Cindad-Rodrigo, frontière de Portugal, présente la bataille aux ennemis, & soutient son poste par des manœuvres savantes & hardies ; ils cherchèrent en vain pendant plus de trois semaines à le déposter, ils firent même une tentative pour le combattre ; mais sa contenance n'étant pas celle de quelqu'un qui voulût les laisser passer impu-

nément la rivière, ils n'oſèrent point ſe compromettre à une attaque ſérieuſe; l'affaire ſe paſſa en une canonade, & les ennemis ſe retirèrent. Ils ſe déterminèrent enfin à finir la campagne, & à rentrer en Portugal pour y prendre leurs quartiers. Je doute fort qu'aucun autre Général, même le Maréchal de Villars, malgré ſon goût pour batailler, eût oſé ſe déterminer au parti hardi que prit alors le Maréchal de Berwick, & qui exigeoit en outre le plus grand courage d'eſprit.

Le Maréchal de Berwick, à la fin de 1725, fut chargé du ſiége du Château de Nice, opération d'une guerre offenſive; on ne lui donna pour cette entrepriſe que ſeize bataillons; il emmena de plus avec lui deux cents Dragons, ne pouvant ſonger à en avoir davantage à cauſe de la rareté des fourrages. Arrivé devant la place le 31 Octobre, il attendit que la ville ſe rendît, ce qui fut le 14 de Novembre, pour bien reconnoître le

Château, & choisir le côté de l'attaque. La place avoit trois fronts, l'un du côté de la ville, un autre de celui de Simiers, & le troisième du côté de Montalban. On lit dans les Mémoires de Berwick, Tome premier, page 295 : « Nous trou-
» vâmes que celui de la ville se mon-
» troit le plus, mais qu'il étoit difficile
» d'y conduire du canon, & de le pla-
» cer ; de plus, les ouvrages étoient sur
» des rocs vifs, cachés par une chemise
» de maçonnerie, sur lesquels le canon
» n'auroit rien fait (on ne pouvoit espé-
» rer plus de succès en se servant de la
» mine). Le Duc de Vendôme, qui
» avoit commandé dans la ville, étoit
» cependant pour cette attaque. Celui
» de Simiers avoit pareillement ses dif-
» ficultés par rapport à l'emplacement
» des batteries ; mais il y avoit de plus
» une trop grande quantité d'ouvrages,
» une double enceinte, un fossé taillé
» dans le roc, miné par-tout : ce qui,
» vu la saison & le peu de troupes que

» nous avions, qui ne faiſoient que cinq
» mille hommes, auroit rendu cette at-
» taque des plus longues & des plus
» douteuſes. Le Maréchal de Vauban
» vouloit abſolument que j'attaquaſſe le
» Château par cet endroit; le Roi m'en
» avoit envoyé par un Courier le projet
» & le plan qu'il en avoit fait: mais par
» les raiſons ſuſdites, je ne le voulus
» pas. Le Maréchal de Catinat, qui, en
» 1691 l'avoit attaqué par-là, ne l'au-
» roit pas pris ſi par bonheur une bombe
» n'eût fait ſauter le magaſin, & détruit
» le puits. Il ne reſtoit donc que l'atta-
» que du côté de Montalban, que nous
» trouvions la ſeule praticable, tant à
» cauſe de la commodité d'y conduire
» du canon, que par le manque d'ou-
» vrages que l'on avoit négligé d'y faire
» dans la ſuppoſition que l'eſcarpement
» empêcheroit d'y pouvoir monter ».

Je doute encore qu'il ſe trouvât beaucoup de Généraux qui oſaſſent prendre ſur eux le parti auquel ſe détermina

M. de Berwick. Il eut donc encore le courage d'esprit d'attaquer la place par le côté de Montalban, contre l'avis du Maréchal de Vauban, qui avoit jugé le Château imprenable par le front, & contre la décision du Roi. Il falloit réussir pour ne pas se perdre. Afin de prouver à Louis XIV que ce Prince avoit été trompé, ainsi que le Maréchal de Vauban, & que ce n'étoit pas un heureux hasard qui lui eût soumis la place comme au siége qu'en fit M. de Catinat, mais qu'il l'avoit emportée de vive force par les moyens que l'art enseigne, en ouvrant la place en trois endroits, & y faisant de larges brêches au haut desquelles on pouvoit arriver, il y monta à cheval avec cinquante Officiers (1).

Suivons le Maréchal de Berwick dans sa campagne de 1706 en Espagne. Réduit au commencement de cette campagne à huit ou neuf mille chevaux, vis-à-vis

(1) Mémoires de B., T. 1, pag. 301, 302.

une armée de quarante mille hommes, ayant été obligé de jetter dans les places presque toute son infanterie, il ne pouvoit songer qu'à une défensive, où il harceleroit cependant l'ennemi dans ses marches, ses fourrages, ses convois; c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire alors offensivement. En conséquence il se tenoit toujours campé sur l'ennemi, & ne levoit le piquet qu'après s'être fait tirer du canon. Aucun détachement ne sortoit du camp ennemi qu'il ne tombât dessus; il faisoit toujours quelques prisonniers; &, par le calcul qu'on en fit à la fin de la campagne, le nombre passoit dix mille; mais du moment que le secours de France, qu'il attendoit, l'eut rendu aussi fort que les ennemis, il prit l'offensive avec la plus grande vivacité; il les chassa de Madrid, & de toute la Castille; il les renvoya dans le Royaume de Valence & celui d'Arragon. C'est dans les Mémoires de Berwick, Tome premier, page 342, que l'on voit les dé-

tails de cette offenſive, l'une des plus vives & des plus ſavantes. Cette fin de campagne le conduiſit, en 1707, à la bataille d'Almanza, où il montra bien qu'il ne balançoit point à chercher & à donner une bataille quand il la jugeoit néceſſaire, & d'engager à la fois tout le front de l'armée pour remporter une victoire abſolument complette.

Dans le cas d'une action heureuſe au commencement de la campagne, il avoit déterminé dès l'hiver le ſiége de Lérida, & prévenu le Miniſtre ſur les grands préparatifs indiſpenſables à faire pour un ſiége; mais il n'en exiſtoit aucun de fait, quand M. le Duc d'Orléans ſe propoſa de l'entreprendre. Dans l'état où étoient les choſes, M. de Berwick n'en fut plus d'avis; malgré cela, le ſiége fut réſolu; mais comme on manquoit de tout ce qu'il falloit pour ſa réuſſite, on ſe trouva bientôt dans le plus grand embarras; M. le Duc d'Orléans étoit même preſque déterminé à le lever; M. de Berwick s'y

oppoſa alors ; il étoit entrepris, l'honneur des armes du Roi, celui de M. le Duc d'Orléans y étoient intéreſſées, il fit l'impoſſible, on remédia à tout, & Lérida fut pris. C'eſt ce qui faiſoit mander depuis, par M. le Régent, au Maréchal de Berwick : *Rien n'eſt difficile entre vos mains.*

On ne peut rien reprocher à M. de Berwick des malheurs qu'on éprouva en Flandres en 1708. Il avoit commencé la campagne ſur le Rhin avec l'Electeur de Bavière, vis-à-vis l'Electeur de Brunſwick & le Prince Eugène ; mais ce dernier ayant quitté ſon armée, & emmené avec lui un très-gros détachement pour aller renforcer en Flandres M. de Marlborough, le Maréchal de Berwick reçut l'ordre de la Cour de s'y porter avec un renfort auſſi conſidérable, & de joindre M. le Duc de Bourgogne. En faiſant la jonction de ſon corps d'armée avec celle de Flandres, il prit le mot de M. de Vendôme, une fois ſeulement par

obéiſſance pour le Roi, qui le voulut abſolument ; il ne fut plus enſuite que Volontaire auprès de M. le Duc de Bourgogne. M. de Vendôme, ſous ce Prince, commandoit ſeul l'armée ; tout ce qu'il décidoit, étoit approuvé par le Roi, & toujours ſuivi à la lettre.

M. de Berwick avoit ſi bien prévu dans cette campagne tous les événemens, qu'on croiroit que ſes lettres, qui les précédoient, auroient été ajuſtées deſſus après coup pour la juſtification de ſes avis. Il eſt évident que ſi on les eût ſuivis, on n'eût pas eſſuyé les déſaſtres qui arrivèrent ; Lille n'eût pas été pris ; malgré la perte du combat d'Oudenarde, la campagne auroit fini heureuſement comme elle avoit commencé. Voyez les Mémoires de Berwick, Tome ſecond, année 1708, & les Lettres du Roi, de M. le Duc de Bourgogne, de MM. de Vendôme, de Berwick, & de Chamillard, page 403 & ſuivantes, du même Tome.

Dans les quatre campagnes en Dau-

phiné, & en Provence, où le Maréchal de Berwick étoit sur la défensive, il ne perdoit point de vue de saisir l'offensive quand il le pouvoit. Quoiqu'il se fût affoibli de vingt bataillons, qu'il avoit de son propre mouvement remis au Roi, pour renforcer ses autres armées (1), croyant pouvoir s'en passer sans rien

(1) *C'étoit un grand présent dans ce temps-là*, dit le Président Montesquieu. M. de Villars, au commencement de 1711, dit *que quand il fut question de travailler pour les arrangemens de la campagne, chaque Général tira à soi, & tâcha de se faire l'armée la plus nombreuse.* Il auroit dû, ce me semble, excepter le Général du Dauphiné, au moins ne le pas comprendre avec les autres, qui, selon toute apparence, avoient raison, comme M. de Villars, de chercher à augmenter leur armée. Mais c'étoit chaque année la complainte du Maréchal de Villars; il avoit dit également en 1710 : *Pendant ce temps, les Généraux de Catalogne, du Dauphiné, de l'Allemagne, faisoient leurs armées, qu'ils fortifioient tant qu'ils pouvoient.* Voyez Tome second, page 105, 159, de la Vie de Villars.

craindre pour la frontière, dont la défense lui étoit confiée, il avoit projeté en 1711 le siége d'Exilles. Il se proposoit de profiter du mouvement que feroient les ennemis quand ils repasseroient les Alpes à la fin de la campagne pour aller prendre leurs quartiers en Piémont. Tout étoit combiné pour marcher au camp retranché de Saint-Colomban, & y arriver avant que le Duc de Savoie pût y porter du secours : ving-six bataillons étoient destinés, & suffisans pour attaquer le camp à la fois par différens endroits, le prendre, & s'y établir ; les François une fois postés autour de cette place, les ennemis ne pouvoient plus en empêcher la prise ; mais la trop grande vivacité d'un Officier-Général fut cause que tout échoua. Il attaqua de son côté vingt-quatre heures plutôt qu'on n'en étoit convenu ; & étant repoussé comme il devoit s'y attendre, en attaquant tout seul, il fit ensuite la faute de se retirer trop précipitamment, abandonnant tout-à-fait

l'entrepriſe. Elle eût réuſſi cependant infailliblement malgré ce premier échec, ſi cet Officier fût reſté, s'il eût attendu MM. d'Asfed & Dillon, qui marchoient par un autre côté, & eût attaqué de nouveau, & de concert avec eux les retranchemens au temps convenu, après leur avoir donné les ſignaux de leur arrivée, & les avoir reçus de leur côté, comme il lui étoit preſcrit dans ſon inſtruction. Voyez les Mémoires de Berwick, Tome ſecond, page 134.

La levée du blocus de Gironne, que faiſoit le Comte de Staremberg, en 1713; le ſiége de Barcelonne, en 1714; la campagne d'Eſpagne, de 1719; celle de Kell & de Philisbourg, en 1733 & 1734; toutes offenſives, font également honneur à M. de Berwick, & concourent pour établir ſa réputation d'un Général de génie dans tous les genres.

La différence de caractère & de principes rendoit ſouvent à la guerre MM.

de Villars & de Berwick d'avis différent; mais M. de Villars, en toute autre occasion, étoit porté à désapprouver toujours la conduite du Maréchal de Berwick. Il paroît le blâmer de n'avoir pas suivi en Ecosse le Prétendant, après la mort de la Reine Anne, sa sœur. Il ne faisoit pas sans doute attention que M. de Berwick étoit naturalisé François avec l'agrément du Prétendant, & que Louis XIV, ensuite le Duc d'Orléans, devenu Régent du Royaume, lui avoient fait la défense expresse & sérieuse de sortir du Royaume; M. de Villars oublioit qu'il s'étoit engagé lui-même plusieurs fois par serment, comme le Maréchal de Berwick, à ne point quitter le Royaume sans permission par écrit. Ici, loin de la donner au Maréchal de Berwick, on le lui défendoit. Il est vrai que c'est dans la bouche des personnes intéressées que M. de Villars met ces reproches; mais c'étoit approuver tacitement ces plaintes contre le Maré-

chal de Berwick, que de les rapporter simplement sans s'expliquer davantage comme fait le Maréchal de Villars.

M. de Villars paroît aussi désapprouver M. de Berwick de n'avoir pas refusé, en 1719, le commandement de l'armée contre l'Espagne. Il n'ose pas cependant donner encore cette improbation comme de lui, il l'attribue à M. de Spinola, Ambassadeur d'Espagne ; mais elle est tout aussi mal fondée que la précédente. Le Régent avoit une entière confiance à tous égards dans le Maréchal de Berwick, & l'avoit choisi de préférence pour le commandement de l'armée, sans que M. de Berwick eût fait aucunes démarches pour l'obtenir. Un sujet qui a reçu d'un Prince étranger des bienfaits pour de très-importans services qu'il a rendus à ce Prince, ne peut être pour cela relevé de la fidélité & des services qu'il doit à son propre Prince, quand ce seroit pour attaquer le même Prince qui l'a obligé ; mais la position où se trouvoit alors M. de

Berwick, ajoutoit encore aux obligations du ſujet. Il étoit alors Commandant en Guyenne, frontière d'Eſpagne, & en activité de ſervice ; il reçoit l'ordre de marcher contre l'Eſpagne : il ne peut aſſurément ſe diſpenſer d'obéir, quelqu'affligé qu'il fût d'ailleurs de cette guerre. C'étoit le Duc de Liria, devenu Eſpagnol, & marié en Eſpagne, qui poſſédoit les biens que Philippe V avoit donnés à ſon père le Maréchal de Berwick. Chacun fidèle à ſon Prince, & méritant ſa confiance, ils ſervoient l'un contre l'autre. Qu'il nous ſoit permis de renvoyer le Lecteur, à ce ſujet, au portrait du Maréchal de Berwick, par Milord Bolingbroke ; à l'ébauche de l'éloge hiſtorique du Maréchal de Berwick, par le Préſident de Monteſquieu, où la matière eſt traitée, l'un & l'autre placés à la tête des Mémoires de Berwick, & au ſecond Tome de ces Mémoires, pages 259 & 294.

Milord Bolingbroke, dans ſon portrait

du Maréchal de Berwick, finit par dire : « Qu'il eſt bien ſûr d'avoir omis plu-» ſieurs de ſes vertus ; & que ſes plus » grands ennemis, ſi tant eſt qu'il en » eût, ne ſauroient lui imputer aucun » vice..... Que ſa mémoire ſera chère à » tous ceux qui ont eu le bonheur de » le connoître, comme du meilleur » grand Homme qui ait jamais exiſté ».

Le Préſident de Monteſquieu, dans ſon Eloge Hiſtorique du Maréchal, reconnoît que perſonne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent ; qu'il n'a guère obtenu de graces ſur leſquelles il n'ait été prévenu ; que quand il s'agiſſoit de ſes intérêts, il falloit tout lui dire ; qu'il ne diſoit jamais du mal de perſonne ; qu'auſſi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.

Il ne parloit jamais de lui ; la modeſtie & l'exacte vérité ont toujours fait & marqué ſon caractère ; rien ne s'accorde

mieux que la noble ſimplicité de ſon ſtyle, avec ces qualités diſtinctives du véritable grand Homme, expreſſion ſi profanée de nos jours.

IDÉES

Sur les libelles, la liberté de la presse, les Gens de Lettres, &c.

Qu'est-ce qu'un libelle ? Un ouvrage écrit ou imprimé, qui tend à noircir la réputation d'un citoyen, & à diminuer la considération dont il jouit.

La publication de cet ouvrage est un délit, personne n'en doute ; mais comment apprécier ce délit, comment le mesurer ? voilà le point difficile.

Il faut le mesurer par le mal qu'il cause : il diminue la considération dont jouit un citoyen. Et qu'est-ce que cette considération ? c'est la confiance que le public a dans les vertus & les qualités d'un individu.

Que reçoit-il en échange de cette confiance qu'il a su inspirer ? Il trouve des amis qui le secourent dans ses besoins, des protecteurs qui l'élèvent à des places,

des récompenſes pour ſes ſervices & ſes talens : il reçoit en échange des agrémens dans la vie civile ; les portes de maiſons honnêtes lui ſont ouvertes, l'eſtime le devance par-tout, & par tout elle le fait accueillir.

Le libelle qui enlève à un citoyen ſa conſidération, lui enlève donc cette foule de biens qui viennent à ſa ſuite.

Il lui fait donc un mal inappréciable, car comment apprécier cette perte ? le vol de bijoux, de biens a une meſure ; le bijou, la terre s'eſtime par l'argent ; mais y a-t-il une meſure pour la confiance que j'avois inſpirée à tant de gens qui m'eſtimoient ? y a-t-il une meſure pour les jouiſſances morales qu'elle me procuroit ? Non, c'étoit mon bonheur ; vous m'enlevez tout en m'en privant : mettez à côté tant d'or que vous voudrez, ce contrepoids n'équivaut point à mon bonheur ; l'or ne remplace point les jouiſſances de l'ame.

C'eſt donc une grande folie aux loix

anciennes d'avoir voulu tarifer les calomnies avec de l'argent. Ces anciens ne s'eſtimoient guères, puiſqu'ils peſoient leur opinion avec de l'or.

L'or peut procurer des jouiſſances phyſiques, mais il ne procure point celles de l'ame; s'il faiſoit renaître la confiance, l'or ſeroit le vrai remède de la calomnie.

Obſervez les effets des libelles; ils obligent l'honnête-homme à ſe juſtifier, & ſait-on combien cette obligation eſt pénible & douloureuſe pour l'honnête-homme?

Il ſe dit : l'être qui m'écoute ſuppoſera qu'il y a quelque fondement au délit qu'on me reproche; s'il ne m'en croit pas tout-à-fait coupable, peut-être il ſuppoſera que je ne ſuis pas entièrement pur & irréprochable; & y a-t-il rien de plus cruel pour une ame pure, que de reſſentir même le ſouffle du plus léger ſoupçon?

Il ſe dit : en me voyant employer des formules, des moyens, des principes que

l'impoſture employa ſi ſouvent, me diſtinguera-t-on des impoſteurs ? ma défenſe ne réveillera-t-elle pas dans l'eſprit l'idée de leur audace? & ce réveil d'un rapport ſi affligeant pour moi, n'invitera-t-il pas à une incertitude déshonorante? qui pourra la diſſiper?

Je montrerai de la chaleur, l'impoſture en montre auſſi; je montrerai de la candeur, l'effronterie la copie ſi bien; je défierai mes ennemis de fournir des preuves, mais le crime ſecret & myſtérieux n'a-t-il pas ſouvent fait heureuſement le même défi? Tout eſt commun, oui, tout l'eſt dans ce combat entre l'innocence & le crime, entre la vérité & le menſonge.

Le public qui m'entend a toujours devant les yeux mon intérêt perſonnel, il en porte, il en étend l'idée ſur toute ma défenſe. Si je peins fortement ma douleur, cet intérêt lui dit que j'exagère; ſi je m'appuie ſur les grands principes de la philoſophie, l'intérêt les rétrécit,

les abaiſſe, il dit que j'en ai beſoin ; ainſi pour ne pas déshonorer la philoſophie, il faudroit preſque renoncer à ſes armes ; car telle eſt la foibleſſe de la plupart des hommes, qu'ils n'ont jamais la généroſité de détacher la vérité de celui qui la prêche, ni ſes maximes de ſon intérêt. Le vulgaire a l'injuſtice de les unir chez les autres, parce qu'ils ſont preſque toujours unis chez lui. O combien cette idée eſt affligeante pour l'homme qui penſe ! combien il lui pèſe d'imaginer qu'on le croie intéreſſé à défendre le ſyſtême qu'il défend !

Quelle inégalité dans le combat entre un calomniateur & l'honnête-homme qu'il outrage !

Le premier a prévenu l'eſprit du public, & c'eſt beaucoup ; c'eſt tout même dans bien des occaſions, car le public eſt tout-à-la-fois léger & orgueilleux : léger, il adopte vîte & ſans trop d'examen les premières impreſſions qu'on lui donne : orgueilleux, il les défend avec

opiniâtreté, quand il les a adoptées; de juge alors il descend au rôle d'accusateur; il devient l'avocat du calomniateur même; il soutient par vanité la calomnie inventée par méchanceté.

Et voyez quelle est la position de l'honnête-homme qui se présente à lui, qui lui crie: je suis innocent: vous êtes innocent, lui répond le public, j'ai donc mal jugé, je n'ai donc pas examiné, je suis donc ou partial ou mal instruit; cela n'est pas possible. Mais écoutez ma défense.

On l'écoute, soit; mais avec quelle oreille? celle de la prévention, de l'inattention; on est bien moins occupé à peser ses raisons qu'à chercher de nouveaux motifs pour le condamner, qu'à chercher à justifier la première condamnation: on accumule sophismes sur sophismes; on se défend de l'intérêt qu'il veut, qu'il doit inspirer, on lui reproche tacitement son énergie & cette dignité qui convient si bien à l'innocence.

L'intérêt qu'on prend à un accusé ne

peut

peut être que le produit d'une attention ſérieuſe donnée à ſa défenſe. Par cette attention on ſe met inſenſiblement à ſa place, on devient lui, on reſſent ſes douleurs, ſon indignation, on l'exhale avec la même force. Le public prévenu, qui n'écoute, qui ne lit qu'avec légéreté, ne peut revêtir cet intérêt.

Prévenu, l'énergie de la défenſe ne lui ſemble qu'une reſſource oratoire, la dignité qu'une audace coupable, la force du raiſonnement que l'abus du raiſonnement; enfin la confiance même de l'innocent détruit celle du public; ainſi tout tourne contre lui juſqu'aux armes que la vérité lui fournit, & c'eſt la prévention, la préocupation qui opère cet effet étrange.

D'ailleurs la juſtification de l'innocent eſt preſque toujours longue, lorſque le trait de la calomnie a été rapide; & c'eſt preſqu'un délit d'être long, étendu dans ſa défenſe; cette longueur eſt une peine, un fardeau pour le public; car dans ce ſiècle, & dans les capitales ſur-tout, on

cherche à jouir, à accumuler dans un moment le plus de jouiſſances poſſibles. L'eſprit eſt au nombre de ces jouiſſances ; on cherche à en acquérir, on cherche à s'inſtruire, moins pour être inſtruit que pour le paroître : on s'inſtruit profondément des frivolités qui ſont à la mode ; on effleure les objets ſérieux qu'elle dédaigne, on aime à connoître l'homme que fixe l'opinion publique, on examine ſes traits, ſa phyſionomie, on ſait ſon hiſtoire ; mais comme chacun lui reproche en ſecret de fixer plutôt que ſoi-même l'attention publique, chacun ſaiſit avec empreſſement le trait malin qui déshonore l'homme célèbre, & néglige la réponſe qui le juſtifie ; l'intérêt perce encore à travers cette marche ſecrette de l'ame. Soit laſſitude d'avoir à contempler le même objet, ſoit eſpoir de le renverſer & de monter ſur ſon piédeſtal, il n'eſt preſque perſonne qui ne condamne l'homme de génie attaqué, il n'eſt preſque perſonne qui ait le courage

de lire ſon apologie, encore moins de l'examiner : c'eſt un volume, dit-on, on a tant de choſes à faire ! on attend donc que l'opinion publique ait parlé ; on ſuppoſe qu'elle aura peſé mûrement tous les motifs ; au moins, on aime à penſer qu'elle l'a fait, pour s'exempter de cette beſogne déſagréable ; on juge d'après elle, & l'on condamne avec auſſi peu de ſcrupule, & avec autant de tranquillité de conſcience, que ſi l'on eût bien examiné l'affaire.

Tel eſt pourtant le Juge entre les mains duquel réſide l'honneur de l'homme le plus irréprochable.

C'eſt parce que les calomniateurs connoiſſent ſa foibleſſe & ſa facilité à ſe préoccuper, qu'ils calomnient avec tant de facilité, même la vertu la plus pure : on n'examinera pas, ſe diſent-ils, portons toujours le coup, il fera ſon effet

Et ces calomniateurs calculent bien, ils prouvent qu'ils connoiſſent l'eſprit pareſſeux & inſouciant du public.

Trois causes me semblent favoriser davantage la multiplicité des libelles. La facilité du public à se préoccuper, & à croire, la lenteur ou souvent l'indifférence des innocens à se justifier, les entraves qu'on met par-tout à leur justification.

Je ne connois qu'un moyen de détruire la première cause ; ce seroit de former les esprits de bonne heure au scepticisme. Il est bien peu de personnes qui ne croient avoir de bonnes règles pour guider leur croyance dans les faits, tandis qu'à peine est-il quelques règles, & peu d'individus privilégiés qui les possèdent. Aux yeux d'un Philosophe, tout invite à douter, & le vulgaire croit avec une facilité, qui décèle ou de la folie, ou la persuasion que l'art de fixer la certitude est portée au dernier degré.

Le croira-t-on ? le Philosophe même le plus pyrrhoniste semble perdre son pyrrhonisme dans l'usage de la vie civile ; lui, qui dans son cabinet, pèse avec

tant de ſcrupules les probabilités de l'Hiſtoire, adopte ſouvent avec facilité dans la converſation une fable qu'on débite ſur ſon voiſin, ſur ſon ennemi; il oublie ſes principes; il eſt homme alors, & ce malheureux intérêt perſonnel, qui ſouille tout, ſouille auſſi ſon jugement précipité.

La répugnance à ſe juſtifier, ſi naturelle au génie accuſé, enhardit encore les calomniateurs. Plein de confiance dans ſoi-même, dans ſa vie, il ſourit à la calomnie, plaint ceux qu'elle ſéduit, & ne daigne pas même les déſabuſer.

Un ſcélérat couvert d'infamie, m'attaque, dit Sénèque; je me demande auſſitôt : te ſens-tu bleſſé? non : ſois donc tranquille. Il faut que le chien enragé morde, que la chenille couvre de ſon écume ſale la feuille verte qu'elle dévore, que le ſerpent pique. Il ne dépend pas de toi d'arrêter ces effets néceſſaires : ta conſcience eſt pour toi, ſois donc tranquille & tais-toi.

Tais-toi ; veux-tu te mesurer avec un scélérat ? Combats avec ton égal, combats pour des vérités importantes ; laisse là ta défense, écris des Ouvrages utiles, vis bien, & ta vie te justifiera mieux que l'éloquence de Démosthène.

Le conseil de Sénèque me paroît grand, noble : il me semble voir une divinité assise sur les nuages, souriant aux blasphêmes des atômes qui nient son existence, & continuant à les éclairer.

Mais l'histoire même de Sénèque est une preuve que le Philosophe doit descendre quelquefois à réfuter des calomnies ; car enfin, s'il eût détruit celles que ses ennemis répandoient sur lui, s'il eût détruit des inculpations de cupidité, de bassesse, d'adulation, dont on l'a chargé, le siècle douteroit-il encore que sa vertu ait été bien irréprochable ?

Les Philosophes ne sont point situés comme les Gens de Lettres ordinaires : il est des parties dans la Littérature où l'on peut mériter l'estime du public par

ſon eſprit, quoiqu'on mérite auſſi ſa cenſure par ſa mauvaiſe conduite. La ſcience philoſophique n'admet point cet alliage; l'homme qui la cultive, qui la prêche, doit être pur & irréprochable : s'il ne l'eſt pas, on rit de ſes leçons, on l'accuſe d'hypocriſie, ſon hypocriſie ſemble juſtifier la perverſité d'autrui, & le public n'eſt point tenté d'entrer dans le ſanctuaire de la Philoſophie, lorſqu'on voit ſes Miniſtres s'en écarter ſecrettement.

Non-ſeulement le Philoſophe doit être irréprochable, il doit ſonger à le paroître, non pas y mettre de l'affectation, mais éviter avec ſoin le plus léger ſoupçon. Appellé à être l'inſtructeur du public, l'efficacité de ſes leçons dépend beaucoup de l'opinion qu'on a de ſes mœurs & de leur accord avec ſes principes. Les calomnies ne doivent donc point lui être indifférentes, & il doit les repouſſer; s'il les laiſſoit ſubſiſter, il nuiroit à la réforme qu'il doit opérer.

J'ai vu des hommes outragés ne point

vouloir se justifier, non qu'ils ne fussent parfaitement innocens ; mais ils craignoient qu'une apologie, même modérée, ne provoquât une nouvelle attaque, & ils aimoient mieux laisser tomber la première calomnie dans le silence.

Cette pusillanimité déshonore l'homme vertueux, l'ami de la vérité. Le calomniateur eût-il toute la rage des Zoïle, toute l'audace des Arétin, tout l'esprit des Aristophane, l'honnête homme doit le braver, lui répondre, l'écraser. En l'écrasant, il fait justice, il délivre l'humanité d'un reptile qui eût été dangereux.

C'est par le silence qu'on encourage ces insectes à piquer, à nuire. En les montrant au public du doigt de l'opprobre, on les fait rentrer dans la poussière.

Si dans ce combat le méchant a d'abord l'avantage, il le perd bien vîte, il suffit du courage & de la constance pour le lui enlever. Imprimez, s'il imprime,

juſtifiez-vous au tribunal des gens honnêtes, avec cette décence qui convient à vos juges & à vous-même, & le public ne verra en lui, qu'un monſtre couvert d'opprobres, dont on doit dédaigner les injures ; ſon nom ſera flétri, il paſſera de bouche en bouche, de ſiècle en ſiècle, pour déſigner la méchanceté, la lâcheté, l'infamie ; il figurera à côté de ceux des Zoïle & des Arétin.

Mais ſur-tout ne l'imitez pas dans ſes emportemens ; la colère gâte la meilleure cauſe, l'emportement eſt preſque toujours un indice ou d'une mauvaiſe tête ou de la défaite.

Cependant des hommes célèbres parmi nous n'ont pas été exempts de cette foibleſſe : Milton injuria Saumaiſe, Pope ſalit plus d'une fois ſes vers par des noms avilis.

D'autres Ecrivains ont voulu ſe venger d'une autre manière ; ils ont invoqué le ſecours des loix ; ils les ont accuſées d'être muettes, lentes, partiales, in-

complettes. Ils ſembloient craindre qu'il n'y eût pas de ſupplice aſſez grand pour punir leurs adverſaires !

Eh ! plût au Ciel que les loix euſſent toujours été muettes, qu'elles n'euſſent pas imprudemment parlé ſur ce délit qui n'étoit pas de leur reſſort.

Dans tous les temps, dans tous les pays, on a fait des loix contre les libelles, & par-tout elles ont été inutiles ou funeſtes. Le deſpotiſme Romain les multiplia; elles ne ſervirent qu'à faire immoler judiciairement les honnêtes & courageux défenſeurs de la liberté.

En Angleterre, on en a fait pour arrêter la licence de la calomnie ; mais la crainte qu'on avoit de donner des armes à l'autorité, a fait prodigieuſement reſtreindre l'action contre les Libelliſtes ; enſorte que cette loi eſt à-peu-près nulle. En effet, la puiſſance légiſlative, en voulant ſpécifier le cas où il y a libelle, s'eſt néceſſairement reſtreinte ; pour dix cas qu'elle a énoncés, elle en a omis des milliers.

L'adroit calomniateur a étudié les termes de la loi, il a connu les prohibés & ceux omis ; il s'eſt bien donné de garde de tomber dans les premiers, mais les autres lui ont ouvert une carrière aſſez ample. Il a donc calomnié ſous l'abri même de la loi, & il a fait des libelles impunément, ayant à la main l'acte du Parlement qui défend d'en faire.

Certes c'étoit une idée avantageuſe pour la liberté, que d'aſtreindre les Juges à ſe conformer aux termes de la loi ; mais il falloit pour cela que la loi fût parfaite. Or étant néceſſairement imparfaite, qu'en réſulte-t-il ? que le criminel ſe ſauve d'un côté par cette imperfection, de l'autre par la rigoureuſe obſervation de la lettre de la loi.

Un Prince qui s'occupe ſingulièrement de la réforme des loix, a dans ſes vaſtes Etats voulu abolir les entraves qu'avoit la liberté de la preſſe ; en les aboliſſant, il a fait des loix contre les libelles & contre leurs auteurs ; il n'a pas eu plus de

ſuccès à cet égard que les précédens légiſlateurs. Avec la liberté de la preſſe, on a vu éclore une foule de libelles, & les libelliſtes ont été également impunis.

La cauſe de ce déſordre eſt bien ſimple, c'eſt que la loi veut frapper là où elle ne peut pas frapper; elle veut étendre ſon action là où cette action eſt nulle; elle veut déterminer un délit indéterminable; elle veut le fixer lorſqu'il échappe à toutes les précautions; elle veut ſpécifier & claſſer ſes nuances, & ces nuances ſont innombrables.

Si la loi ſuit une définition vague & générale du libelle, il n'eſt aucun écrit auquel la méchanceté, appuyée de l'autorité, ne puiſſe l'appliquer, & c'étoit la reſſource ſous le deſpotiſme des Empereurs Romains.

Si la loi poſe des bornes à l'action du libelle, en ſpécifiant ces cas, le calomniateur ne franchira pas ces bornes, mais il imaginera des ſubterfuges pour échapper à la lettre de la loi: elle punit le li-

belliſte qui décline un nom, le libelliſte le taira ; mais il déſignera ſi bien l'honnête homme dont il voudra flétrir la réputation, que le public ne pourra s'y méprendre.

Mais d'ailleurs il gardera le voile de l'anonime ; & comment parviendrez-vous à lever ce voile ſouvent impénétrable ?

Je vous entends : l'Imprimeur qui a imprimé le libelle, & le Libraire qui l'a vendu, ſeront pourſuivis, condamnés.

Mais ne peuvent-ils pas taire leurs noms, ſe cacher ? comment les dévoilerez-vous ?

Il faudra donc tripler les procès ; & quelle reſſource qu'un procès ! on ſe punit ſoi-même en voulant ſe venger ; on croit appaiſer ſa douleur, on s'en crée un autre.

Je veux que vous ayez découvert le calomniateur, que vous l'ayez amené aux pieds des tribunaux, qu'il y eſſuie une condamnation humiliante ; grand Dieu ! cette condamnation vous dédommagera-t-elle de l'argent énorme que vous avez dé-

penſé, de vos démarches, de vos ſollicitations ſi humiliantes, de vos inquiétudes, des ſoupçons du public, de mille déſagrémens qui peut-être auroient été enſevelis avec l'oubli de l'injure ?

Vous êtes juſtifié, vous croyez l'être, votre arrêt à la main ; vous vous trompez. Sans doute vous l'êtes aux yeux de la juſtice ; mais l'êtes-vous aux yeux du public ? Non ; & c'eſt ici une réflexion qu'il faut peſer ; car elle fait ſentir toute l'inutilité des loix contre les libelles, & des jugemens contre les libelliſtes.

Obſervez quelle eſt la nature du délit ; il attaque l'opinion publique, c'eſt elle que le calomniateur cherche à changer. Or, la loi n'a rien, ne peut avoir rien de commun avec l'opinion publique ; cette opinion eſt elle-même une loi ; le public eſt lui-même un tribunal ; ce tribunal univerſel recevra-t-il donc la loi d'un tribunal particulier ? eſt-il obligé de lui déférer ? lui défère-t-il dans le fait ?

Pour que l'opinion publique déférât à

un jugement particulier, il faudroit qu'elle fût sûre de l'infaillibilité, de l'impartialité de ce tribunal. Or, on n'a que trop d'exemples du contraire ; on n'a que trop vu de fripons & de scélérats réhabilités, & d'innocens condamnés.

Qu'est-ce que le jugement légal qui reconnoît un accusé pour un honnête homme ? C'est un jugement qui dispose de mon opinion, de celle des autres, qui me condamne à accorder mon estime à cet accusé sur la foi des juges. Mais je suis maître de mon estime, moi seul je puis en disposer, moi seul j'ai le droit de l'accorder & de la refuser ; je l'accorde & je la refuse suivant ma croyance particulière. Cette croyance ce ne sont pas des procédures souvent mystérieuses, ou des preuves compliquées qui la dirigent, c'est mon examen particulier.

Les juges qui ont prononcé n'avoient aucune mission de moi, ni pour examiner ces preuves, ni pour disposer de mon estime ; je ne dois donc point, & je ne suis

point obligé de souscrire à leur jugement.

C'est en conséquence de cette dérogation de l'opinion publique aux jugemens des tribunaux, que tous les jours elle honore des hommes qu'ils ont déshonorés ; ils continuent à être admis & fêtés dans la société ; c'est une restitution que cette dernière se fait par elle-même des pouvoirs qu'on lui enlève.

Puisque la loi est impuissante pour caractériser le délit du libelle ; puisqu'en le caractérisant, elle prête plus souvent des armes à la tirannie des puissances qu'à l'innocence outragée ; puisque les juges qui l'appliquent sont, par l'imperfection de la loi, de leur nature, sujets à commettre des injustices & nécessités à sauver des calomniateurs ; puisque la vengeance légale de la calomnie ne s'achète qu'au prix immense de frais, de peines, de soucis incalculables ; puisqu'il est impossible de prononcer jamais une réparation égale à l'injure ; puisque l'opinion publique ne ratifie

pas la flétriſſure, ceſſons de traîner les libelliſtes au pied de la juſtice, qu'elle ceſſe elle-même de prononcer contre eux.

Mais quoi, l'honneur reſtera donc couvert de la tache qu'on lui a imprimée ? Non, ſuivons la nature des choſes, & nous verrons le mal facile à réparer. C'eſt pour vouloir s'en écarter, que tout devient impraticable, que la calomnie ſe multiplie, que la réparation eſt preſque impoſſible.

Le libelle enlève à l'honnête homme l'eſtime publique ; il la lui enlève par des écrits publics : la même voie eſt ouverte à l'innocence pour ſe juſtifier ; qu'elle entre en lice, qu'elle imprime, qu'elle confonde ſon calomniateur. Elle n'a pas beſoin d'intermédiaire entre elle & le public : point de plaintes, de formes, de dépenſes, de ſollicitations. La vérité ſimple, nue, expoſée avec candeur, avec force, voilà la meilleure réparation. Ou le public corrompu & ignorant prononcera injuſtement, & dans ce cas ſon eſtime eſt peu importante,

on en doit peu regretter la perte ; ou il eſt éclairé, & il vengera le citoyen par l'opprobre dont il couvrira l'impoſteur. Joignez à un mémoire éloquent, une vie pure, des écrits utiles, à l'état ; & ſi l'on ſe ſouvient un jour de la calomnie, ce ſera pour ajouter un nouveau luſtre à votre gloire.

En appellant d'ailleurs au public ſeul de la calomnie, on lui reſtitue ſes droits, on l'éclaire inſenſiblement. Plus il ſera reſpecté, plus il s'inſtruira ; plus il ſera invoqué, plus il s'exercera, moins d'injuſtices il commettra.

Que le public s'habitue à croire difficilement, qu'il ne croie jamais ſans examen, ſans entendre la partie accuſée ; que les honnêtes gens répondent avec hardieſſe, détruiſent avec nobleſſe la calomnie, qu'ils faſſent ligue entre eux pour repouſſer ſes coups ; que ceux d'entre les gazetiers & les journaliſtes qui ont quelque honnêteté, prêtent leurs ſecours à l'honnête homme outragé ; qu'en laiſſant la carrière libre aux libelliſtes, les gouvernemens ne mettent

aucune entrave aux réfutations, & alors l'infâme calomnie levera moins souvent la tête ; mille mains, sitôt qu'elle paroîtra, s'armeront pour l'étouffer : elle le sera bientôt, & ce qui doit consoler l'homme qui pense, elle le sera sans avoir, par une imprudente loi, mis en danger la liberté de la presse.

On a dit, pour la condamner, qu'elle favorisoit la licence. La gêne seule fait naître la licence ; le pays le plus abondant en libelles est celui où ils sont le plus sévèrement prohibés. S'il est encore des libelles en Angleterre, c'est qu'il y existe une loi, c'est qu'on ne veut pas laisser à la seule opinion publique le soin de punir le calomniateur.

La liberté de la presse est le vrai *palladium* de l'Angleterre ; elle est notre unique espérance dans les périls qui nous entourent. (1) On a proposé dans ces derniers de l'anéantir pour diminuer les libelles. Gar-

(1) Ce morceau est traduit de l'Anglais.

dons-nous bien d'adopter ce plan ; il vaut mieux encore que l'homme individuel reſte expoſé, que de riſquer notre exiſtence politique, que d'anéantir le ſeul frein qui nous reſte contre la corruption.

Eh ! ſi nous le perdions, que nous reſteroit-il quand il faut dénoncer à la Nation un Miniſtre pervers, des concuſſions publiques, des plans formés pour attenter à notre liberté ? Un écrit anonime répandu dans le public éveille l'attention de tous les citoyens ; elle épie le perſonnage qu'on lui dénonce, elle le force à être honnête, ou s'il ne l'eſt pas, il eſt bientôt démaſqué.

Cet effet des Ecrits anonimes me reconcilie preſque avec eux. On a ſouvent abuſé de ce moyen, je le ſais ; mais que de biens il a produits ! combien de variations il a arrêtées !

Ces écrits ſont pardonnables, ſont même louables & néceſſaires dans une République. Peu importe que celui qui ſonne le tocſin ſe montre ! le coup

frappe, on court de tous côtés à la choſe publique, & ſi l'allarme eſt fauſſe, le Miniſtre eſt promptement juſtifié.

Si l'on exigeoit même dans les Républiques que les écrits fuſſent ſignés, il n'y en auroit point, & le mal ſe feroit impunément. Obſervez par combien de liens les citoyens tiennent les uns aux autres, & ſur-tout aux puiſſans.

La République de Penſilvanie veut que chaque citoyen ait ou une ferme ou un emploi, &c. pour être indépendant. Mais l'eſt-il, même lorſqu'il a une terre? Le Fermier ou Cultivateur ne dépend-il pas du Commerçant? le Commerçant ne dépend-il pas des conſommateurs? les riches conſommateurs, entourés de beſoins, ne ſont-ils pas les maîtres de tous deux, puiſqu'ils peuvent les maîtriſer par la voix de leur intérêt?

Voyez ce qui s'eſt paſſé dans l'Election de Weſtminſter: combien d'Artiſans, de Marchands ont perdu pour avoir ſuivi le mouvement de leur conſcience? com-

bien d'autres ne l'ont pas suivi, & ont voté suivant leur intérêt ? Que les votes eussent été secrets, & l'indépendance des Electeurs étoit respectée, leur liberté n'étoit point lésée.

Puisqu'on ne peut détruire cette dépendance qui lie le pauvre au char du riche, puisque le nombre des pauvres sera toujours infiniment supérieur à celui des riches, puisque les vexations de ces derniers sont d'autant plus nombreuses, qu'elles seront moins connues, les Gouvernemens Républicains doivent tolérer les Ecrits anonimes, qui tout-à-la-fois jettent les Aristocrates dans la crainte, & conservent l'indépendance du peuple.

Quelqu'outrage qu'un homme puissant reçoive par les Ecrits anonimes, il lui reste le même moyen, le moyen de la publicité, pour se justifier ; & si sa conduite est intacte, si ses vues sont pures, il n'aura pas même besoin d'y recourir ; la voix publique le justifiera d'avance, & étouffera la calomnie.

Ainſi les Ecrits anonimes ne ſont redoutables que pour les riches ou les puiſſans de la terre, dont la vie n'eſt pas irréprochable.

FIN.

BIBLIOTECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due